

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES

3e Année. — N° 22. Septembre 1955.

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50*; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Matériel humain

(*Sacrifice hit*)

par EDMOND HAMILTON

*Les générations d'écrivains de S. F. se succèdent comme les saisons. Ceux qui ont dépassé la trentaine (Bradbury, Simak, Heinlein, Van Vogt) sont déjà considérés aux U.S.A. comme les « *old pros* » — les vétérans. Les nouveaux noms qui « montent » (un Robert Sheckley, un Poul Anderson, un Richard Matheson) ont au plus vingt-cinq ans. Et dans le genre un « débutant » a généralement ses premières histoires publiées avant sa majorité! Aussi, un auteur ayant déjà acquis la notoriété avant la guerre fait-il presque figure de pionnier! Que dire alors d'Edmond Hamilton qui, aux temps « préhistoriques » (en 1923, exactement), commença une carrière de trente ans en créant la « science-fiction » interstellaire, avec une série de contes sur la « Fédération des Soleils » (dans le magazine « Weird Tales », un des premiers spécialisés dans le fantastique, qui venait à l'époque d'être créé). Aujourd'hui, Hamilton est devenu le doyen du genre et il partage avec Murray Leinster l'honneur d'être l'écrivain de S. F. le plus populaire auprès des lecteurs américains. Il a écrit des centaines d'œuvres allant du roman à la nouvelle en passant par le « *serial* ». Pendant des années, il publia chaque mois un roman complet sur les aventures d'un héros intitulé le « *Capitaine Avenir* ». Cette interminable série a acquis en son temps une popularité comparable à celle auparavant de Buffalo Bill et Nick Carter!*

*En fait, on peut considérer Hamilton comme l'inventeur et le plus fameux représentant du « *space opera* », c'est-à-dire de la S. F. d'aventures galactiques délirantes, bourrées de cataclysmes, de péripéties échevelées, de voyages à la vitesse de la lumière, de déplacements dans toutes les dimensions imaginables, etc. On peut considérer qu'il a porté ce genre, devenu depuis stéréotypé (et dont Fredric Brown a donné une si savoureuse satire dans « *L'univers en folie* »), à un degré voisin de la perfection. Son roman « *Les rois des étoiles* », un des premiers parus au « Rayon Fantastique », en est un bon exemple : c'est du feuilleton, mais du splendide!*

De façon assez curieuse, Edmond Hamilton a depuis quelques années renouvelé la manière qui l'avait rendu célèbre. Il se place maintenant dans des perspectives plus directes et plus plausibles, à l'échelon de l'homme et non plus de l'espace, en portant au premier plan l'étude des réactions individuelles de ses héros dans une situation de S. F. donnée, comme le fait par exemple J. T. MacIntosh.

A ce nouveau ton se rattache son roman de 1951, « City at world's end » (« Ville sous globe » *au* « *Rayon Fantastique* ») *ainsi que, dans un style à l'acuité encore plus saisissante, le récit que vous allez lire.*



I

Le message venait de loin, très loin. C'était un léger frémissement qui se propageait dans l'éther, à la vitesse de la lumière, pour être finalement capté sur la Terre par un ensemble de fils métalliques et de lampes qui le transformait en une voix intelligible.

Cela se passait le 9 octobre à l'aube, à 5 heures 6, heure du Colorado. L'opérateur de service, le sergent Aiello, appuya aussitôt sur un bouton de l'interphone et annonça :

— « Major Cheers, un message urgent de la Quinze. »

— « Faites-moi passer l'enregistrement, » dit le major.

Le sergent brancha l'enregistrement du message sur le circuit de l'interphone. Il y eut un court silence, puis :

— « Maintenez le contact, » ordonna la voix du major, « et dites-leur que je préviens immédiatement le général Weiler. »

— « Bien, major, » dit le sergent Aiello. Il coupa le circuit d'intercommunication, manœuvra un commutateur et parla dans le microphone : « Terre Un appelle Quinze. Terre Un appelle Quinze. » Il passa son message, remit sur écoute, puis alluma une cigarette. Il jeta un coup d'œil à Forney, le soldat en tenue de corvée débraillée qui avait interrompu le lavage du parquet pour venir écouter, la bouche entrouverte.

— « Cré nom ! Ils la sentent passer, à la Quinze, pas vrai ? » dit Forney.

— « Ouais, » fit Aiello. « Et on va en avoir des échos ici. Tu ferais bien de finir ce parquet, de remonter ton pantalon et d'aller te faire tout petit dans un coin. »

— « Comment ça ? »

— « Cette question ! Mais, mon vieux, cette pièce va être envahie de galonnés, et ça ne va pas traîner. »

— « Bon Dieu ! J'avais pas pensé à ça, » dit Forney. Il courut reprendre son seau et se mit à passer avec ardeur la serpillière sur la partie encore sèche du parquet de la Salle des Transmissions.

*
* *

Dans sa chambre à coucher obscure et froide, Weiler écouta et dit à voix basse :

— « O. K., Cheers, je suis là-bas dans un instant. Il vaut mieux que vous informiez le Secrétaire Ebbutt. Dites-lui que je l'appellerai dès que j'aurai obtenu des précisions. Maintenez le contact avec la Quinze. »

Il reposa délicatement le récepteur, mais il ne put éviter un déclic. Il entendit remuer dans le lit jumeau et une voix endormie fit :

— « Bert? »

— « Ce n'est rien, ma chérie... un appel de la Base, c'est tout. Il faut que j'y aille. »

Lucy poussa un grognement vague.

— « Ne t'inquiète pas, » ajouta-t-il. « Tu peux te rendormir. »

Sans allumer, il glissa son corps gros et court dans son uniforme et noua sa cravate tout en maugréant : « Oh ! la poisse ! Quelle poisse ! »

Il ferma la porte derrière lui, traversa le living-room plongé dans l'obscurité, puis la cuisine où ses talons claquèrent sur le carrelage, et sortit par la porte de derrière. Le plateau était glacial, noir et désert à cette heure, sous la voûte étoilée du ciel. Il essaya de faire démarrer la voiture sans bruit, mais le moteur, trop froid, se mit à pétarader et Weiler lâcha un juron, heureux de pouvoir pester après autre chose que ce qui venait de se passer à huit cent millions de kilomètres de là.

Le cuir des sièges du cabriolet était glacé. Weiler regretta de ne pas avoir de manteau, mais comment en porter un, au milieu de tous ces jeunes lieutenants actifs et intrépides qui ne paraissaient aucunement souffrir de la fraîcheur de ces régions élevées du Colorado? Il était bien obligé de prétendre qu'il ne la sentait pas non plus, sinon ils auraient été plus que jamais convaincus qu'il n'était qu'une vieille baderne de quarante et un ans, dont toutes les expéditions interplanétaires étaient déjà du passé.

Il descendait à bonne allure, quoique prudemment, la route aux nombreux lacets, l'esprit occupé par des pensées de ce genre, mais non par l'événement survenu à huit cent millions de kilomètres dans la nuit. Il aurait le temps de voir cela quand il en connaîtrait tous les détails, il s'était fait une règle de prendre les choses à mesure qu'elles se présentaient et il s'efforçait de s'y conformer.

Il ne voyait que quelques fenêtres éclairées dans le groupe de maisons neuves semblables à des ranches, blotties là, au bas de la pente. Il était bien trop tard pour que des gens y fussent réunis en train de s'amuser ; peut-être y avait-il des malades dans ces maisons? Cela lui fit penser à Huck Finn (1), se laissant dériver, la nuit, le long d'une rivière, et ne voyant que quelques lumières dans chaque village obscur, là où il y avait des malades.

Il songea : « Je m'étais promis de descendre cette rivière moi aussi, un jour, mais je ne l'ai jamais fait. Curieux, alors que j'ai été si loin, de n'avoir jamais trouvé moyen de faire cette balade. »

Mais cela l'amenait à penser aux endroits où il était allé et à ce

(1) Jeune héros d'un roman de Mark Twain.

qui se passait là-bas en ce moment même, et il ne voulait pas évoquer cette idée maintenant. Chaque chose en son temps.

Il ralentit quand le Quartier Général de la Base se présenta devant lui sous la forme d'un assemblage confus de hauts pylônes d'antennes, traçant une vaste toile d'araignée sur le fond du ciel semé d'étoiles. Les bâtiments, tous brillamment illuminés, paraissaient bas et plats sous les pylônes. La Base aérienne était à plusieurs kilomètres, sur le plateau, et il vit deux phares venant de cette direction à toute vitesse. Ce devait être Daigh ; il était donc au courant lui aussi.

— « Il tape le cent vingt, » murmura Weiler. « Ça ne m'étonne pas de lui. »

Il ralentit à un raisonnable soixante-dix avant d'atteindre le portail. L'effet sur le moral serait désastreux s'il faisait une entrée précipitée. Tout le monde raconterait comment le vieux était arrivé en trombe et on en déduirait que la situation devait être vraiment critique.

Il se composa un visage impassible, car il stoppait maintenant devant les bâtiments. Il descendit de voiture et marcha d'un pas normal et alerte dans le vent glacial, confiant et calme en apparence, mais intérieurement soucieux et peu rassuré...

***

Il était 7 heures 47, heure de New-York, quand la nouvelle parvint à Sheldon Ebbutt, occupé à se raser dans la salle de bains riche en chromes de son appartement de la 72e Rue Est. Ebbutt ressentait un léger mal de tête, car il lui avait fallu boire du whisky la veille au soir, pour faire comme les deux sénateurs du sud-ouest qu'il recevait. Et il payait toujours de tels écarts ; après tout, il approchait maintenant de la soixantaine.

Mais il n'avait pas perdu son temps. Il était certain de les avoir gagnés à sa cause. Il était devenu expert dans l'art de jauger les hommes politiques et de se placer sur leur propre terrain. Boire du whisky avec eux n'avait pas été inutile, non plus que de les inviter comme par hasard à une cérémonie des Nations Unies sur laquelle une large publicité ne manquerait pas d'être faite. Mais il n'avait vraiment enlevé l'affaire qu'au moment où il leur avait dit tout à trac :

— « Vous n'ignorez pas, j'imagine, que ce que j'attends de vous, c'est de l'argent. »

A ces mots, les sénateurs avaient dressé l'oreille. En fait, Fisher avait pouffé de rire et s'était écrié :

— « Bravo ! Je suis heureux de voir que vous ne tournez pas autour du pot. Mais c'est inutile. Votre Organisation coûte déjà plus aux Etats-Unis que l'Union des Nations tout entière. »

— « Elle leur coûtera plus encore, » avait répondu Ebbutt. « Beaucoup plus. Ou, sinon, il faudra que nous abandonnions nos bases. »

Il les avait alors soumis à un feu nourri d'arguments. Il y avait une frontière, là-haut, dans l'espace. Une frontière que l'Union des Nations

ne cessait de repousser, tout comme « nos ancêtres » (là, il s'était tranquillement identifié avec Fisher et Sands) quand, jadis, ils repoussaient la frontière de l'Ouest. Il fallait continuer ; rien ne devait arrêter le mouvement. Des hommes risquaient leur vie là-bas, et les nations pouvaient fournir les fonds, il le fallait, autrement il n'y avait qu'à laisser tomber et rester chacun chez soi.

Ils s'étaient laissé convaincre. Ils avaient faits quelques « hum », ils avaient toussoté, mais Ebbutt savait discerner quand il pouvait compter sur des votes, et ceux de Fisher et de Sands lui étaient acquis désormais. Il y aurait une faible majorité pour voter les crédits à Washington, mais la loi passerait. Oui, cela valait bien une petite migraine.

C'est alors, au cours de ses réflexions, que le téléphone sonna et qu'une voix féminine, limpide, dit :

— « Ici la Base du Service Interplanétaire de l'U. N., dans le Colorado. Un appel pour Monsieur le Secrétaire Ebbutt. »

— « Ici Ebbutt, » répondit-il. Il regarda la pendule. Il était trop tôt. Il y avait quelque chose d'anormal.

Une voix d'homme à l'accent légèrement nasal modula :

— « Ici le major Walter Cheers, officier d'état-major. Il y a du dégât à la Quinze, Monsieur le Secrétaire. Voulez-vous que je vous fasse entendre leur message? »

Les doigts d'Ebbutt étreignirent un peu plus fortement le récepteur.

— « Oui. Allez-y. »

Une autre voix d'homme s'éleva, froide, rapide et métallique, sur un bruit de fond indistinct dont le volume s'enflait et retombait avec régularité :

« *Base Quinze du S. I. U. N., Europa, 17 h. 33 HSS. Ici le Colonel Alsop. Je signale des secousses orbitales d'une violence exceptionnelle sur tout ce secteur. La première a eu lieu à 16 h. 8 HSS, intensité sismique 4,9. Fondations des Dômes Quatre et Deux endommagées, celles du Dôme Deux trop fortement pour être réparées par des moyens improvisés. Fondations de la rampe de lancement endommagées. Ai ordonné évacuation immédiate du Dôme Deux, soins médicaux à cinq hommes intoxiqués par des émanations et réparation de la rampe de lancement.* »

La voix s'arrêta un court instant, le temps de reprendre haleine, tandis qu'Ebbutt écoutait le flux et le reflux du bruit parasite, puis elle poursuivit :

« *A 16 h. 52 HSS, secousse plus forte d'intensité 5. Fondations de la rampe de lancement en grande partie effondrées, fusée basculée. Trois hommes pris dessous, un mort sur le coup, deux grièvement blessés. Ai ordonné installation de grues de secours pour redresser la fusée après réparation des fondations. Réparation des fondations en cours. Secousses d'intensité moindre continuent. Alsop. Terminé.* »

Le lugubre souffle parasite cessa et la voix du major Cheers dit :

— « Fin de l'enregistrement, Monsieur le Secrétaire. »

« Et moi qui tenais le vote des crédits ! » pensa Ebbutt avec découragement. « Et maintenant cette tuile... Si c'est vraiment grave, tout va être fichu... »

Il pinça les lèvres et dit dans le micro :

— « Major, donnez-moi le général Weiler. »

— « Je regrette. Il n'est pas encore arrivé. Je l'ai prévenu par téléphone et il est en route, mais... Oh ! une seconde, s'il vous plaît. Voici le général Weiler qui arrive. »

Il y eut un déclic et la voix du général résonna dans l'écouteur.

— « Allô ! Ebbutt, j'arrive à l'instant. Nous n'avons rien eu depuis ce rapport de 17 h 33. Vous savez qu'il faut plus de quarante minutes dans chaque sens. »

Ebbutt demanda :

— « Bert, est-ce que c'est grave? »

Il y eut un court silence avant que Weiler répondît :

— « Pas brillant. Nous n'avons qu'une seule base sur Europa ; elle ne dispose que d'une seule fusée en cas de nécessité, et cette fusée est inutilisable jusqu'à ce qu'ils la remettent d'aplomb pour le lancement. S'ils n'y parviennent pas et si les séismes s'aggravent, il faudra que ceux de la Treize ou de la Quatorze, sur Ganymède, aillent les chercher. »

— « Ecoutez, Bert, » dit Ebbutt. « Il ne faut pas les évacuer si ce n'est pas absolument nécessaire. Du moins pas avant quelques jours. »

— « Ce n'est pas que je *tienne* à les évacuer. Je ne le ferai que si nous y sommes obligés, » dit Weiler. « Mais les secousses orbitales suivent un cycle et le point culminant n'a pas encore été atteint. Et puis il y a la question de la distance. D'ici quelques jours, la Treize ou la Quatorze ne pourront plus les joindre qu'avec un énorme retard. Ganymède et Europa s'éloignent l'une de l'autre ; elles vont bientôt être en opposition. »

— « Vous ne comprenez pas... » commença Ebbutt, mais il s'arrêta. Comment Weiler ou n'importe lequel d'entre eux auraient-ils pu comprendre? Que savaient-ils de la politique, des crédits budgétaires, de la psychologie des masses? Ils allaient foncer tête baissée et prendre une décision qui allait tout compromettre, sans même considérer les effets politiques de leur geste. « Bert, je prends l'avion. Mon avion peut m'amener chez vous avant midi. »

— « Ce n'est pas la peine de venir. Je vous tiendrai au courant. »

— « Je pense que c'est nécessaire. Vous aurez le temps de recevoir de nouveaux rapports d'Alsop d'ici là. Je veux savoir ce qu'il pense personnellement de la situation. »

— « Parfait, » dit Weiler. « Mais j'alerte la Treize et la Quatorze. »

— « Si vous voulez. Mais faites en sorte que rien ne soit communiqué pour l'instant aux agences d'informations. Absolument rien. »

Le silence de Weiler l'inquiéta et il demanda : « Vous n'avez encore rien laissé transpirer, n'est-ce pas? »

— « Non, rien. »

— « Alors, gardez le secret jusqu'à ce que j'arrive. A tout à l'heure. »

Ebbutt raccrocha et composa immédiatement un numéro. Il fallait avertir l'Organisation de son déplacement ; il fallait appeler l'aéroport d'Idlewild pour que son avion et son pilote soient prêts. Heureusement qu'il était déjà rasé et habillé...

Et, tout en manœuvrant le cadran d'appel et en téléphonant, il pensait amèrement : « Pourquoi faut-il que cela arrive juste avant le vote du Sénat? Oui, pourquoi? »

II

Assis dans son bureau, Weiler pensait à trente-deux hommes emprisonnés.

Il y avait longtemps qu'ils étaient en prison, ces hommes. D'abord dans le ventre d'acier d'une fusée, étendus sur leurs couchettes, se racontant des histoires de corps de garde, mangeant, luttant contre la nausée, étalant de la pommade sur leur peau irritée par les radiations, dormant, se réveillant et se rendormant. Puis ils s'étaient sanglés, ils avaient prié, ils avaient subi des chocs intolérables et s'étaient écrié en chœur qu'ils avaient réussi.

Et à quoi leur réussite les avait-elle menés? A une autre prison, à toute une petite chaîne d'autres prisons : quatre dômes métalliques édifiés de leurs mains et qui allaient être leur monde à partir de ce moment. Les mêmes murs métalliques unis, le même air où flotte une éternelle odeur de métal chaud et d'huile de machine, la même nourriture et les mêmes visages, et toujours le tiraillement des chaussures lestées qui doivent en principe vous donner l'impression de peser votre propre poids, mais ne vous la donnent jamais.

Ils étaient sortis en groupe prospecter de l'uranium, et c'est alors qu'ils avaient été enfermés dans la pire des prisons. Leur prison, c'était leur scaphandre, qui les comprimait de partout, qui glissait sur leur corps et s'acharnait à les faire tomber, qui paralysait les moindres mouvements, qui ne leur fournissait jamais l'oxygène en quantité régulière et qui les rendait fous du désir de se déplacer comme ils avaient l'habitude.

Tout leur apparaissait décalé et déformé à travers le hublot de leur casque et les vapeurs froides et amères enveloppant toutes choses. Ils croyaient avoir devant les yeux la mauvaise copie d'un tableau de Picasso ; les rocs et les crêtes des montagnes étaient mal définis parce que leur sens de la perspective et de l'horizon était faussé ; le ciel, lui non plus, n'était pas normal : il n'y avait rien dedans, à part cette énorme masse blanche, censée être une planète, mais qui n'avait que l'apparence d'une grosse lueur vague. Ils l'avaient maudite, ils avaient maudit toutes leurs prisons, mais quand celles-ci s'étaient ouvertes, quand le sol s'était soulevé, que les dômes avaient commencé à se crevasser et que le brouillard empoisonné et glacial tenant lieu d'atmosphère

avait commencé à s'infiltrer, ils avaient pris peur et ils avaient réclamé leurs prisons...

Weiler jeta les yeux sur les fiches signalétiques que Cheers avait apportées sur son bureau. Trente-deux fiches, trente-deux hommes, déposés sur Europa des mois auparavant et laissés là-bas pour y survivre à la sueur de leur front. Ses lèvres se serrèrent. Cela ne lui avait pas plu, dès le début. Mais Ebbutt était intervenu avec énergie pour que cette expédition eût lieu, et Alsop n'avait pas cessé de pousser à la roue.

« Alsop, William J..., Col. » Le nom inscrit sur la première fiche le tenait fasciné. « Lieu de naissance : Chicago. Etats de service : Deuxième Expédition martienne, Quatrième Expédition martienne, Deuxième Expédition ganymédienne... » Peu d'officiers avaient autant voyagé dans leur carrière, il avait bien fallu en tenir compte quand on avait attribué le commandement de la Quinze.

Weiler pensa : « Soit, Alsop, William J..., tu as toujours été un sale arriviste pour qui il importe peu que les uns ou les autres vivent ou meurent. C'est toi qui as insisté pour aller te brûler les fesses là-bas, et je te laisserais volontiers assis sur tes cloques si ce n'était ceux que tu as entraînés dans cette aventure. »

Il manipula les autres fiches, les trente et une autres qui n'étaient que des morceaux de carton sur son bureau, mais qui étaient aussi des hommes à huit cent millions de kilomètres de là, des hommes inquiets, effrayés, blessés, sans compter déjà deux morts.

« Gresnik, George, Lt. Col... » Un brave type surnommé le « Polak » et qui savait faire preuve de bon sens, quand Alsop voulait bien lui en donner l'occasion.

« Snedeker, Frederick, Maj... » Weiler ne le revoyait que comme un jeune âne plein de suffisance, dans le genre de Cheers. Il regarda pensivement le reste des fiches sans grand intérêt. Un des dernières, cependant, lui attira l'œil.

« Reno, Orrin, 2e cl. Lieu de naissance : Orangeville, Iowa... » Ce n'était qu'à quatre-vingt kilomètres de sa propre ville natale située dans l'Etat du Minnesota. Il se rappelait les matches de football scolaires là-bas, les jeunes gens dans les cars, s'égosillant sur le chemin du retour — mais c'était bien loin maintenant.

« Je suis sûr que tu donnerais cher pour être de retour à Orangeville, soldat Orrin Reno, » pensa-t-il.

Il repoussa les fiches alors qu'un vrombrissement assourdissant retentissait juste au-dessus du toit. Au même moment, Daigh entra dans la pièce. Daigh leva vers le plafond son visage joufflu et rose et fit simplement :

— Ebbutt? »

Weiler approuva de la tête :

— « On l'attend. Que donnent ces tableaux de trajectoires de vol? »

— « Les voici. Précision approchée à quatre décimales *seulement*. Daigh appuya sur le mot, angoissé par sa responsabilité. « J'ai réglé les

calculateurs de cette façon, les tableaux ne sont pas encore complets. »

Weiler lui prit les feuilles des mains.

— « Je sais. Mais il faut que j'aie quelque chose comme base pour discuter avec Ebbutt. »

Il jeta un coup d'œil rapide aux tableaux des trajectoires de vol pour la navigation extra-terrestre. Ils étaient établis pour un envol des Bases Treize et Quatorze, sur Ganymède, avec la Base Quinze, sur Europa, comme destination. Il y avait un tableau pour chaque période de douze heures pendant les cinq jours à venir. Weiler les parcourut dans l'ordre chronologique ; leur sens était effroyablement clair.

— « Si vous voulez mon avis, » dit Daigh, « vous allez être obligé d'évacuer la Quinze... et sans perdre un instant. » Puis, comme Weiler levait les yeux sur lui : « Oui, je sais, vous ne m'avez pas demandé mon avis. »

La porte s'ouvrit et Cheers parut, l'air particulièrement énergique :

— « Monsieur le Secrétaire Ebbutt, mon général. »

Weiler s'avança et serra la main du secrétaire. Depuis toujours, il aurait voulu être comme Ebbutt, intelligent, plein d'ascendant, alerte... non, « distingué » était le mot. Il avait toujours conscience, en présence d'Ebbutt, des faux plis de son uniforme, de son aspect banal de petit homme court sur pattes, de son accent du Middle West.

— « Hello, Bert, » disait Ebbutt. « Comment va Lucy? A la bonne heure. Très bien, très bien. »

Il enlevait son pardessus et les paroles aimables étaient aussi machinales chez lui que ce geste, mais Ebbut avait la manière de leur donner un accent chaleureux et sincère.

Il s'assit sur la chaise avancée par Daigh.

— « Maintenant, voyons ce qu'il en est, Bert. Est-ce que ces secousses continuent? »

Weiler prit une des feuilles de papier sur son bureau.

— « Il y en a eu une nouvelle à 22 h 14, heure du système solaire. Intensité légèrement moindre, mais grave tout de même : 4,7. Alsop a jugé préférable d'évacuer le Dôme Quatre. Les Dômes Un et Trois sont encore intacts. »

— « Et leur fusée? Est-elle parée pour le lancement, maintenant? »

— « Non. Le dernier choc a culbuté leurs grues. Alsop a remis ses hommes au travail dessus. Mais il est évident qu'il y aura d'autres secousses ; vous savez ce qui se passe sur ces satellites intérieurs de Jupiter quand ils entrent dans un de leurs cycles de secousses orbitales, tandis que la planète et les autres satellites exercent tous une attraction transversale. »

Il s'éclaircit la gorge pour continuer, mais Ebbutt, qui l'observait de son regard acéré, trancha :

— « Quelle est l'opinion d'Alsop sur la situation? Vous l'avez? »

— « Je l'ai là, » dit Weiler. « Mais je voudrais d'abord faire quelques remarques. »

— « Plus tard, Bert. Quand j'aurai entendu l'exposé d'Alsop. Je ne

peux pas discuter d'une situation dont je ne possède pas les éléments. »

Weiler, s'avouant battu, jeta un coup d'œil à Cheers.

— « Faites-nous entendre l'enregistrement, » dit-il. « C'est le message de 23 h 3. »

Les quatre hommes prêtèrent l'oreille tandis que la voix d'Alsop, éloignée de huit cent millions de kilomètres et décalée de plusieurs heures, leur parlait, rapide et impersonnelle.

« *Situation ici à la Quinze toujours bien en main. Nous remettons nos grues debout et espérons que la fusée sera remise en position de lancement d'ici le* 10 *octobre à midi. Nous ne pensons pas avoir de nouveaux dégâts auxquels il ne puisse être remédié. Ont été tués : Froisland, Lang. Grièvement blessés : Booker, Louis, Arbulian. Moral excellent. Alsop.* »

Weiler pensa : « Mais bien sûr que le moral est excellent ! Bien sûr que le soldat de deuxième classe Orrin Reno est heureux comme un poisson dans l'eau là-bas ! »

Ebbutt reprit la parole sur un ton enjoué :

— « Eh bien, voyons, Bert, cela pourrait être pire. Alsop semble maître de la situation. »

— « Je connais Alsop depuis la Deuxième Expédition martienne, » répliqua Weiler. « Depuis, il ne rêve que de gloire et de popularité. Il laisserait la Quinze lui dégringoler sur le dos plutôt que de demander à être évacué. »

— « Mais s'il dit qu'il n'y a pas danger immédiat... » commença Ebbutt.

— « Comment *pourrait-il* dire une chose pareille? *Nous ne pensons pas avoir de nouveaux dégâts auxquels il ne puisse être remédié.* Cela signifie seulement qu'Alsop prie le bon Dieu qu'il n'y ait pas d'autres secousses graves et qu'il spécule sur cette éventualité. » Weiler tendit une feuille à Ebbutt. « Regardez ça. Quand Europa atteindra son éloignement orbital maximum, son cycle de secousses entrera dans sa phase maxima. Cette position ne se présentera pas avant une semaine. Où seront-ils d'ici là? »

Ebbutt lui décocha un regard aigu :

— « Parlons net, Bert. Est-ce que vous recommandez formellement l'évacuation de la Base Quinze? »

Weiler était ancien dans le Service, assez ancien pour être devenu méfiant. Il dit tranquillement :

— « Je vous donne mon point de vue sur la situation par opposition au point de vue optimiste d'Alsop. Vous vous rappellerez que j'ai appelé l'attention sur cette question des secousses orbitales quand on a décidé la création de la Base Quinze. »

Il pensa amèrement : « La Quinze est ton œuvre, Ebbutt. Ce n'est pas la mienne et ne compte pas me la faire tenir à tout prix. »

Ebbutt dit vivement :

— « Evidemment, nous savions que les secousses orbitales, sur Europa, étaient remarquablement fréquentes, mais il n'y en avait pas d'aussi graves que celles-ci. »

— « Vous vous rappellerez aussi, » dit Weiler, « que j'ai proposé une période d'observation plus longue depuis Ganymède avant toute tentative de s'établir sur Europa. »

— « Oui, c'est juste, » dit Ebbutt d'un ton grave et anxieux. « Enfin, tenons-nous-en au problème actuel. »

— « Si vous voulez bien examiner ces tableaux des trajectoires de vol de navigation extra-terrestre, » ajouta Weiler, « vous comprendrez la difficulté dans laquelle nous nous trouvons. D'ici demain midi, des fusées peuvent décoller de Treize ou de Quatorze et atteindre rapidement Europa. Après, par suite du changement de position des satellites, ce ne sera plus facile du tout... il faudra faire un très long détour. Je peux vous en donner la démonstration dans la Soute. »

— « Un peu plus tard. Cela m'intéressera, en effet, » dit Ebbutt. « Le colonel Daigh voudra sans doute bien nous préparer cette démonstration. Mais refaisons d'abord le point de la situation en général. »

Daigh avait compris cet ordre voilé ; il s'éclipsa rapidement, paraissant plutôt soulagé de s'éloigner. Le major Cheers partit avec lui.

Ebbutt se pencha sur le bureau. Pour Weiler, cet homme était un caméléon ; il pouvait, semblait-il, prendre à son gré, en l'espace de quelques secondes, telle ou telle personnalité, et il y parvenait grâce à de légères inflexions de voix et à des changements d'expression à peine perceptibles. Pour l'instant, il n'était plus Monsieur le Secrétaire, mais seulement un collègue qui se faisait du souci, un brave paysan du Middle West au robuste bon sens.

— « Soyons raisonnables, Bert, » dit-il. « Vous n'êtes pas de ces types qui pensent que le S. I. U. N. n'est rien d'autre que des fusées, des hommes et des bases. Vous savez que c'est aussi de la politique... de la politique et de l'argent. »

Il y avait même un léger accent de terroir dans sa voix maintenant. « Il faut des crédits pour l'Organisation ; chaque année il faut davantage d'argent ou nous ne pourrons plus continuer. Et les hommes politiques et le peuple étant ce qu'ils sont, ils ne voteront pas les crédits pour le S. I. U. N. si nous ne pouvons pas leur montrer des réalisations qui frappent leur imagination. »

— « Et c'est pour cela que nous avons pris pied sur Europa cette année au lieu d'attendre? »

Ebbutt ne releva pas l'ironie dont la question était chargée.

— « C'est pour cela. Nous avions décidé d'y aller de toute façon et il était préférable de le faire tout de suite. Autrement, qu'aurions-nous eu à montrer quand nous aurions réclamé davantage de milliards? Nous avons arraché le vote ces deux dernières années en invoquant la conquête de Ganymède, mais cette année c'était ou bien quelque chose de nouveau, ou bien pas d'augmentation. Or, le budget vient en discussion à Washington. Si les Etats-Unis n'augmentent pas les crédits, aucun

pays ne le fera. Et nous n'avons aucune chance qu'ils les augmentent si nous abandonnons la Quinze avant le vote. Il faudra nous estimer heureux s'ils ne nous les rognent pas ! »

— « Je n'ignore rien de tout cela, » dit Weiler d'un ton bref. « Il n'empêche que c'est moi qui ai le commandement des opérations, ne l'oubliez pas. Si j'estime que la Quinze est en danger et que je ne la fasse pas évacuer, quelle sorte de chef suis-je donc? »

— « Bert, d'après quoi êtes-vous censé vous faire une opinion? D'après les rapports et les estimations du commandant de la base, n'est-ce pas? Parfait, Alsop dit qu'il peut s'accrocher là-bas. Il tient à s'accrocher ; il sera furieux si vous faites évacuer la base. Alors, que pouvez-vous faire? »

— « Vous oubliez, » dit Weiler, « que je connais Alsop comme un homme qui ne songe qu'à devenir célèbre et qui risquerait la vie de tous les hommes du Service sans le moindre scrupule. »

Et il pensa : « Tu le sais aussi ; tu en profites pour courir le risque sans mettre en jeu notre responsabilité... Mais, moi vivant, rien à faire ! »

Ebbutt se leva et contourna le bureau.

— « Ecoutez, Bert. Vous êtes général et vous pensez à vos hommes. C'est tout à votre honneur et mon admiration vous est acquise. Mais n'oubliez pas ceci : vous ne commandez pas simplement des hommes, mais le Service. C'est au Service que vous devez des comptes et non à chacun des hommes pris individuellement. Et qu'est-ce qui est préférable pour le Service, dans le cas présent? »

Il mit sa main sur l'épaule de Weiler en un geste amical. « Est-il préférable pour le service qu'on supprime les crédits sans lesquels il ne pourrait subsister? Vous savez aussi bien que moi que s'il y a du mécontentement dans le public parce que la base aura été abandonnée, je me verrai obligé de me débarrasser de vous. Comment apprécierez-vous la chose? Comment Lucy l'appréciera-t-elle? »

L'expression de son visage était sincère, amicale, navrée. Et Weiler, en le regardant, pensa : « Salaud ! Tu te sers du point faible d'Alsop et tu crois me tenir par le mien. Lucy... »

III

Weiler avait connu Lucy Tyrell l'été qui suivit son retour de la Quatrième Expédition martienne. Il était alors lieutenant-colonel, car il avait servi sous les ordres de Nichols dans la Deuxième et Nichols commandait maintenant le Service tout entier. On lui avait promis un nouvel avancement l'année suivante et il ne paraissait pas impossible que la préférence lui fût donnée sur Wall pour commander la Première ganymédienne.

Tout le monde s'arrachait les « hommes de l'espace » cette année-là, et c'est ainsi que Weiler avait été invité à une réception donnée en

l'hôtel particulier de Wilson Tyrell, à Denver. Les millions de Tyrell l'avaient laissé à peu près indifférent, mais il n'en avait pas été de même de sa fille. Weiler n'avait jamais rencontré une jeune fille pourvue d'un tel charme nonchalant, où il entrait juste ce qu'il fallait d'artifice. Quand il prit congé de ses hôtes, il était profondément amoureux. Elle ne fit rien pour le décourager, et cependant il était quelque peu inquiet à la pensée qu'elle pouvait être attirée par le prestige de son uniforme plus que par sa personnalité.

Gresznik avait fait connaissance avec son poing pour lui avoir dit un jour : « Vous devriez en profiter ; nous n'aurons jamais de plus belles occasions qu'en ce moment d'épouser des femmes riches. »

Il ne voulait pas une femme riche ; il voulait Lucy et il ne pensait pas qu'il obtiendrait sa main, mais pourtant il l'obtint. Il fut promu colonel et apprit qu'il était désigné pour commander la Première Expédition ganymédienne ; une semaine plus tard, ils se mariaient.

Weiler avait dit à Lucy : « Vous ne m'épousez pas simplement parce que je suis sur le point de partir? »

Lucy s'était contentée de rire, mais il ne pouvait se défendre de penser que s'il n'était pas devenu commandant d'expédition, il n'y aurait pas eu de mariage.

Il partit pour la Première ganymédienne et passa les six mois les plus terribles de sa vie. Le voyage avait été trop long ; les hommes étaient épuisés en arrivant et, bien qu'il eût réussi à faire atterrir toutes ses fusées sauf une, sans graves dommages, il s'était trouvé aux prises avec une tâche surhumaine pour édifier les dômes de la Base Treize.

Ces épreuves passées, toutefois, il avait eu un peu de chance. Les secousses orbitales n'étaient pas violentes sur Ganymède, moins que sur les satellites plus rapprochés, et quelques-uns seulement parmi ses hommes eurent des crises de claustrophobie. Mais leur plus grande chance fut de trouver de bons indices d'uranium à proximité, si bien que lorsque Weiler rentra, chacun fut d'avis que la Première ganymédienne avait été l'expédition la plus fructueuse jamais entreprise.

Il était follement impatient de revoir Lucy. Il la trouva toujours aussi délicieuse, mais, après un certain temps, il commença à se tracasser à son sujet. La vie à la Base, avec lui, pesait à la jeune femme. Elle essayait de le persuader de quitter le Service. Weiler pensa que, s'il parvenait au grade de général, elle serait si fière qu'elle ne ferait plus d'objections, aussi s'y employa-t-il de tout son cœur. Wilson Tyrell exerçait une influence politique considérable, et Ebbutt avait besoin d'un appui constant à Washington, c'est pourquoi quand Nichols, malade, prit sa retraite, Weiler lui succéda.

Il n'avait plus eu à se tracasser ensuite. Depuis qu'il était devenu général, que son portrait avait été publié dans tous les magazines et que son nom était connu de tous, Lucy n'avait plus parlé de la possibilité pour lui de quitter le Service.

Mais si cette catastrophe à la Quinze avait pour résultat de lui faire perdre son commandement et s'il se retrouvait dirigeant la Division des Recherches ou quelque autre service effacé dans ce genre, que ferait-elle?

Ebbutt savait cela ; il connaissait les moindres secrets de chacun et il se servait de ce qu'il savait. Et maintenant, il disait d'un ton pressant :

— « Il faut penser à certaines choses comme l'avenir du Service, votre propre avenir, celui de Lucy, avant de faire un coup de tête, Bert. »

Weiler savait parfaitement ce qu'Ebbutt voulait dire, et Ebbutt était certain d'avoir été compris ; les choses de ce genre ne réclament pas de longs discours.

— « Vous voulez attendre avant qu'on envoie quelqu'un pour évacuer la Quinze? Combien de temps? » demanda Weiler.

— « Jusqu'à ce qu'Alsop lui-même demande qu'on l'évacue, » répondit Ebbutt. « N'est-ce pas logique? Il est sur les lieux, il est mieux placé que nous pour juger. Sûrement, s'il dit qu'il peut tenir trois jours, c'est qu'il le peut. Ce n'est pas long. »

« Trois jours, » pensa Weiler. Tel était donc le délai pour lequel Ebbutt bataillait. Cela signifiait que, d'ici là, le Sénat se serait prononcé sur le budget du S. I. U. N.

Non, ce n'était pas long, trois jours. Pas quand on était assis dans un bureau confortable et bien chauffé. Mais ce pouvait être diablement long là-haut, quand toute la surface du satellite se crevassait, quand les dômes se soulevaient avec des grincements et des craquements et que les hommes se déplaçaient avec peine dans leur scaphandre, le casque toujours prêt à portée de la main, et, glissant et trébuchant, sortaient dans l'atmosphère délétère pour essayer de remettre leur fusée d'aplomb. Cela pouvait être interminable.

Cheers entra et dit :

— « Les réponses de la Treize et de la Quinze vont être là dans quelques minutes. Dois-je vous les faire transmettre ici? »

Weiler se leva, heureux d'avoir l'occasion de se mouvoir :

— « Non, nous les écouterons dans la Salle des Transmissions. »

Dans la Salle des Transmissions, Aiello et son opérateur de relève, Vaughn, étaient au panneau. Le grand planton, debout dans un coin, considéra Ebbutt et Weiler avec des yeux inquiets.

Ils attendirent, tandis que s'échappait du haut-parleur le bruit de houle des parasites atmosphériques sur lequel vint se superposer enfin la voix anxieuse de Burdeau.

« *Base Treize S. I. U. N., Ganymède,* 1 *h.* 44 *HSS. Ici Burdeau. Nous avons deux fusées prêtes à prendre leur vol pour Europa quand l'ordre en sera donné. Puis-je suggérer un décollage avant* 12 *h. HSS aujourd'hui? Ensuite, l'itinéraire de vol devient difficile. Messages de Quinze inquiétants. Attends ordres. Terminé.* »

Weiler regarda Ebbutt, mais celui-ci ne détachait pas les yeux du

haut-parleur. Il était impossible de discuter plus longtemps avec lui ici. Ebbutt tenait le bon bout.

— « Je vais répondre, » dit Weiler à Aiello. « Passez-moi le micro. » Dans le micro, quand Aiello eut appelé la Base Treize, il dit : « Ici le général Weiler. Pas d'ordres d'envol pour l'instant, mais tenez-vous prêt avec votre équipage. Terminé. Je coupe. »

Puis, à Ebbutt :

« Il est normal que Burdeau ait plus de nouvelles que nous de la Quinze et elles ne lui paraissent pas bonnes. »

— « Nous verrons ce que dira Alsop, » fit le secrétaire.

Sept minutes plus tard, la voix sèche d'Alsop sortait du haut-parleur :

« *Base Quinze S. I. U. N., Europa, 1 h. 51 HSS. Ici Alsop, A 1 h. 2 nouvelle secousse d'intensité 4,2, mais pas de nouveaux dégâts sauf une légère fissure dans le Dôme Un. Réparations achevées. Remise en position de la fusée en cours. Conditions généralement satifaisantes. Terminé.* »

Weiler pensa : « Satisfaisante, mon œil ! Il n'a plus que deux dômes et maintenant il y en a un qui commence céder. »

Mais Ebbutt dit :

— « Si vous le voulez bien, Bert, je vais répondre moi-même à Alsop. Merci. »

Aiello envoya son appel et Weiler écouta, incrédule, Ebbutt dire d'une voix ferme dans le micro :

— « Ici le Secrétaire Ebbutt. Je vous félicite pour la façon dont vous avez fait face à cette situation critique, colonel Alsop. Bien des chefs de base auraient demandé à être évacués et nous sommes fiers que vous ne l'ayez pas fait. Mais si vous estimez avoir besoin d'aide, n'hésitez pas à en demander aussitôt. Terminé. Je coupe. »

Ebbutt se tourna alors, reposa le micro et regarda Weiler dans les yeux.

— « Est-ce que nous retournons à votre bureau, Bert? »

— « Oui, » dit Weiler. « Allons-y. »

Dans le bureau, Weiler referma la porte et dit :

— « Vous savez ce que vous venez de faire, Ebbutt? Vous avez peut-être condamné trente hommes à mort. »

— « Allons, Bert ! Est-ce que je n'ai pas dit à Alsop de demander du secours s'il en avait besoin? »

— « C'est exact. Vous lui avez dit exactement ce qui le fera s'accrocher là-bas jusqu'à la consommation des siècles plutôt que de demander à être évacué. Vous savez qu'il ferait tuer chacun de ses hommes pour être célébré comme un héros par la presse, et vous l'avez encouragé. »

— « Voyons, calmez-vous, Bert ! Vous laissez cette affaire vous

tourner la tête. Je vais demander à Daigh de m'expliquer ces tableaux de trajectoires de vol. Ressaisissez-vous, que diable ! »

Resté seul, Weiler se leva et alla à un placard métallique. Il plongea la main derrière une pile de formules et amena à lui une bouteille de bourbon. Il emplit à demi un gobelet de carton, puis, ayant bu, remit la bouteille en place et retourna s'asseoir à son bureau. Il se sentait un peu mal au cœur.

Ebbutt lui avait toujours fait l'impression d'un homme qui ne se laissait pas facilement émouvoir, mais jamais son insensibilité ne lui était apparue comme maintenant. Ebbutt allait laisser trente hommes se mesurer avec la mort plutôt que de risquer son budget, et il le faisait sans sourciller.

Il pensa avec rage : « Le diable soit d'Alsop ! Si c'était seulement Wall ou Burdeau qui soient là-bas... »

Ou si seulement Alsop prenait peur. Mais il n'y avait pas à se faire d'illusions. Alsop était un ambitieux, un répugnant égoïste, un cabotin, seulement il avait du cran. C'est un fait qu'on ne vous enseigne pas étant jeune, mais dont on constate l'exactitude à mesure qu'on acquiert de l'expérience, à savoir qu'un homme peut être méprisable sans manquer pour cela de courage. Alsop préférerait crever à son poste plutôt que de demander son évacuation.

Les fiches de personnel étaient toujours sur son bureau et il les feuilleta encore une fois. Il le faisait malgré lui ; il ne voulait pas connaître davantage les hommes qui étaient là-haut ; il était plus facile de penser à eux comme à des noms, sans plus. Mais il n'avait rien d'autre à faire qu'à les lire. Et il découvrait que le second prénom du « Polak » était Casimir, que le major Snedeker avait des veines légèrement variqueuses, que le soldat de deuxième classe Orrin Reno avait fait partie de l'équipe de basket-ball de son collège et passé les tests d'aptitude pour être affecté au Service avec une moyenne de 72,3. Il lut tout ce qui concernait Orrin Reno ; il lui sembla lire un rapport sur lui-même datant de vingt ans auparavant. Sa sensation d'écœurement empirait et ne le quittait plus.

IV

Ebbutt s'éveilla sur un divan dans le bureau de l'officier d'état-major. Il faisait nuit maintenant. Il consulta sa montre : il était 9 h. 49, il avait dormi plus de deux heures.

Il fit de la lumière et gagna le bureau de Weiler.

— « Bert? »

Mais il n'y avait personne dans la pièce. Ebbutt réfléchit un moment puis sortit et prit le corridor jusqu'à la Salle des Transmissions.

Aiello n'était plus là, mais Vaughn, un blond au visage juvénile, était assis devant le panneau et le lourdeau de planton bâillait sur une

chaise, contre le mur. Quand Ebbutt entra, il se leva avec raideur comme si tous ses membres avaient été rouillés.

— « Le général? » fit Vaughn. « Non, monsieur, il n'est pas revenu ici depuis qu'il a envoyé un message à la Treize. » Il regarda son procès-verbal d'exploitation. « Neuf heures trente-cinq... il y a un quart d'heure. »

Ebbutt ne tiqua pas, mais il demanda avec quelque vivacité :

— « Un message pour la Treize? »

— « Oui, monsieur. »

— « Puis-je en voir une copie et voir aussi les messages reçus de la Quinze, s'il y en a? »

Vaughn tendit la main vers une pile de formules, en prit deux sur le dessus, puis deux autres sur le dessus d'une pile voisine, et les lui présenta.

Ebbutt ne mit pas longtemps à les lire ; les messages étaient des plus brefs.

« Base Quinze S. I. U. N., Europa, 2 h. 48 HSS. Ici Alsop. Signale encore petits séismes, mais pas de dégâts importants. Fusée maintenant parée pour le lancement. Merci à monsieur le Secrétaire Ebbutt pour la confiance dont il m'honore. Terminé. »

« Base Quinze S. I. U. N., Europa, 4 h. 1 HSS. Ici Gresznik. A 3 h. 39 HSS grave secousse d'intensité approximative 5,8. Dôme Un de nouveau légèrement endommagé, mais réparations de fortune effectuées avec succès. Fusée encore renversée, coincée entre les grues. Personnel blessé : Snedecker, major, et Larsen, caporal. Remise en place de la fusée dirigée personnellement par le colonel Alsop qui signale situation toujours en main. Terminé. Je coupe. »

« Base Un S. I. U. N., Terre, 5 h. 57 HSS, à Burdeau, Base Treize S. I. U. N., Ganymède. Décollez le plus rapidement possible pour Europa et évacuez tout le personnel de la Base Quinze. Weiler. Je coupe. »

« Base Un S. I. U. N., Terre, 6 h. 1 HSS, Gresznik, lieutenant-colonel Base Quinze S. I. U. N., Europa. Tenez bon, Polak, on va venir vous chercher. Weiler. Je coupe. »

Ebbutt reposa les formules à côté de Vaughn et, sans le moindre tremblement dans la voix ou la moindre contraction des muscles du visage, il demanda :

— « Où est le général Weiler maintenant? »

Forney, le planton, répondit d'une voix hésitante :

— « Je l'ai aperçu à l'instant dans la Soute, monsieur le Secrétaire. »

— « Merci, soldat. » Ebbutt sortit et enfila le corridor jusqu'à la porte où se lisaient les indications : NAVIGATION EXTRA-TERRESTRE — SALLE DES CARTES — ENTRÉE INTERDITE.

La vaste salle était éclairée uniquement par le grand globe de verre placé au centre. Il figurait le soleil dans cet univers en miniature et les petits globes en matière plastique qui se déplaçaient sur des tiges verticales dans des rainures disposées en cercles concentriques étaient les planètes à l'échelle, qui, jusqu'à Saturne, tournaient dans la lumière crue du globe solaire, accompagnées de leurs minuscules satellites, en mouvement eux aussi.

La silhouette trapue de Weiler ne dépassait guère le support sur lequel était montée la planète la plus grosse, entourée d'un réseau de fils métalliques soutenant ses satellites. Tous ces corps célestes tournaient avec un léger bourdonnement et Weiler n'entendit Ebbutt que lorsque celui-ci fut approché jusqu'à le toucher presque. Alors il se retourna.

— « Je suppose que vous êtes passé à la Salle des Transmissions, » dit-il.

— « Oui, j'en viens, » dit Ebbutt. « Bert, combien de temps faudra-t-il à cette fusée pour décoller de la Treize après avoir reçu votre ordre? »

Weiler ne s'attendait pas à cette question. Il en fut d'abord surpris, puis il comprit.

— « Une heure, » répondit-il. « C'est à peu de chose près le minimum qu'il leur faudra. Même avec l'équipage tout prêt. »

Ebbutt jeta un coup d'œil à sa montre, dont le double cadran indiquait également l'heure solaire normale.

— « Bon, il reste encore une marge de quarante minutes. »

— « Oui. Mais je n'ai pas l'intention d'annuler mon ordre, alors peu importe. »

— « Je n'ai pas le temps de discuter avec vous maintenant, Bert. Il faut annuler votre ordre. Alsop veut tenir jusqu'au bout et on va le lui permettre. »

— « Si je ne... »

Ebbutt haussa les épaules.

— « Tant pis, » dit-il. « Il est dans mon pouvoir d'exiger et d'accepter votre démission et de confier le commandement à Daigh à titre temporaire. C'est lui qui donnera le contre-ordre. »

Weiler hocha la tête :

— « C'est bien ce que je pensais. Mais je ne crois pas que vous puissiez faire ce que vous dites, pas pour l'instant. Plus tard, oui, mais pas maintenant. »

— « Et pourquoi donc? »

— « Après avoir envoyé mon message à la Treize, » dit calmement Weiler, « j'ai convoqué les agences de presse. Je leur ai dit que la Quinze était en danger. Je m'attends à voir arriver les journalistes et les reporters de la TV d'un instant à l'autre. »

Le visage d'Ebbutt s'allongea insensiblement, mais ce fut tout. Sa

seule autre réaction fut de garder le silence un long moment. Ils restaient là, immobiles, au milieu des petites planètes qui tournaient imperceptiblement avec un faible ronronnement sous la lumière implacable de ce soleil électrique.

— « Si vous me relevez de mon commandement, » dit Weiler, « vous n'y gagnerez rien de bon. Le public voudra savoir ce qu'on fait pour la Quinze. Vous n'oserez pas annuler mon ordre. »

Ebbutt répliqua d'un ton cassant :

— « Vous savez ce qui ne va pas, chez vous, Bert? C'est que vous n'avez encore rien du général en chef, vraiment rien. Vous occupez la place, vous avez le titre, mais vous n'êtes pas encore général. Vous ne voyez pas les choses en grand. Vous êtes encore un major, un major qui se prend pour un général. »

— « C'est possible, Ebbutt. Mais ce qui est fait est fait. »

— « Vous savez que, en évacuant la Quinze, vous torpillez mon budget. »

— « Oui, je le sais. »

— « Et vous ne vous en souciez pas? »

— « Pas suffisamment pour vous suivre, vous et Alsop. »

Cheers entra dans la Soute. Il vint à eux, géant en uniforme, se glissant avec précaution entre Mars et la Terre.

— « Mon général, » dit-il, « il y a une bande de reporters dehors. Avec quelques camions de la TV. Ils attendent une déclaration de vous. »

— « Plus tard, » dit Weiler.

— « Allez-y, faites-leur une déclaration si ça vous chante, » dit Ebbutt. « C'est vous qui êtes sur la sellette. »

— « Je leur en ferai une, mais plus tard. Pour le moment... »

Dans toute la salle, sur tout le minuscule système solaire dont les planètes délicatement équilibrées se mirent à trembler légèrement sous les vibrations, la voix de Vaughn sortant des haut-parleurs de l'interphone se répandit avec un bruit de cataracte.

— « Mon général, un message urgent de la Quinze ! Mon général... »

Weiler se précipita. Avant qu'il eût atteint la porte, Vaughn avait connecté et la voix de Gresznik s'éleva par-dessus le fracas des parasites. Le Polonais parlait comme un homme agité et effrayé.

« *...soixante-six zéro un, causant des glissements de terrain au nord-ouest de nous. Dôme Un fendu du haut en bas, personnel évacué dans le Trois, mais grues de la fusée effondrées, deux hommes pris dessous. Je crains que ce soit la fin. Je crains que...* »

La voix s'interrompit au moment où ils se lançaient dans le corridor et seul le bruit parasite les accueillit quand ils entrèrent dans la Salle des Transmissions. Vaughn, pâle et angoissé, se détourna un instant du panneau et dit :

— « Je suis toujours en contact avec eux, mais le colonel Gresznik vient de s'arrêter de parler. »

— « S'ils ont gardé le contact, c'est qu'ils sont sains et saufs, » dit Ebbutt.

Mais Weiler, dont la lassitude était extrême, la première excitation passée, se dirigea vers le mur et se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

— « Bon Dieu ! » s'écria-t-il. « Ils ont été anéantis. Le Trois était leur dernier dôme. »

— « Mais s'ils ont gardé le contact, c'est que... »

Weiler ne voulut pas écouter. Il en avait assez de discuter. Il sentit qu'il en avait assez de bien des choses.

Il pensa : « J'ai trop attendu, Polak ; j'ai trop attendu. Orrin Reno. J'aurais dû donner cet ordre il y a douze heures et envoyer Ebbutt au diable. »

Soudain, Vaughn s'écria :

— « *La Quinze!* Ecoutez... »

Il manœuvra le commutateur tout en parlant. Du haut-parleur ne venaient pas seulement le bruit de houle et le crépitement des parasites, mais d'autres sons, irréguliers ceux-là — comme des déflagrations, des craquements et des voix éloignées.

Puis, du haut-parleur, jaillit une voix rauque qui s'enfla jusqu'à devenir un cri :

« *Ici Alsop! J'ai essayé de tenir jusqu'au bout, mais nous sommes fichus. Dôme s'effondre sous glissement de terrain. Inutile...* » L'infernal ronflement noya ses paroles un instant tandis qu'ils écoutaient, aucun d'eux n'osant faire un mouvement, puis, de nouveau, le cri rauque d'Alsop : « *...dites à tous que j'ai fait de mon mieux. J'ai...* »

C'était fini. Plus rien que le vacarmes des parasites, rien jusqu'à ce que Vaughn dît :

— « Le contact est perdu. »

— « Ils sont tous perdus, » dit Ebbutt.

Alors Weiler pensa : « C'était bien de toi, Alsop, ce dernier geste pour la galerie. Il fallait que tu meures en disant ce que tu avais fait, suprême effort de cabotin pour atteindre à la gloire et à la popularité, et tant pis pour ce que les autres avaient pu faire pour leur part !

» Comment sont morts les autres, qui n'avaient pas ce désir de jouer aux héros et que tu as forcés à rester là-bas, Alsop? Comment es-tu mort, *toi,* Orrin Reno? Dans ton scaphandre, sous le dôme qui s'écroulait, épouvanté et le cœur battant à tout rompre, tandis que tout semblait tournoyer et tournoyer, et sans croire cependant que cela pouvait t'arriver à toi? »

Weiler se leva et traversa la salle pour s'approcher d'Ebbutt.

— « Ils sont restés là-bas pour rien, » dit-il. « Pour rien, en ce qui vous concerne, vous et votre sale budget. »

— « Vous croyez? » dit Ebbutt. Ses yeux brillaient étrangement. « Vous ne connaissez pas les gens, Bert. Vous ne les connaissez pas du tout. »

Il se tourna vers Cheers et prononça d'un ton autoritaire : « Amenez-moi ces journalistes et ces reporters de la TV. Dites-leur que je veux qu'ils apportent leurs cameras ici et qu'on prévienne tous les réseaux qu'ils vont avoir à diffuser un communiqué spécial au monde entier. Dites-leur que la Base Quinze a été anéantie, mais qu'ils vont entendre l'enregistrement des dernières paroles de son commandant. Le monde entier va les entendre ! »

Cheers sortit en coup de vent. Weiler restait immobile, regardant fixement le Secrétaire. Ebbutt montrait un visage empourpré et tendu à l'extrême.

— « Nous allons mettre les cameras en place dans la Soute. Je vais faire une brève annonce. Puis... plus personne dans le champ ! Simplement une vue de ces petites planètes et l'enregistrement du dernier messag d'Alsop. Bon sang ! Les derniers mots écrits de la main du capitaine Scott ne seront rien à côté. Nous allons créer en faveur du Service un sentiment qui aura la puissance d'une avalanche ! »

— « Je n'en doute pas, » dit lentement Weiler. « Je pense que vous réussirez et que vous ferez d'Alsop un héros, et que votre budget sera voté. Mais ne comptez pas sur mon concours. Je rentre chez moi. »

Il regagna son bureau. Il prit la bouteille et se versa un plein gobelet d'alcool. Ebbutt l'avait suivi.

— « Je ne retire rien de ce que j'ai dit, » déclara-t-il. « Vous n'êtes par un vrai général. Vous êtes trop sentimental. Mais vous le deviendrez, avec le temps. »

— « Vous croyez ? »

— « Oui. Je ne vous relève pas de votre commandement. Je ne le pourrais d'ailleurs pas sans compromettre l'effet que je veux créer. Vous restez en fonctions. Mais vous vous rallierez à mon point de vue avec le temps. »

— « Peut-être, Ebbutt. Mais je souhaite que non. Je souhaite ne jamais voir les choses comme vous. »

Cheers passa la tête par l'entrebâillement de la porte et, venant du corridor, ils entendirent un bruit de voix et de pas précipités.

— « Je les ai amenés, monsieur... ils sont en train de mettre leurs cameras en batterie dans la Soute. »

— « Très bien, » dit Ebbutt. « J'y vais. »

Il sortit. Weiler alla à son bureau et se versa une autre rasade d'alcool.

« Je bois à ta mémoire, soldat Reno. Tu n'as jamais compris la raison de ce sacrifice et c'est mieux ainsi. Oui, c'est mieux ainsi. »

Il jeta le gobelet de carton et sortit.

*
* *

Dans la Soute, debout devant la reproduction animée de Jupiter et de ses satellites, Ebbutt faisait face aux projecteurs aveuglants et au regard impersonnel des cameras de télévision. Il avait pris soin d'ébou-

riffer ses cheveux et de froisser sa cravate, pas trop, mais juste assez pour qu'il parût être trop bouleversé pour soigner sa présentation. Il connaissait toute la valeur de tels détails.

La brève annonce préliminaire était terminée et Ebbutt regardait les cameras avec l'expression tendue et figée qu'il savait si bien prendre. Mais il n'élevait pas la voix ; il était toujours préférable de forcer les gens à prêter l'oreille.

— « Trente-deux de nos fils viennent de perdre la vie sur un monde lointain, » dit-il simplement.

« Ils sont morts et la Base Quinze est détruite. Le point le plus éloigné jusqu'où notre civilisation s'était avancée a disparu. Nous avons subi une défaite, nous avons été repoussés. Que devons-nous faire maintenant? »

Il fit une pause. « Nous pouvons rester sur notre défaite. Nous pouvons nous retirer définitivement, nous pouvons réduire l'activité du S. I.U. N., nous pouvons lui refuser l'argent dont il a besoin, nous pouvons l'asphyxier et, pour finir, tout abandonner. »

Ebbutt releva le menton d'un mouvement sec, dramatique, et laissa sa voix prendre de l'ampleur. Il en était arrivé à ce qu'il voulait leur enfoncer dans la tête. « Mais ils n'ont pas abandonné, *eux,* là-bas. Ils sont morts en combattant... en combattant pour nous. Je veux que vous entendiez les dernières paroles de l'héroïque commandant de cette base ! »

Il ne bougea pas, mais les cameras avancèrent jusqu'à ce qu'il fût sorti du champ et se braquèrent pour prendre en gros plan la planète-jouet et ses minuscules satellites en mouvement, tandis que Vaughn mettait en marche l'enregistrement. Et, de nouveau, les déflagrations et le ronflement parasite s'élevèrent, dominés par la voix rauque qui criait : « *Ici Alsop! J'ai essayé de tenir jusqu'au bout...* »

Jusqu'au dernier mot, jusqu'au roulement de tonnerre final, avec les cameras fixées sur la minuscule reproduction d'Europa, jusqu'à ce qu'Ebbutt proclamât enfin : « Voilà. C'est tout ! »

On coupa la prise de vues, il y eut un murmure confus de voix, c'était fini. Et Ebbutt pensa : « Ils ne peuvent pas voter contre maintenant. Ils n'oseront pas. J'ai donné au peuple un héros tout neuf et le peuple n'aura de cesse que la Quinze soit rétablie. »

Il se sentit soudain fatigué et vieilli. Il n'avait pris que quelques heures de sommeil et il lui fallait rentrer à New-York pour maintenir l'opinion publique chauffée jusqu'à ce que le vote fût assuré. Peut-être maintenant pourrait-il même obtenir davantage...

Cheers rentra dans le bureau de Weiler au moment où Ebbutt enfilait son pardessus.

— « Une voiture vous attend et votre avion sera prêt, monsieur. »

— « Merci, major, » dit Ebbutt.

Il s'arrêta en voyant l'expression peinte sur le visage jeune et endurci de Cheers et lui demanda :

— « Vous aussi, vous pensez que je suis un salaud, n'est-ce pas? »

Cheers ne répondit pas.

— « Ma foi, c'est possible, » dit Ebbutt tristement. « Il faut sans doute en être un quand on occupe ma place. L'espace ne peut pas être conquis seulement par le courage et les cerveaux. Il faut de l'argent, des votes, et l'approbation d'un public moutonnier. Mais cela, vous ne pouvez pas le comprendre. »

Cheers, très pâle, dit :

— « Si, je le comprends. Je comprends que vous vous dépensez sans compter pour le Service. Mais quant à nous, le matériel humain, peu vous importe que nous vivions ou que nous mourions. »

Ebbutt hocha la tête.

— « Weiler a dit la même chose. Et il avait raison. Je m'en moque. Le jour où je ne m'en moquerai plus, je ne serai plus bon pour ce travail... plus bon du tout.

» Au revoir, major. Dites à Weiler que je lui téléphonerai. »

Il sortit et se dirigea vers la voiture qui l'attendait. Au loin, de l'autre côté du plateau, des fusées grondaient dans le ciel, mais Ebbutt ne regarda même pas dans cette direction.



Spectacle d'ombres

(*Shadow show*)

par CLIFFORD D. SIMAK

Clifford D. Simak est, avec Ray Bradbury, un des meilleurs écrivains de « science-fiction » actuels. Il est inutile de le présenter au public français qui l'a découvert grâce à son extraordinaire « Demain, les chiens », *publié en édition originale, ce qui est une distinction particulièrement flatteuse, au Club Français du Livre il y a quelques années, et en édition courante récemment aux éditions du Sagittaire* (1). *Simak a écrit un certain nombre d'autres ouvrages qui sont parmi les plus réussis du genre et que nous ne désespérons pas de voir sortir un jour en France. L'un d'eux a été traduit en feuilleton seulement (tronqué d'ailleurs par rapport au texte original) sous le titre :* « Dans le torrent des siècles ». *C'est un roman extrêmement sujet à controverses, que sa complexité parfois inextricable en apparence rend difficile d'accès à un lecteur « non-spécialiste », et que nous avons vu susciter des réactions allant de l'enthousiasme à l'incompréhension. Pour nous, nous avons déjà mentionné son extrême intérêt, à notre avis (voir post-commentaire à la nouvelle* « Mission », *de Kris Neville,* « Fiction » *n° 8). Nous y voyons un parfait exemple de « science-fiction »* démesurée, *qui fait éclater les cadres pourtant si vastes du genre en poussant des ramifications échevelées vers toutes les ressources imaginables. C'est ce qu'on peut appeler du grand art.*

Simak aime fournir à ses thèmes des implications philosophiques. On a pu le voir dans le roman dont nous venons de parler, ainsi, bien sûr, que dans l'étonnante sociologie imaginaire qui s'échelonne au long des récits de « Demain, les chiens ». *Vous en aurez un exemple nouveau avec l'histoire que nous sommes heureux de vous présenter. Son sujet roule en fait sur le plus grand des secrets dans toutes les philosophies : celui de la Vie. Sur un astéroïde perdu, des savants d'un monde futur cherchent à pénétrer ce secret, à* créer *la vie elle-même. On pourrait songer à Prométhée... ou plus prosaïquement à Frankenstein — mais le drame imaginé par l'auteur ne contient d'autre épouvante que psychologique. La hantise est au niveau des consciences, et de cet extraordinaire dédoublement des consciences qu'est le « Jeu » imaginé par les héros pour leur sauvegarde mentale : ce « spectacle d'ombres » où les ombres ont de si singuliers rapports précisément avec la vie.*

---

(1) A l'intention de nos lecteurs bibliophiles, signalons que le Club Français du Livre annonce que *quelques* exemplaires de l'édition originale de « *Demain, les chiens* » restent encore disponibles, avant épuisement définitif.

HENRY GRIFFITH mourut juste après le petit déjeuner. Il était assis à sa table de travail, son cahier de notes était sous son coude, il tenait encore son stylo serré entre ses doigts.

Il mourut de sa mort naturelle. L'examen médical le plus consciencieux est incapable de déceler l'éventualité d'une embolie et le meilleur traitement ne pourrait y faire quoi que ce soit. L'embolie, invisible dans le cours du sang, avait atteint finalement le cœur et Griffith était mort.

C'était une mort naturelle. Mais le travail qu'il faisait au moment de sa mort n'était pas un travail naturel, et les conséquences de sa mort n'eurent que de lointains rapports avec notre concept de la nature.

I

Bayard Lodge, le chef de l'Equipe de Vie n° 3, était assis à son bureau, fixant avec colère Kent Forester, le psychologue de l'équipe.

— « Le Jeu doit continuer, » déclara Forester. « Je ne puis accepter la responsabilité de ce qu'il adviendrait si nous l'arrêtions ne serait-ce qu'un soir ou deux. C'est la seule chose qui nous maintienne en équilibre. C'est le remède qui nous garde sains d'esprit, qui préserve notre sens de l'humour et nous donne quelque chose à quoi penser. »

— « Oui, je sais, » dit Lodge, « mais maintenant, avec la mort d'Henry... »

— « Les autres comprendront, » assura Forester. « J'irai leur parler. Je sais qu'ils comprendront. »

— « Ils comprendront, c'est entendu, » approuva Lodge. « Nous sommes tous prêts à reconnaître la nécessité du Jeu. Mais il y a quelque chose d'autre. Un des personnages était celui d'Henry. »

Forester admit :

— « Oui, j'y ai pensé également. »

— « Savez-vous lequel? »

Forester secoua négativement la tête.

« Je pensais que vous pourriez le savoir, » dit Lodge. « Vous vous creusez la tête pour identifier les personnages, pour découvrir leur relation avec nous-mêmes. »

Forester sourit légèrement.

« Je ne vous fais d'ailleurs aucun reproche, » poursuivit Lodge, « je sais dans quel but vous le recherchez. »

— « Cela me rendrait service de le trouver, cela me donnerait la clef du caractère de chaque membre de l'Equipe. Tenez, considérez seulement ceci : lorsqu'un personnage du Jeu devient illogique... »

— « Ils sont tous illogiques, » coupa Lodge. « C'est ce qu'il y a de merveilleux avec eux. »

— « Mais l'illogisme exprime une vérité à un certain degré de bouffonnerie, » fit remarquer Forester. « On peut, sur la base de cette bouffonnerie, établir une norme. »

— « Et vous l'avez fait? »

— « Je n'ai pas établi de graphique, mais j'ai tous les éléments en tête. Lorsque l'illogisme commence à dévier de cette norme, on le repère facilement. »

— « Il y a déjà eu des déviations? »

Forester fit oui de la tête.

— « Très fortes à certains moments. Notre problème principal consiste à savoir la *façon* dont les membres de l'Equipe pensent. »

— « Le Jeu est une *attitude,* » dit Lodge.

Les deux hommes restèrent un moment silencieux. Puis Forester questionna :

— « Permettez-moi de vous demander pourquoi vous insistez sur le terme d'attitude? »

— « Parce que *c'est* une attitude pour chacun de nous, » répondit Lodge. « Une attitude conditionnée par la vie que nous menons. Une attitude qui provient d'un trop grand effort de pensée, d'une recherche trop intense de l'esprit. C'est un fait émotionnel où l'élément intellectuel n'intervient pratiquement pas. Nous sommes trop étroitement cloîtrés, on nous garde de trop près ; l'importance de notre travail est une forte contrainte. Nous ne sommes pas des êtres humains normaux. Nous sommes en état de perpétuel déséquilibre. Comment diable serions-nous normaux en menant une existence anormale? »

— « C'est une terrible responsabilité que la nôtre, » dit Forester. « Les membres de l'Equipe l'affrontent chaque jour de leur vie. »

— « Ce n'est pas à eux qu'elle incombe. »

— « Oui, si vous admettez que c'est la race qui compte et non l'individu. Et encore, même dans ce cas, votre argument ne s'impose pas, car il y a aussi des implications *raciales* dans notre projet, des implications qui peuvent devenir à l'occasion terriblement personnelles. Considérez le fait de créer... »

— « Je sais, » dit Lodge impatiemment, « j'ai déjà entendu chacun d'entre eux le dire. »

— « Le fait de créer un être humain qui ne soit pas à l'image de l'humanité... »

— « Et qui serait cependant humain, » ajouta Forester. « Car c'est là le point essentiel, Bayard. Il ne s'agit pas pour nous de fabriquer de la vie, mais de donner la vie *humaine* à des formes monstrueuses. Vous vous réveillez en criant parce que vous rêvez à ces monstres. Mais un monstre en lui-même ne serait rien, s'il n'était qu'un monstre. Après des siècles de voyages à travers les étoiles, nous avons l'habitude des monstres. »

Lodge l'interrompit :

— « Si nous reparlions un peu du Jeu. »

— « Nous devons le continuer, » insista Forester.

— « Griffith mort, il va y avoir un personnage manquant, » lui rappela Lodge, « et vous savez qu'elles peuvent en être les conséquences. Cela peut déséquilibrer l'ensemble, semer la plus grande confusion. Et

ceci serait pire que d'arrêter le Jeu. Pourquoi n'attendrions-nous pas quelques jours pour repartir de zéro avec un nouveau Jeu et une nouvelle série de personnages? »

— « Nous ne pouvons faire cela, » dit Forester, « car chacun (et chacune) de nous s'est *identifié* lui-même (ou elle-même) avec un certain personnage. Ce personnage est devenu une part, une part intime, de chacun de nous. Nos existences sont dédoublées, Bayard, de même que nos personnalités. Cela nous est nécessaire pour vivre. Cela nous est nécessaire parce que pas un seul d'entre nous ne pourrait supporter d'être *seulement* lui-même : il se ferait peur en se regardant dans une glace. »

— « Vous prétendez que nous devons continuer le Jeu comme une assurance de notre santé mentale. »

— « C'est à peu près cela. Sans mettre les choses ainsi au pire. En d'autres circonstances, il n'y aurait pas de difficultés à nous en dispenser. Mais les circonstances ne sont pas ordinaires. Chacun de nous nourrit en lui-même un vigoureux complexe de culpabilité. Le Jeu est un dérivatif émotionnel, un moyen de relâcher la tension. Il nous procure un sujet de conversation. Il nous empêche de rester assis dans nos fauteuils le soir, à nous laver des taches de culpabilité. Il introduit le ridicule dans nos existences, il constitue nos dessins humoristiques quotidiens, notre rire intérieur ou notre fou-rire. »

Lodge se leva et se mit à marcher de long en large dans la pièce.

— « J'ai dit attitude, » déclara-t-il, « et c'est une attitude, une attitude ridicule, stupide. Il n'y a aucun fondement à ce complexe de culpabilité. Mais ils le dorlotent comme si c'était une chose qui les gardait humains, comme si c'était la seule et dernière ressemblance qu'ils conservent avec le monde extérieur et le reste de l'humanité. Ils viennent me trouver et m'en parlent comme si j'y pouvais quelque chose. Comme si je pouvais lever les mains et dire : « Bon, d'accord, laissons tomber ». Comme si je n'avais pas un travail donné à faire. »

— « Ils disent que nous sommes en train d'usurper un pouvoir divin, que la vie est apparue par intervention divine et qu'il est blasphématoire et sacrilège pour de simples humains de vouloir reproduire ce tour de force... »

— « Il y a pourtant une réponse à cet argument, une réponse logique, mais ils ne peuvent saisir la logique ou ne veulent pas l'écouter. L'homme peut-il faire quelque chose de divin? Si la vie est divine, l'homme ne pourra jamais la créer dans ses laboratoires, quoi qu'il fasse, ni la poser sur la base d'une production de masse. Mais si l'homme peut créer la vie, avec ses propres artifices chimiques, avec son propre savoir, s'il peut réaliser une cellule vivante grâce à sa technique et à ses connaissances, alors, ceci même sera la preuve qu'une intervention divine était inutile pour réaliser la genèse de la vie. Et si nous avons cette preuve, si nous savons qu'un intermédiaire divin est inutile pour créer la vie, est-ce que cette preuve même et ce fait ne la dépouillent pas de sa divinité? »

— « Ils cherchent une échappatoire, » dit Forester, pour essayer de le calmer. « Quelques-uns d'entre eux sont peut-être vraiment persuadés de ce qu'ils disent, mais la plupart des autres sont seulement effrayés de leur responsabilité — de leur responsabilité morale. Ils commencent à imaginer quelle sera leur vie avec ce poids jusqu'à la fin de leurs jours. Vous aviez la même situation il y a mille ans, lorsque les hommes ont découvert et développé la fission de l'atome. Après avoir fait cette découverte, ils frissonnèrent de peur. Ils ne pouvaient pas dormir la nuit. Ils se réveillaient en hurlant. Ils savaient ce qu'ils faisaient, qu'ils allaient libérer une puissance formidable. Nous aussi nous savons ce que nous faisons. »

Lodge revint à son bureau et s'assit.

— « Laissez-moi réfléchir, Kent, » dit-il. « Vous avez peut-être raison. Je l'ignore. Il y a tellement de choses que j'ignore. »

— « A tout à l'heure, » dit Forester.

Il ferma tranquillement la porte en sortant.

II

Le Jeu était un opéra bouffe jamais interrompu, porté à d'incroyables sommets du ridicule. Il avait une touche de bizarre et une pointe de féerique et il se poursuivait à l'infini.

Lorsqu'on isole un groupe de savants sur un astéroïde, avec autour d'eux, pour les garder, une patrouille de l'espace, et qu'on leur donne des laboratoires en leur indiquant le problème à résoudre, lorsqu'on les maintient devant un tel problème jour après jour sans trêve, il paraît évident qu'il faut faire quelque chose pour préserver leur état mental.

Dans ce but, il peut y avoir des livres, de la musique, des films, des jeux, quelque soir de la danse, toutes les distractions en réserve que la race humaine a utilisées durant des millénaires pour oublier ses ennuis.

Mais il vient un temps où ces amusements échouent à servir leur dessein et ne sont plus suffisants.

On se met alors en quête de quelque chose de vraiment nouveau et de fondamental, quelque chose auquel chacun dans le groupe puisse participer, quelque chose avec lequel on puisse établir une identification personnelle, intime, et en perdant sa propre personnalité oublier pour un moment qui on est, et quel but on poursuit.

C'est ici qu'intervint le Jeu.

Aux jours d'autrefois, de nombreux siècles auparavant, dans les maisons d'Europe et les fermes des pionniers d'Amérique du Nord, un père pouvait procurer une distraction d'un soir à ses enfants en leur faisant des ombres chinoises. Il plaçait une lampe ou une bougie sur une table devant un mur et, assis entre la lumière et le mur, il faisait à l'aide de ses mains des ombres de lapin, d'éléphant, de cheval avec son cavalier, d'ours et de bien d'autres choses. Durant une heure ou plus, le spectacle d'ombres se déroulait sur le mur : les unes après

les autres, le lapin grignotant du trèfle, l'éléphant remuant sa trompe et ses oreilles, le loup hurlant au sommet d'une colline. Les enfants demeuraient assis muets et tranquilles, car toutes ces choses étaient merveilleuses.

Plus tard, avec l'avènement du cinéma et de la télévision, des bandes dessinées et des jouets de bazar en matière plastique, les ombres chinoises perdirent leur merveilleux et on les oublia, mais là n'est pas la question.

Prenez le principe des ombres chinoises, ajoutez-y mille ans de connaissances, et vous obtenez le Jeu.

Le génie oublié depuis longtemps qui le premier avait conçu le Jeu connaissait-il les ombres chinoises? Rien ne permettait de l'affirmer. Mais le principe était là, bien que les moyens fussent différents. Au lieu d'utiliser ses seules mains, on utilisait maintenant son esprit et ses pensées.

Et au lieu de lapins et d'éléphants apparaissant en noir et blanc sur un seul plan dimensionnel, dans le Jeu les personnages n'avaient d'autres limites en variété que celles des facultés de l'esprit humain (car l'esprit par ailleurs est plus malléable que la main) et ils apparaissaient en trois dimensions et en couleurs naturelles.

L'écran était un triomphe de science électronique, avec ses réserves internes de mémoire, ses rangées de tubes sonores, ses sélecteurs de couleurs, ses antennes de perception extra sensorielle et autres systèmes, mais c'était l'esprit du public qui faisait l'essentiel du travail en fournissant la *matière première* du Jeu sur l'écran. C'était le public qui concevait les personnages, qui guidait leur action, qui fournissait leur texte. C'était la *volonté* du public qui créait le décor et imaginait les accessoires.

Au début, le Jeu s'était développé un peu au hasard. Les personnages n'étaient qu'à moitié conçus, ils jouaient à bâtons rompus, sans aucune personnalité, et ce n'était guère plus que des caricatures qui défilaient sur la scène, devant l'écran qui les projetait. Au début, le décor et les accessoires avaient été le résultat absurde de plusieurs esprits donnant libre cours à leur fantaisie. A certains moments il n'y avait pas moins de trois lunes simultanément dans le ciel, et toutes en des phases différentes. A d'autres moments, la neige tombait à une extrémité de la scène tandis que de l'autre côté un soleil étincelant se répandait à flot sur des palmiers.

Mais avec le temps, le Jeu s'était développé. Les personnages avaient pris toute leur ampleur sans qu'il leur manquât de bras ou de jambe, acquérant une personnalité, se transformant en êtres vivants totalement accomplis. Le décor était devenu le résultat d'efforts conjugués pour obtenir un ensemble cohérent, plutôt que des tentatives désespérées de neuf personnes différentes pour combler des espaces vides.

Avec le temps, on avait acquis une direction et un but, de sorte que l'action se déroulait régulièrement, sans que survînt pourtant un seul moment où l'un des neuf pût être certain de ce qui se produirait aussitôt après.

C'était justement ce qu'il y avait de fascinant. A tous moments, l'un ou l'autre des personnages introduisait de nouvelles situations et, en conséquence, les créateurs des autres personnages étaient placés devant la nécessité constante d'adapter un nouveau texte et une nouvelle action aux modifications de l'intrigue.

Cela était devenu en un sens un tournoi entre les volontés, chaque participant cherchant à donner l'avantage à son personnage, ou bien, au contraire, étant contraint de le faire s'effacer pour échapper à un désastre fictif. Cela était devenu, peu à peu, un interminable jeu d'échecs dans lequel chaque joueur ou chaque joueuse était aux prises avec les huit autres.

Evidemment, personne ne savait à qui aucun des autres personnages appartenait. Et cette ignorance avait donné naissance à un passionnant jeu de devinettes, à de multiples plaisanteries et jeux de mots, ce qui était un bien, car c'était là le but du jeu : élever les esprits des participants au-dessus de leurs travaux et de leurs ennuis quotidiens.

Chaque soir après le dîner, les neuf isolés se réunissaient dans la salle de spectacle, l'écran s'ouvrait à la vie et les neuf personnages jouaient leur rôle et disaient leur texte perpétuellement improvisé — l'Orphelin Sans Défense, le Traître Moustachu, le Jeune Homme Bien, la Belle Garce, le Monstre Galactique, et tous les autres.

Ils étaient neuf — neuf hommes et femmes donnaient neuf personnages. Mais maintenant, ils seraient seulement huit, car Henry Griffith était mort, affalé sur son bureau avec son cahier de notes sous son coude.

Et le Jeu allait devoir continuer avec un personnage en moins, le personnage qui avait été commandé et motivé par l'homme qui maintenant était mort.

Lodge se demandait quel serait le personnage manquant. Certainement pas l'Orphelin Sans Défense, ce n'aurait pas été le genre de Griffith. Mais ce pourrait être le Jeune Homme Bien, ou le Philosophe Débraillé, ou le Paysan Roublard.

« Mais non, » se dit Lodge. « le Paysan Roublard !... Je suis idiot ! Le Paysan Roublard, c'est moi. »

Assis, il se demanda paresseusement en quel personnage chacun se concrétisait. Ça ressemblait beaucoup à Sue Lawrence de s'extérioriser en tant que la Belle Garce, aussi peu collet monté qu'elle, aussi avertie qu'il est possible d'imaginer. Il se souvint qu'il l'avait plaisantée une certaine fois à propos de ses soupçons à ce sujet et qu'elle lui avait battu froid pendant plusieurs jours après.

Forester prétendait que le Jeu devait continuer et il avait peut-être raison. Ils pourraient s'adapter. Dieu sait qu'ils devraient être capables de s'adapter à n'importe quelle circonstance après avoir participé au Jeu chaque soir durant des mois consécutifs.

C'était une bouffonnerie, soit, ne menant jamais à rien, qui ne comportait même pas d'épisodes suivis et n'avait aucune chance d'en comporter un jour. Il suffisait de laisser une certaine ligne se développer

pour qu'un facétieux lançât un pavé dans la mare et envoyât l'action rebondir dans quelque nouvelle direction.

« Avec une telle formule, » pensait-il, « la disparition d'un seul personnage ne les dérouterait pas. »

Il se leva de son bureau et s'avança jusqu'à la grande baie vitrée. Il resta là un moment, contemplant la morne solitude de l'astéroïde.

Les toits incurvés du centre de recherches, luisant à la lumière des étoiles, fuyaient au-dessous de lui jusqu'au sol rocailleux. En direction du Nord, sous l'horizon découpé, se dessinait une lumière et bientôt ce serait l'aurore ; le pâle et minuscule soleil poursuivrait sa course en envoyant ses faibles rayons sur le petit fragment rocheux. Il regardait l'horizon étincelant en se souvenant de la Terre, où l'aube signifiait le matin et le coucher du soleil le crépuscule. Ici, un tel ordre des choses était impossible, car les jours et les nuits étaient si courts et irréguliers qu'on ne pouvait les utiliser à régler les divisions du temps. Ici, le matin était fixé à une certaine heure, le soir à une autre, sans avoir égard au soleil, et l'on pouvait dormir durant la nuit avec ce dernier haut dans le ciel.

« C'eût été différent, » pensa-t-il, « si nous avions pu demeurer sur la Terre, car là nous aurions eu des contacts humains normaux. Nous n'aurions pas passé tant de temps à penser ou à ressasser des idées ; nous aurions pu rejeter la culpabilité sur le dos d'autres personnes. Seulement des contacts humains normaux auraient signifié des débuts de rumeurs, auraient encouragé les fuites, et dans une affaire comme celle-ci il ne pouvait pas y avoir de fuites. »

Car si les gens de la Terre avaient connaissance de ce qu'ils faisaient, ou plus exactement de ce qu'ils essayaient de faire, il s'éleverait un tumulte tel que le résultat pourrait en être la fin du projet.

« Ici même, » pensait-il, « ici même, il en est qui ont des doutes et des craintes. »

Un être humain doit marcher sur deux jambes, avoir deux bras, une paire d'yeux, une paire d'oreilles, un nez, une bouche et ne pas être exagérément velu. Il doit *marcher* — il ne doit pas sauter, ramper ou glisser.

« Ce serait une perversion de la forme humaine, » disaient-ils, « un attentat à la dignité humaine. C'était aller trop loin, beaucoup plus loin que l'homme dans toute sa présomption n'avait jamais été supposé aller... »

Il y eut un coup frappé à la porte.

Lodge se retourna et cria : « Entrez. »

C'était le Dr. Susan Lawrence.

Elle se tenait dans l'ouverture de la porte ; c'était une femme lourde, replète et sans élégance, avec un visage osseux qui portait un air d'obstination et de résolution. Elle ne l'aperçut pas immédiatement et demeura sur place, tournant la tête pour essayer de le distinguer dans la pièce sombre.

— « Par ici, Sue, » appela-t-il.

Elle referma la porte, traversa la pièce et vint se placer à côté de lui pour regarder par la fenêtre. Après un moment, elle parla.

— « Il n'avait rien de particulier, Bayard. Rien au point de vue organique. Je me demande... »

Elle resta là silencieuse et Lodge sentit qu'il y avait beaucoup de tristesse dans ses pensées.

— « C'est déjà un malheur, » reprit-elle, « lorsque les gens meurent et qu'on sait de quoi, ou lorsqu'on a la possibilité de lutter pour les sauver. Mais ici c'est différent. Il s'est juste affalé. Il était mort avant d'avoir touché son bureau. »

— « Vous l'avez examiné? »

Elle hocha la tête.

— « Je l'ai soumis aux analyseurs. J'ai trois bobines de documents. Je les examinerai tous un peu plus tard. Mais je pourrais jurer qu'il n'y a rien de particulier. »

Elle avança une main et la posa sur son bras, le serrant de ses doigts boudinés.

« Il ne voulait plus vivre, » dit-elle, « il avait peur de vivre. Il se croyait près de découvrir quelque chose et il avait peur de cette découverte. »

— « Il faut pourtant que nous fassions cette découverte, Sue. »

— « Dans quel but? » demanda-t-elle. « Pour pouvoir fabriquer des humains capables de subsister sur des planètes où les humains sous leur forme actuelle ne peuvent vivre. Pour pouvoir prendre un esprit, une âme humaine, et l'enfermer dans un corps monstrueux où elle se haïrait elle-même... »

— « Elle ne se haïrait pas, » répondit Lodge. « Vous raisonnez en termes d'anthropomorphisme. Un être n'est jamais laid pour lui-même, parce qu'il se connaît. Avons-nous une seule preuve qu'un bipède soit plus heureux qu'un insecte ou un crapaud? »

— « Mais pourquoi? » insista-t-elle. « Nous n'avons que faire de ces planètes. Nous en avons plus maintenant que nous n'en pouvons coloniser. Et suffisamment de planètes du type de la Terre pour subsister des siècles. Nous pourrons nous estimer heureux si nous parvenons même à les coloniser toutes. Contentons-nous de les développer durant les prochaines cinq cents années. »

— « Nous ne pouvons pas nous en tenir là. Nous devons en prendre le contrôle pendant que nous en avons l'occasion. Tout ça pouvait aller lorsque nous étions tranquilles et en sûreté sur la Terre, mais il n'en va plus de même maintenant. Nous sommes allés jusqu'aux étoiles. Quelque part dans l'univers, il y a d'autres êtres intelligents. C'est un fait prouvé. Nous pouvons éventuellement les rencontrer. Il nous faut être en forte position. »

— « Et pour posséder cette forte position, nous établirons des colonies de monstres humains. Je sais, Bayard, c'est habile. Nous sommes capables de réaliser les corps, la chair, les nerfs, les muscles, les organes de la circulation, tous conçus pour la vie sur une planète où un humain ordi-

naire ne pourrait respirer une minute. Nous sommes très habiles, c'est entendu, nous sommes de très bons techniciens, mais nous ne savons pas comment leur insuffler *la vie*. La vie ne consiste pas seulement dans la combinaison colloïdale de certains éléments. Il y a quelque chose d'autre et nous ne l'aurons jamais. »

— « Nous essaierons, » dit Lodge.

— « Vous allez seulement rendre fous de bons techniciens. Vous en tuerez quelques-uns, pas avec vos mains sans doute, mais avec votre entêtement. Vous pouvez les cloîtrer durant des années entières et leur donner un Jeu pour qu'ils durent le plus longtemps possible, mais vous ne trouverez pas la vie, car ce n'est pas le secret de l'homme. »

— « Vous voulez parier? » proposa-t-il, souriant de sa colère.

Elle se retourna vivement et le regarda.

— « Il a des moments où je regrette le serment qu'on m'a fait faire, » dit-elle. « Un peu de cyanure... »

Il la saisit par le bras et l'amena près du bureau.

— « Prenons toujours un verre, » dit-il. « Vous pourrez m'assassiner plus tard. »

III

Ils s'habillaient pour le dîner.

C'était une règle.

Ils s'habillaient toujours pour le dîner.

C'était, de même que le Jeu, une des nombreuses petites habitudes qu'ils entretenaient pour maintenir leur équilibre, pour ne pas oublier qu'ils étaient des gens cultivés tout autant que d'impitoyables pionniers de la connaissance — connaissance que chacun d'entre eux eût volontiers abjurée.

Ils mettaient de côté leurs scapels et autres instruments, ils replaçaient les microscopes dans leurs boîtes, ils rangeaient les bouillons de culture soigneusement à l'endroit réservé, ils remisaient avec précaution les bacs de solutions saines et leurs différents contenus. Ils retiraient leurs blouses, s'en allaient et fermaient la porte. Et pendant quelques heures, ils oubliaient ou tâchaient d'oublier qui ils étaient et en quoi consistaient leurs travaux.

Ils s'habillaient pour dîner et se réunissaient dans la pièce appelée le salon pour prendre un cocktail, puis ils se rendaient à table, affectant de n'être ni plus ni moins que des êtres humains ordinaires.

Le couvert était dressé avec de la délicate porcelaine de Chine et des verres fins ; il y avait également des fleurs et des bougies allumées. Ils commençaient par une entrée et le service était fait par des robots accomplis ; ils terminaient avec du fromage, des fruits et une liqueur. Il y avait des cigares pour ceux qui en désiraient.

Lodge était assis en haut de table ; il les regardait. A un moment donné, il vit Sue Lawrence lui rendre son regard et il se demanda si

elle avait l'air menaçante ou si l'apparence de menace n'était autre chose que le jeu de la lumière des bougies sur son visage.

Ils parlaient, au cours du dîner, selon leur habitude : le bavardage insignifiant de gens sans ennuis et sans grandes passions. Car ce moment-là était celui de l'oubli et de l'évasion. C'était l'heure de se laver de la culpabilité et d'oublier la tache.

Mais, ce soir, il remarqua qu'ils avaient de la difficulté à s'abstraire entièrement de l'événement du jour, car on parlait d'Henry Griffith et de sa mort brutale ; ils parlaient de lui à voix basse avec des visages tendus et graves. Henry avait été un homme trop étrange pour être bien connu de qui que ce fût, mais ils le tenaient en grande estime. Et bien que les robots se fussent montrés attentifs à répartir les couverts de telle sorte que son absence ne laissât aucun trou, il y avait le sentiment présent et réel de l'absence de l'un d'entre eux.

— « Allons-nous rapatrier Henry? » demanda Cherster Sifford à Lodge.

Lodge inclina la tête.

— « Nous allons avertir une des patrouilles et elle le ramènera sur la Terre. Nous aurons un court service à son intention ici. »

— « Mais qui...? »

— « Certainement Craven. Il était plus proche d'Henry qu'aucun de nous. Je lui en ai déjà parlé. Il a accepté de dire un mot ou deux. »

— « A-t-il quelqu'un sur la Terre? Henry n'a jamais beaucoup parlé. »

— « Quelques neveux et nièces. Peut-être un frère ou une sœur. Je crois que c'est tout. »

Hugh Maitland prit la parole.

— « Si j'ai bien compris, nous continuons le Jeu. »

— « C'est exact, » répondit Lodge. « Kent l'a recommandé et j'ai accepté. Kent sait ce qui nous convient le mieux. »

Sifford approuva.

— « C'est son métier et il le connaît. »

— « C'est également mon avis, » dit Maitland. « La plupart des psychologues se tiennent à l'écart de la communauté. Ils se posent comme votre conscience. Mais Kent est différent. »

— « C'est un véritable aumônier, » déclara Sifford.

Helen Gray était assise à sa gauche et Lodge remarqua qu'elle ne parlait à personne et qu'elle se contentait de fixer le vase de roses qui, ce soir-là, servait à décorer le centre de la table.

« C'est un coup dur pour elle, » pensa-t-il. Car c'était elle qui avait trouvé Henry mort et qui, le croyant seulement endormi, l'avait saisi à l'épaule et secoué pour le réveiller.

En bas, à l'autre extrémité de la table, assise près de Forester, Alice Page parlait beaucoup trop, beaucoup plus qu'elle n'avait jamais parlé auparavant, car c'était une femme étrangement réservée dont la sereine beauté était tempérée par une légère note de tristesse. Or, en ce moment, elle était penchée vers Forester, parlant nerveusement, comme si elle

discutait à voix basse pour que les autres ne l'entendissent pas, et Forester qui l'écoutait portait sur son visage un masque de patience pour déguiser son inquiétude.

« Ils sont bouleversés, » pensa Lodge, « beaucoup plus que je ne le soupçonnais. Bouleversés et à bout, prêts à exploser. »

La mort d'Henry les avait frappés plus durement qu'il ne le croyait.

Sifford affirma :

— « Henry était sur le point de trouver quelque chose. »

— « C'est ce que Sue m'a dit. »

— « Il était en train de transcrire ses notes au moment de sa mort, » poursuivit Sifford. « C'est peut-être... »

— « Nous allons y jeter un coup d'œil, » promit Lodge. « Tous ensemble, dans un jour ou deux. »

Maitland secoua la tête.

— « Nous ne trouverons jamais rien, Bayard. Pas de la façon dont nous travaillons actuellement, et pas dans la direction où nous travaillons. Nous devons prendre une nouvelle voie. »

Sifford se hérissa.

— « Et quelle sorte de voie? »

— « Je ne le sais pas, » dit Maitland. « Si je le savais... »

— « Messieurs... » dit Lodge.

— « Je suis désolé, » s'excusa Sifford. « Je me sens un peu nerveux.

Lodge se souvint du Dr. Susan Lawrence, debout à côté de lui, contemplant à travers la fenêtre la solitude de l'amas cahotique de roches sur lequel ils vivaient et déclarant : « Il ne voulait pas vivre, il avait peur de vivre. »

Qu'avait-elle voulu lui dire? Qu'Henry était mort de peur intellectuelle? Qu'il était mort précisément parce qu'il avait peur de vivre? »

Serait-il donc réellement possible à un syndrome psychosomatique de tuer un individu?

IV

Lorsqu'ils se furent rendus à la salle de vision, on aurait pu sentir la tension, malgré les efforts qu'ils faisaient pour la masquer. Ils bavardaient et affectaient une certaine gaieté. Maitland essaya même une plaisanterie qui tomba totalement à plat, et mourut, lui infligeant le supplice des rires faux qu'elle avait appelés.

Kent avait tort, se disait Lodge en sentant une vague de terreur l'envahir. Cette affaire était chargée d'une dynamite psychologique mortelle. Il n'en faudrait pas beaucoup pour appuyer sur la détente et cela déclencherait une réaction en chaîne qui pourrait balayer l'équipe.

Et si l'équipe sombrait, le travail d'années entières disparaissait — les longues années d'études, les mois nécessaires pour les rassembler tous dans un travail commun, la bataille constante, perpétuelle pour les conserver en forme et les empêcher de se sauter à la gorge l'un de l'autre. Disparue, cette confiance d'équipe qui, durant de nombreux

mois, avait remplacé le doute et la confiance individuels, disparues la souple coopération et la coordination qui opéraient comme les roues d'un engrenage, disparu le haut pourcentage de travail effectif qu'ils avaient accompli, car aucune autre équipe, aussi capable fût-elle, ne pourrait reprendre là où une autre équipe s'était arrêtée, même avec les notes de la première pour la guider.

L'écran incurvé couvrait une extrémité de la salle, enfoncé dans le mur, avec l'évasement de l'étroite scène devant lui.

Derrière cela, pensait Lodge, se trouvaient les générateurs et les tubes, les sources sonores et les calculateurs, magie mécanique qui transformait les pensées et les volontés humaines en images mouvantes évoluant sur l'écran. Marionnettes, pensa-t-il, marionnettes de l'esprit humain, mais avec, en elles, un étrange embryon d'humanité que n'auraient pas comporté des morceaux de bois taillés.

Et la différence, évidemment, était la différence entre l'esprit et la main, car aucun couteau, aussi aiguisé soit-il, manié par une main aussi habile et artistique soit-elle, ne pourrait sculpter un mannequin avec la moitié de la précision ou de la fidélité que l'esprit mettait à façonner sa créature.

Tout d'abord, l'homme avait créé avec ses mains seules, taillant le silex, sculptant son arc et ses récipients ; puis il avait conçu des machines qui étaient des extensions de ses mains et réalisaient des objets que les mains étaient incapables de faire par elles-mêmes. Et maintenant, l'homme ne créait plus avec ses mains ni avec des extensions de ses mains, mais avec son esprit et des extensions de son esprit, bien qu'il employât encore des machines pour traduire et projeter le travail de son cerveau.

Un jour, songea-t-il, ce serait l'esprit seul, sans même l'aide des machines, sans l'aide des mains.

La surface de l'écran vacilla et il y apparut un arbre, puis un autre, un banc, une mare à canards, de l'herbe, une statue lointaine et, tout à fait derrière, les contours indécis en lignes brisées des tours d'une grande ville.

C'était là qu'ils en étaient restés la nuit précédente, avec le groupe de personnages embarqués pour un pique-nique dans un grand parc municipal, un pique-nique qui devait à coup sûr ne demeurer un pique-nique que durant quelques instants, juste le temps que quelqu'un le transformât en autre chose.

Ce soir, il espérait qu'ils le laisseraient demeurer un pique-nique, qu'ils le laisseraient se dérouler normalement, qu'ils mèneraient les choses en douceur pour changer et n'essaieraient aucune fantaisie, car, cette nuit entre toutes les nuits, il ne fallait aucun coup de théâtre brutal, aucun retournement terrifiant. Un esprit contraint de guider son personnage à travers les intrications d'une intrigue brusquement modifiée ou d'une situation étrangère pourrait se rompre sous l'effort.

En l'occurrence, il y aurait un personnage manquant et beaucoup dépendrait duquel.

La scène au niveau de l'écran restait vide comme la délicate peinture d'un parc au printemps avec chaque détail en place.

Pourquoi attendaient-ils? Qu'attendaient-ils donc?

Ils avaient établi le décor. Que pouvaient-ils attendre?

Quelqu'un pensa à de la brise et on l'entendit murmurer, agiter les arbres, l'eau de la mare.

Lodge amena son personnage à son esprit et le fit avancer sur la scène, imaginant sa démarche pesante, le brin d'herbe collé entre ses lèvres, les boucles de cheveux longs au-dessus de son œil.

Quelqu'un devait à tout prix commencer. Quelqu'un...

Le Paysan Roublard fit demi-tour et sortit rapidement de la scène. Il revint, toujours à la hâte, en portant une grande bourriche.

— « J'avions oublié mon panier, » dit-il, d'un air de paysan.

Il y eut un rire étouffé dans l'obscurité de la salle.

Dieu soit loué pour ce rire!

Ça allait marcher.

« *Allez-y, les autres!* »

Le Philosophe Débraillé entra à grandes enjambées sur la scène.

C'était un charmant individu, dénué de bonnes intentions, un écornifleur, un fainéant, un épateur sans égal, derrière la façade de son gilet à ramages, de son maintien sénatorial et de ses longues mèches de cheveux blancs ondulés.

— « Mon ami, » dit-il, « mon ami. »

— « Z'êtes point mon ami, » lui dit le Paysan Roublard, « tant que vous m'aurez pas rendu mes trois cents sacs. »

« *Allez-y, les autres!* »

La Belle Garce fit son apparition, en compagnie du Jeune Homme Bien qui était sur le point de subir une amère désillusion.

Le Paysan Roublard s'était installé sur l'herbe et avait ouvert son panier. Il se mit à en extraire des victuailles, un jambon, une dinde, un fromage, une bouteille thermos, un pot de confiture, une boîte de harengs en conserve.

La Belle Garce ouvrit vers lui des yeux exagérément agrandis et elle humecta ses lèvres. Le Paysan Roublard rougit en baissant la tête.

Depuis l'auditoire, Kent cria : « Vas-y, séduis-le! »

Tout le monde éclata de rire.

Ça allait marcher. Ça devait marcher.

Il suffisait d'amener l'auditoire et les acteurs à plaisanter ici et là et l'affaire était dans le sac.

— « Je pense que c'est une idée merveilleuse, chéri, » dit la Belle Garce. « C'est en vérité ce que je vais faire. »

Elle s'avança vers le paysan. Celui-ci, dont la tête était toujours baissée, continuait de sortir des vivres hors de son panier, beaucoup plus de choses que n'auraient pu en contenir une dizaine de paniers semblables.

Il sortit des tranches de mortadelle, des chapelets de saucissons, des morceaux de guimauve, une oie rôtie — et un collier de diamants.

La Belle Garce fondit sur le collier en criant de joie.

Le Philosophe Débraillé avait arraché une cuisse de la dinde et la dévorait en l'agitant entre deux bouchées pour accentuer le discours fleuri qu'il avait entrepris.

— « Mes amis, » proclamait-il entre deux bouchées, « mes amis, dans cette saison printanière il paraît juste et normal, je dis bien, juste et normal, qu'un groupe d'amis soit réuni pour communier avec la nature dans ses manifestations les plus joyeuses, ayant trouvé un lieu de retraite tel que celui-ci, situé au cœur même d'une cité sans cœur. »

Il était capable de continuer ainsi durant des heures, à moins que n'intervînt quelque événement pour l'arrêter.

Quelqu'un avait placé une baleine, très réduite sans doute, mais néanmoins très remuante, dans la mare, et la baleine se conduisait beaucoup plus comme un marsouin que comme une baleine, bondissant en sauts gracieux, semant la terreur parmi le troupeau de canards.

Le Monstre Galactique se glissa sur la scène et se cacha derrière un arbre. Même un borgne se serait rendu compte que ses intentions n'étaient pas honnêtes.

— « Attention ! » cria quelqu'un de l'auditoire, mais les personnages ne prêtèrent aucune oreille à l'avertissement. Il y avait des moments où ils se montraient incroyablement stupides.

L'Orphelin Sans Défense arriva sur scène au bras du Traître Moustachu (et là non plus n'apparaissait aucune bonne intention), tandis que l'Allié Extra Terrestre cheminait derrière eux.

— « Où est la Douce Créature ? » demanda le Traître Moustachu. « Elle est la seule manquante... »

— « Elle va être de retour, » dit le Paysan Roublard. « Dame, je l'ai vue au bistrot du coin en train de se tasser quelques petits verres. »

Le Philosophe arrêta son discours au milieu d'une phrase, l'os de la dinde en suspens. Sa crinière tenta de se hérisser et il se précipita sur le Paysan.

— « Vous êtes un goujat, Monsieur, » cria-t-il, « pour dire une chose pareille, un goujat des plus méprisables. »

— « Je m'en fous, » dit le Paysan, « j'me fous de c'que vous m'dites. Ça change rien à ce qu'elle faisait. »

— « Vous, laissez-le en paix, » cria la Belle Garce en caressant le collier de diamants. « Il est mon ami et vous ne pouvez pas l'appeler goujat. »

— « Dis donc, beauté, » protesta le Jeune Homme Bien, « ne te mêle pas de cette histoire. »

Elle se retourna vivement vers lui.

— « Toi, ferme-la, » dit-elle, « espèce d'hypocrite mielleux. Ne t'avise pas de me donner des conseils. Espèce de soupirant minable, de roi des colleurs, tu ferais mieux de te taire. »

Le Philosophe s'avança lourdement en avant, s'arrêta et projeta son bras. L'os à moitié rongé toucha le Paysan par le travers des côtes.

Le Paysan se leva lentement, en tenant à la main l'oie rôtie.

— « C'est-y qu'tu voudrais t'amuser? » fit-il.

Il lança l'oie sur le Philosophe.

Elle arriva en plein sur le gilet à ramages. Elle était graisseuse et elle éclaboussa partout.

— « Seigneur ! » pensa Lodge.

Maintenant le sort en était jeté !

Pourquoi le Philosophe s'était-il conduit ainsi? Pourquoi ne s'étaient-ils pas contentés d'un simple et amical pique-nique, au moins pour aujourd'hui? Pourquoi celui d'entre eux qui s'extériorisait dans le personnage du Philosophe l'avait-il fait lancer ce pilon?

Et pourquoi enfin, lui, Bayard Lodge, avait-il, en réponse, fait jeter l'oie au Paysan qu'il commandait ?

A cette question, il sentit un froid l'envahir de partout et, quand il eut la réponse, il sentit une main pénétrer dans son estomac et commencer à serrer ses tripes.

Car la réponse était celle-ci : *il ne l'avait pas fait!*

Il n'avait pas fait jeter l'oie au Paysan. Il avait senti un flamboiement de colère et une haine dure et froide, mais il n'avait pas *voulu* que son personnage usât de représailles...

Il continua à observer l'écran pour voir ce qui se passait, mais avec une seule part de son esprit, pendant que l'autre part recherchait une explication.

C'était la machine qui était en défaut, c'était elle qui avait fait lancer l'oie au Paysan, car la machine connaissait, presque aussi bien qu'un être humain, la réaction qui devait suivre un coup au visage. La machine avait agi automatiquement, sans même attendre la pensée humaine.

Il est logique, se disait la partie de son esprit qui réfléchissait, il est logique que la machine sache, et logique encore qu'en étant certaine de savoir elle agisse automatiquement.

Le Philosophe avait fait quelques pas cérémonieux à reculons après avoir reçu le coup. Après une sorte de discours, il se tenait au garde-à-vous en présentant les armes, avec le ridicule os de dinde qu'il n'avait pas lâché.

La Belle Garce battit des mains et cria :

— « Maintenant, vous autres, il faut vous battre en duel ! »

— « Précisément, Mademoiselle, » dit le Philosophe toujours au garde-à-vous. « Dans quelle intention croyez-vous que je l'aie frappé? »

La graisse d'oie coulait lentement de son gilet ornementé dont on ne se serait jamais douté, ne serait-ce qu'un instant, qu'il était mis à l'envers.

— « Mais il aurait fallu que ce soit un gant, » protesta le Jeune Homme Bien.

— « Je n'avais pas de gant, Monsieur, » dit le Philosophe, vérité qui paraissait évidente par elle-même.

— « Cela ne se fait absolument pas, » insista le Jeune Homme Bien.

Le Traître Moustachu retourna ses queues d'habit et, de ses poches intérieures, sortit deux pistolets.

— « Je les ai toujours sur moi, » dit-il avec un effrayant rictus, « pour des occasions telles que celle-ci. »

« Il faut arrêter cela, » pensa Lodge. « Il faut absolument l'arrêter. Cela ne peut pas continuer ! »

Il fit dire au Paysan Roublard :

— « Une petite minute, s'iou plaît. Je veux point faire le mariole avec des armes à feu. Y'en a bien un qui pourrait se blesser. »

— « Vous devez vous battre, » dit le Traître qui ricanait en tenant les deux pistolets dans une main et en tortillant ses moustaches de l'autre.

— « Il a le choix des armes, » fit observer le Jeune Homme Bien, « en tant que partie offensée. »

La Belle Garce s'arrêta de battre des mains.

— « Mêle-toi de ce qui te regarde, » cria-t-elle, « espèce de poule mouillée, avoue que tu as peur de les voir se battre. »

Le Traître s'inclina.

— « Le Paysan a le choix des armes, » dit-il.

L'Allié Extra Terrestre siffla.

— « Tout ceci est ridicule, » disait son sifflement. « Tous les humains sont ridicules. »

Le Monstre Galactique sortit sa tête de derrière l'arbre.

— « Fiche-leur la paix ! » mugit-il dans son patois effrayant. « S'ils ont envie de se battre, laisse-les continuer et qu'ils se battent. »

Puis il se mit en rond en plaçant sa queue dans sa bouche et commença à rouler. Il roula autour de la mare aux canards à une allure terrible en chantant pendant tout ce temps-là : « Qu'ils se battent... Qu'ils se battent... Qu'ils se battent... » Puis il disparut de nouveau derrière son arbre.

L'Orphelin Sans Défense gémissait :

— « Et moi qui croyais que c'était un pique-nique ! »

« C'était également ce qu'avaient cru tous les autres », pensa Lodge, bien qu'on aurait pu parier, même avant qu'il commençât, que cela ne resterait pas un pique-nique.

— « Faites votre choix, je vous prie, » dit le Traître au Paysan, beaucoup trop poliment. « Pistolets, couteaux, épées, haches de guerre... ! »

« Ridicule », pensa Lodge.

Il n'y avait qu'à rendre la chose encore plus ridicule.

Il fit dire au Paysan :

— « A la fourche, à trois pas. »

La Douce Créature apparut alors et s'avança à pas légers sur la scène. Elle chantonnait une chanson à boire et on voyait qu'elle avait un verre dans le nez.

Cependant, le spectacle qu'elle avait sous les yeux la fit s'arrêter — le Philosophe dégouttant de graisse d'oie, le Traître tenant un pistolet dans chaque main, la Belle Garce caressant un collier de diamants — et elle demanda :

— « Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Le Philosophe Débraillé relâcha son attitude et se frotta les mains avec une satisfaction affectée.

— « Maintenant, » dit-il, débordant d'entrain et d'enjouement, « n'est-ce pas une situation bien agréable ? *Nous voici tous les neuf réunis...* »

Dans l'auditoire, Alice Page bondit sur ses pieds, mit ses mains sur son visage, appuya ses paumes contre ses tempes, ferma les yeux et se mit à hurler d'épouvante, à hurler sans fin.

V

Il n'y avait pas eu huit personnages, mais neuf.

Le personnage créé par Henry Griffith était entré avec tous les autres.

— « Vous êtes fou, Bayard », dit Forester. « Lorsqu'un homme est mort, il est mort. S'il vit ou non, je ne prétends pas le savoir. Mais s'il vit encore, ce n'est pas sur le plan de son existence précédente ; c'est sur un autre plan, dans un autre état de l'être, une autre dimension, appelez-la comme vous voulez, religieuse ou spirituelle, la réponse est la même. »

Lodge manifesta son approbation.

— Je tirais à la courte paille en essayant d'examiner chaque possibilité. Je sais bien qu'Henry est mort et que les morts restent morts. Et cependant, vous admettez que c'était une hypothèse normale. Pourquoi Alice s'est-elle mise à hurler? Non pas parce que les neuf personnages étaient là, mais à cause de la raison pour laquelle il y en avait neuf. Le fantôme meurt difficilement en nous. »

— « Il n'y a pas qu'Alice », déclara Forester. « C'est aussi le cas de tous les autres. Si nous n'arrivons pas à prendre en main cette affaire, nous allons assister à une belle explosion. Le degré émotionnel était déjà assez élevé avant l'événement — doutes sur le but des recherches, inévitables tourments et larmes de neuf personnes habitant ensemble sans arrêt durant des mois, une sorte de fièvre collective. Et tout cela s'est accumulé. J'ai observé moi-même cette accumulation et j'ai retenu mon souffle. »

— « Quelque plaisantin s'est substitué à Henry, » dit Lodge. « Qu'en pensez-vous? Quelqu'un faisait agir son propre personnage en même temps que celui d'Henry ».

— « Personne ne pourrait actionner plus d'un personnage, » fit Forester.

— « Quelqu'un a bien introduit une baleine dans la mare aux canards. »

— « Certes, mais elle n'est pas restée longtemps. Elle a sauté une fois ou deux, puis disparu. Quel que soit celui qui l'ait placée là, il ne pouvait la maintenir. »

— « Nous collaborons tous à la mise en scène et au contexte du décor. L'un d'entre nous n'aurait-il pas pu abandonner tranquillement

cette coopération et concentrer toutes ses facultés uniquement sur deux personnages ? »

Une expression de doute se peignit sur les traits de Forester.

— « Ce n'est peut-être pas impossible, mais le second personnage aurait été sans doute raté. En avez-vous remarqué un qui ait paru quelque peu étrange? »

— « Etrange, je ne sais pas, » dit Lodge. « Mais le Monstre Galactique s'est caché. »

— « Le personnage d'Henry n'était pas le Monstre Galactique. »

— « Comment pouvez-vous en être sûr ? »

— « Henry n'était pas le genre d'esprit à imaginer un monstre. »

— « D'accord, mais alors quel était le personnage d'Henry ? »

Forester frappa le bras de son fauteuil avec impatience. « Je vous ai déjà dit, Bayard, que j'ignore absolument à qui aucun d'eux se rapporte. J'ai essayé de les mettre à jour, mais inutilement. »

— « Cela nous serait pourtant utile de le savoir. Particulièrement... »

— « Particulièrement en ce qui concerne le personnage d'Henry, » coupa Forester.

Il quitta son siège et se mit à marcher de long en large à travers le bureau.

— « Votre hypothèse d'un farceur assurant le personnage d'Henry ne tient pas debout, » dit-il. « Comment aurait-il pu précisément savoir lequel... ? »

Lodge leva la main et frappa le bureau.

— « La Douce Créature, » s'écria-t-il.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « La Douce Créature. Elle fut la dernière à entrer en scène. Vous souvenez-vous? Le Traître Moustachu déclara qu'il l'avait aperçue dans un bistrot et... »

— « Seigneur ! » haleta Forester. « Et le Philosophe Débraillé qui prenait bien soin d'annoncer que tous les neuf étaient présents, en nous narguant ! »

— « Vous croyez alors que c'est le créateur du Philosophe qui est le farceur, qui a introduit la Douce Créature par truquage ? Le neuvième à apparaître devait nécessairement être le personnage d'Henry, ne pensez-vous pas ? Vous avez déclaré vous-même que ce n'était pas possible parce qu'on ne pouvait savoir lequel c'était. Mais on pouvait, on devait savoir, s'il y en avait huit en scène, que le personnage manquant était celui d'Henry. »

— « Il y a un farceur, » dit Forester, « ou bien alors les personnages ont en quelque sorte une vie indépendante. »

Lodge fronça les sourcils.

— « Je n'accepte pas cette hypothèse, Kent. Les personnages sont des images de nos esprits. Nous les évoquons, nous les engageons sur une certaine voie, nous les faisons disparaître. Ils dépendent totalement de nous. Ils ne pourraient pas avoir d'identité propre. Ils sont les créatures de notre esprit, un point c'est tout. »

— « Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire, » répliqua Forester.

« Je pensais à la machine elle-même. Elle s'empare des impressions issues de nos esprits pour leur donner une forme. Elle traduit ce que nous pensons en images sur l'écran. Elle transforme nos pensées en réalités apparentes.. »

— « Une mémoire... »

— « Oui, je crois que la machine peut posséder une mémoire, » continua Forester. « Dieu sait que ses organes recèlent un matériel sensitif suffisant pour avoir presque tout. La machine accomplit plus de travail que nous-mêmes et elle y participe plus. Après tout, nous sommes les mêmes mortels que nous avons toujours été. Nous sommes seulement devenus plus habiles, c'est tout. Nous avons construit des extensions de nous-mêmes. La machine est une extension de nos facultés imaginatives. »

— « Je ne sais pas, » protesta Lodge, « vraiment je ne sais pas. Nous tournons en rond avec toutes ces hypothèses. »

Et pourtant, il *savait,* s'avoua-t-il intérieurement. Il savait que la machine pouvait agir par elle-même, puisque c'était elle qui avait fait jeter cette oie au Paysan. Mais c'était quand même différent du fait de maintenir un personnage en action, de mettre en jeu un personnage qui ne devait pas apparaître. Ce n'avait été tout au plus qu'une sorte de réflexe automatique, et cela ne voulait rien dire — ou tout dire?

— « La machine pouvait actionner le personnage d'Henry, » insista Forester. « Elle pouvait amener le Philosophe à se moquer de nous. »

— « Mais pourquoi ? » demanda Lodge, et, au moment même où il posait la question, il sut la réponse, il sut pourquoi la machine pouvait agir précisément de cette façon, et à cette pensée il sentit une sueur froide faire ramper des vers glacés sur son dos.

— « Pour nous montrer, » répondit Forester, « qu'elle était également douée du pouvoir de sentir. »

— « Mais elle n'agirait pas ainsi, » argumenta Lodge. « Si elle possédait la sensation, elle ne le montrerait pas. Ce serait son seul moyen de défense. Sinon, nous pourrions l'anéantir. Nous l'anéantirions certainement si nous la pensions devenue « vivante ». Nous pourrions la démonter; nous pourrions y mettre fin. »

Dans le silence qui tomba entre eux, il sentit l'angoisse ambiante — angoisse étrange composée de doute moral et intellectuel, issue de la mort brutale d'un homme, de la présence en trop d'un personnage, du poids de la solitude surveillée qui cernait leur existence.

— « Je n'arrive plus à réfléchir, » dit-il, « laissons tomber pour le moment. »

— « D'accord, » dit Forester.

— « Un verre ? »

Forester secoua la tête.

« Lui aussi est content de laisser tomber, » pensa Lodge. « Il est content d'aller dormir. »

« Comme un animal blessé, » songea-t-il. « Tous autant que nous sommes, comme des animaux blessés, rampant pour fuir, dégoûtés les uns des autres, empoisonnés par la présence des mêmes individus éternel-

lement assis de l'autre côté de la table ou rencontrés dans les salles, des mêmes bouches disant les mêmes phrases ineptes, à tel point que lorsqu'on rencontre le propriétaire d'une certaine bouche, avant même qu'il ait prononcé un mot, on sait ce qu'il va dire. »

— « Bonsoir, Bayard. »

— « Bonsoir, Kent. Dormez bien. »

— « A demain. »

— « Oui, » dit Lodge.

La porte se referma doucement.

Bonsoir... Dormez bien... Faites de beaux rêves...

VI

Il marchait en hurlant dans la nuit.

Il se dressa, assis au milieu de son lit, et restitua à son esprit engourdi la notion de la réalité ambiante.

Dieu merci, se dit-il, ce n'avait été qu'un rêve. Le genre de rêve qui était courant ici, que tout le monde faisait.

Le rêve qui consistait à descendre une rue ou une route, ou monter un escalier, à errer au hasard et à rencontrer quelque chose — quelque chose ressemblant à une araignée ou à un ver, ou un monstre accroupi avec des cornes et une bouche baveuse, ou peut-être quelque chose ne pouvant être conçu qu'en rêve — et à s'apercevoir que c'était aussi un être humain, vêtu d'une chair différente...

Il se leva en tâtonnant et se dirigea vers son bureau, où il se versa un verre.

Dormez bien, pensait-il. Dieu, comment un homme pouvait-il bien dormir ? « Maintenant, je suis atteint à l'égal des autres. »

Cette culpabilité — cette culpabilité née des desseins de l'humanité.

Et pourtant, en dépit de la culpabilité, il y avait beaucoup de logique dans ces desseins.

Il y avait des planètes où aucun humain n'aurait pu vivre plus d'une seconde à cause de la pression atmosphérique, de la pesanteur accablante, du manque d'atmosphère ou de ses composants pernicieux, ou à cause de n'importe laquelle d'une centaine d'autres raisons, ou de leur combinaison.

Et, cependant, la moindre de ces planètes avait une valeur économique et stratégique. Quelques-unes avaient à la fois l'une et l'autre. Et si l'Homme était amené à régner sur l'empire galactique qu'il se taillait contre l'intervention possible d'un ennemi venu d'ailleurs et encore inconnu, il lui fallait s'emparer de tous les points économiques et stratégiques, faire plein usage de toutes les ressources de son nouvel empire.

Car, quelque part dans la galaxie, il y avait d'autres intelligences, et, bien qu'aucun homme ne les eût jamais rencontrées, ceci ne faisait aucun doute. Tous les calculs de probabilité l'indiquaient de façon certaine.

Etant donné un espace infini, la possibilité de telles intelligences, elle aussi, se rapprochait de l'infini. Amis ou ennemis, on ne pouvait pas le savoir. Mais on ne pouvait pas prendre de risques. De telle sorte qu'il fallait prévoir et organiser défensivement le jour de la rencontre.

Et, dans de tels plans, négliger des planètes de valeur économique et stratégique eût été déraisonnable. Des colonies humaines devaient être établies sur ces planètes et y prospérer en vue du jour de la rencontre, de telle sorte que leur nombre, leurs ressources et leurs positions dans l'espace pussent intervenir dans la guerre, si la guerre était nécessaire.

Et si l'Homme dans sa forme naturelle ne pouvait pas y vivre, il n'y avait qu'à modifier cette forme. Fabriquer des corps aptes à y vivre, qui pourraient remplir les nombreuses conditions étranges de vie sur les planètes et demeurer sur ces planètes, s'y développer et mettre à exécution les plans de l'Homme.

L'Homme pouvait fabriquer ces corps. Il connaissait la technique de composition de la chair, des os et des nerfs, il connaissait les procédés des mécanismes qui produisent les hormones, il avait découvert les secrets des diastases et des acides aminés et il savait sur le bout du doigt tous les autres principes de la fabrication du corps — de n'importe quel corps et non seulement du corps humain. La Biologie était devenue une science exacte et des plans biologiques pouvaient être tirés pour s'adapter à n'importe quelle catégorie de conditions planétaires. L'Homme était paré pour entreprendre ses projets d'une colonisation par humains à formes inhumaines.

Paré, à l'exception d'une chose : il pouvait faire n'importe quoi, sauf la vie.

C'est pourquoi la poursuite de la vie s'opérait en priorité absolue, avec un programme de recherches étroitement délimité, programme développé ici et sur d'autres astéroïdes, avec des équipes de biochimistes, métabolistes, endocrinologistes et autres savants, isolés sur des morceaux de rochers éboulés, gardés par des patrouilles militaires de l'espace, cernés par un million de règlements et des vérifications de sûreté innombrables.

Ils recherchaient la vie, explorant cette surface grise et troublante où la non-existence était séparée de l'existence par une zone d'ombre et par une étrange imprévisibilité suffisant à rendre fou, travaillait avec les virus et les cristaux qui à un moment pouvaient être morts et le moment suivant à demi vivants, sans que nul homme à ce jour pût dire pourquoi ni comment.

Le fait qu'il existait une clé de la vie déterminée, cachée quelque part à la portée des recherches de l'Homme, était une croyance bien établie dans les sphères supérieures, mais sur les astéroïdes surveillés se développait la croyance étrange et sans doute antiscientifique que la vie n'était pas un phénomène susceptible d'être mis sous forme d'équation et de formule, mais une sorte d'élément spirituel ayant des rapports avec le surnaturel — que ce n'était pas une chose que l'Homme pût connaître un jour, que la rechercher était présomptueux et peut-être sacrilège, que

c'était un piège inextricable où l'Homme s'était jeté lui-même dans sa folle chasse à la connaissance.

« Et moi, » songea Bayard Lodge, « je suis un de ceux qui les dirigent dans cette folle et aveugle quête d'une chose que nous n'étions pas destinés à trouver, que pour la paix de notre esprit et la sûreté de notre âme nous n'aurions jamais dû chercher. Je les raisonne lorsqu'ils émettent leurs craintes, je me moque d'eux lorsqu'ils protestent contre l'inhumanité du but que nous voulons atteindre, je les force à travailler et je tue chacun d'eux à petit feu chaque jour, je tue leur dose d'humanité goutte à goutte — et je me suis réveillé en criant parce qu'une chose s'était dressée en travers de ma route, et que cette *chose* était *humaine*... »

VII

Ils se retrouvèrent tous dans le salon après le petit déjeuner et Lodge, examinant chaque visage l'un après l'autre, vit la terreur peinte derrière le masque que chacun assumait vis-à-vis de son voisin ; il pouvait sentir les cris maintenus au fond d'autant de gorges emprisonnées par le contrôle de fer du savoir-vivre et de la discipline.

Kent Forester alluma soigneusement une cigarette et, lorsqu'il parla, sa voix avait le ton détaché de la conversation. Lodge, qui l'observait, savait à quel prix il parvenait à conserver ce ton.

— « C'est une chose, » dit Forester, « que nous ne pouvons pas laisser nous ronger. Nous devons en discuter ouvertement. »

— « Vous voulez dire que nous devons la passer au crible de la logique ? » demanda Sifford.

Forester secoua la tête.

— « J'ai dit en discuter. Nous ne pouvons pas prendre le parti d'en plaisanter. »

— « Il y avait neuf personnages la nuit dernière, » dit Craven.

— « Et une baleine, » ajouta Forester.

— « Voulez-vous dire que quelqu'un... »

— « Je ne sais pas. Si l'un de nous en est l'auteur, qu'il le dise. Il n'est personne ici qui ne soit capable d'apprécier une farce. »

— « Une sinistre farce, » dit Craven.

— « Une farce quand même, » reprit Forester.

Il s'arrêta un instant.

« Rien à dire? » demanda-t-il.

Aucun des assistants n'ouvrit la bouche.

Ils attendaient.

— « Personne, Kent, » dit Lodge.

— « Peut-être le farceur ne veut-il pas se révéler en public, » dit Forester. « Je crois que nous sommes tous à même de le comprendre. Peut-être pourrions-nous distribuer des feuilles de papier. »

— « Distribuez, » grommela Sifford.

Forester prit des feuilles de papier dans sa poche, les découpa soigneusement en bandes. Puis il distribua les bandes.

— « Si quelqu'un a voulu faire une farce, » plaida Lodge, « pour l'amour du ciel, qu'il le dise. »

Les papiers revinrent. Quelques-uns disaient « *non* », d'autres « *pas de farce* », un seul « *ce n'est pas moi* ».

Forester bouchonna les billets.

— « Voilà qui en termine avec cette hypothèse, » dit-il. « Je dois avouer que je n'avais pas beaucoup d'espoir. »

Craven se mit lourdement sur ses pieds.

— « Il y a une chose que nous pensons tous, » dit-il, « et nous pourrions aussi bien en discuter. Ce n'est pas une chose agréable. »

Il s'arrêta et regarda chacun d'eux à tour de rôle comme pour les défier de l'arrêter.

« Personne n'aimait beaucoup Henry, » déclara-t-il. « Ne dites pas le contraire. C'était un homme dur à aimer. Un homme dur à tous les points de vue. J'étais plus proche de lui que n'importe lequel d'entre vous. J'ai accepté de dire quelques mots pour lui au service qui aura lieu cet après-midi et je suis heureux de le faire, car c'était un brave homme en dépit de sa dureté. Il avait une force de volonté, une ténacité telles que l'on en rencontre rarement même chez un homme dur. Et il avait des scrupules moraux qu'aucun de nous ne pourrait soupçonner, car il me parlait un peu, je veux dire vraiment parler, et c'est une chose à laquelle personne d'autre ici ne peut prétendre. Henry était près d'aboutir à quelque chose. Il était effrayé, il est mort. Et il était en parfaite santé. »

Il regarda le Dr. Lawrence.

« N'est-ce pas, Susan ? » demanda-t-il. « Etait-il atteint par quelque chose ? »

— « Absolument rien, » répondit le Dr. Susan Lawrence. « Il n'aurait pas dû mourir. »

Craven se tourna vers Lodge.

— « Il vous a parlé récemment ? »

— « Il y a un ou deux jours, » dit Lodge. « Il paraissait absolument normal. »

— « De quoi a-t-il parlé ? »

— « Oh ! de choses ordinaires. D'affaires secondaires. »

— « D'affaires *secondaires*, vraiment ? »

— « Eh bien, soit, si vous le prenez ainsi. Il m'a parlé d'abandonner. Il déclara que nos travaux étaient sacrilèges. C'est le mot qu'il a employé : sacrilège. » Lodge regarda autour de la pièce. « C'est un mot que le reste de vous n'a jamais songer à utiliser : sacrilège. »

— « Insistait-il plus qu'à l'ordinaire ? »

— « Non, pas particulièrement, » répondit Lodge. « C'était la première fois qu'il m'en parlait. Il était le seul parmi les personnages engagés à la recherche, je crois, qui ne m'eût pas parlé à un moment ou à un autre. »

— « Et vous l'avez persuadé de continuer? »

— « Nous en avons discuté. »

— « Vous avez causé sa mort. »

— « Peut-être, » dit Lodge « Peut-être est-ce que je cause la mort de chacune de vous. Peut-être êtes-vous en train de causer la vôtre, et moi la mienne. Comment le savoir ? »

Il dit au Dr. Lawrence : « Sue, un individu pourrait-il mourir de maladie psychologique provoquée par la peur ? »

— « Du point de vue clinique, non, » dit Susan Lawrence, « mais je crains bien que du point de vue pratique la réponse soit oui. »

— « Il était pris au piège, » dit Craven.

— « C'est toute l'humanité qui est prise au piège, » dit Lodge d'un ton dur. « Si vous devez accuser, accusez-nous tous. Accusez l'ensemble des hommes... »

— « Je ne pense pas, » interrompit Forester, « que ceci soit pertinent. »

— « Ça l'est, » insista Craven, « et je vais vous dire pourquoi. Je serais le dernier à admettre l'existence d'un esprit... »

Alice se leva.

— « Taisez-vous, » cria-t-elle. « Taisez-vous ! Taisez-vous ! »

— « Miss Page, je vous en prie, » dit Craven.

— « Mais vous prétendez... »

— « Je prétends que s'il y a quelquefois eu une circonstance où un esprit mort eût un motif, et je pourrais même dire un droit, de revenir et de hanter les lieux où il est mort, c'est bien celle-ci. »

— « Asseyez-vous, Craven, » ordonna Lodge sévèrement.

Craven, en colère, hésita, puis s'assit en grommelant pour lui-même.

Forester déclara de sa voix froide :

— « Arrêtons la discussion pour un moment. Quitte à y revenir. Il y a quelque chose d'autre. »

Il se hâta d'ajouter : « Quelque chose d'autre que nous devrions connaître. Lequel, parmi les personnages, était celui d'Henry ? »

Personne n'ouvrit la bouche.

« Je ne prétends pas, » dit Forester, « essayer de les identifier tous. Mais par un procédé d'élimination... »

— « D'accord, » dit Sifford. « Redonnez-nous des morceaux de papier. »

Forester sortit le papier de sa poche et découpa de nouvelles bandes.

Craven protesta.

— « Je ne veux pas de simples bandes, » dit-il. « Je ne vais pas me laisser avoir par un truc aussi grossier. »

Forester leva les yeux.

— « Un truc ? »

— « Evidemment, » dit Craven, âprement. « Ne le niez pas. Vous avez essayé de trouver. »

— « Je ne le nie pas, » répondit Forester. « J'aurais fait preuve de négligence dans mon travail si je n'avais pas essayé. »

Lodge dit :

— « Je me demande pourquoi nous conservons un tel secret pour nous-mêmes avec tant d'acharnement. Ce serait très bien dans des circonstances normales, mais les circonstances actuelles ne sont pas des circonstances normales. Je crois que le mieux serait de mettre cartes sur table. Pour ma part je le désire. Je vais commencer le premier si vous êtes d'accord. »

Il attendit.

Il n'y eut pas un mot.

Ils le regardaient tous et il n'y avait rien dans leurs visages, ni colère, ni crainte, aucun sentiment qu'un homme pût déchiffrer. Lodge, devant sa défaite, haussa les épaules. Il dit à Craven :

— « Bon, alors, que disiez-vous? »

— « Je disais que si nous écrivions les noms de nos personnages ce serait à peu près comme si nous nous levions pour les crier. Forester connaît notre écriture. Il pourrait déterminer l'origine de chaque morceau de papier. »

Forester protesta :

— « C'est une chose à laquelle je n'avais pas pensé et je vous demande de le croire. Mais les objections de Craven sont valables. »

— « Alors ? » demanda Lodge.

— « Des bulletins de vote, » dit Craven. « Préparez les bulletins portant les noms des personnages. »

— « Ne craignez-vous pas que nous puissions identifier les croix que vous mettrez devant les noms ? »

Craven jeta un regard perçant sur Lodge.

— « Maintenant que vous me le dites, ce ne serait pas impossible. »

Forester, excédé, déclara :

— « Nous avons une série de tampons en bas, dans les labos, qui servent à timbrer les spécimens. Je crois qu'il y a un X parmi eux. »

— « Cela pourrait-il vous satisfaire ? » demanda Lodge à Craven.

Celui-ci fit signe que oui.

Lodge se leva de son fauteuil.

— « Je vais chercher le tampon, » dit-il. « Vous pouvez dresser la liste pendant ce temps. »

Des enfants, pensa-t-il.

Tous autant d'enfants.

Soupçonneux, égoïstes et craintifs — comme des animaux acculés.

Acculés entre les murs convergents de la peur et du péché. Traqués dans l'angle de leur propre insécurité.

Il descendit l'escalier menant aux laboratoires; ses talons sonnaient sur les marches métalliques et le son s'en répercutait comme un écho jusqu'aux coins les plus cachés de la peur et du péché.

« Si Henry n'était pas mort à ce moment », pensait-il, « ç'aurait pu très bien marcher. Nous aurions pu nous sortir du piège. »

Mais il savait que ceci était probablement faux. S'il n'y avait pas eu la mort d'Henry, il y aurait eu autre chose. Ils étaient mûrs pour cela. Plus que mûrs. Il n'aurait pas fallu grand-chose à n'importe quel

moment durant les quelques dernières semaines pour allumer la mèche.

Il trouva le timbre et le tampon encreur, puis remonta.

Les bulletins étaient posés sur la table ; quelqu'un avait découvert une boîte et découpé une fente dans le couvercle pour constituer une urne.

— « Nous allons tous nous asseoir de ce côté de la pièce », dit Forester, « et nous nous lèverons les uns après les autres pour voter.

Et si quelqu'un se rendit compte de ce qu'il y avait de ridicule à leur apprendre ce qu'il fallàit faire pour voter, ils l'ignorèrent systématiquement.

Lodge plaça le timbre et le tampon sur la table, puis traversa la pièce pour rejoindre son siège.

— « Qui désire commencer ? » demanda Forester.

Personne ne dit mot.

« Ils ont même peur de cela, » pensa Lodge.

Puis Maitland déclara qu'il acceptait.

Ils restèrent assis dans le plus grand silence tandis que chacun se levait à son tour pour mettre une croix sur un bulletin, le plier et le glisser dans la boîte. Chacun attendait que le votant fût retourné à sa place avant de se lever pour aller vers la table.

Quand ce fut terminé, Forester revint vers la table, prit la boîte et la secoua, la retournant pour modifier l'ordre des bulletins, de telle sorte que personne ne pût deviner par leur rang à qui ils pouvaient appartenir.

— « J'ai besoin de deux assistants, » dit-il.

Son regard les parcourut. « Craven, » dit-il, « Sue. »

Ils se levèrent et s'avancèrent.

Forester ouvrit la boîte.

Il prit un bulletin, le déplia et le lut, puis le passa au Dr. Lawrence qui le passa à Craven.

— « L'Orphelin Sans Défense.

» Le Paysan Roublard.

» Le Monstre Galactique.

» La Belle Garce.

» La Douce Créature. »

Ce n'était donc pas celle-ci, se dit Lodge. Mais qui cela pouvait-il être ? Elle était apparue la dernière. Elle avait été la neuvième...

Forester poursuivit, dépliant les bulletins et les lisant :

— « L'Allié Extra Terrestre.

» Le Jeune Homme Bien... »

Il n'en restait que deux maintenant. Plus que deux : Le Philosophe Débraillé et le Traître Moustachu.

« Essayons de deviner, » se dit Lodge. « Je vais parier. Je vais parier sur le personnage qu'incarnait Henry. C'était le Traître Moustachu... »

Forester déplia le dernier bulletin et lut à haute voix :

— « Le Traître Moustachu. »

« Perdu, » pensa Lodge.

Il entendit le sifflement de la respiration qu'avaient retenue ceux

qui se trouvaient autour de lui, perçut la prompte et profonde terreur impliquée par le scrutin.

Car le personnage d'Henry avait été le plus marquant et le plus dominant dans le Jeu de la soirée précédente : le Philosophe.

VIII

L'écriture du cahier de notes d'Henry était serrée et rébarbative, avec une sorte de brusquerie assez semblable à l'individu lui-même. Ses symboles et ses équations étaient un triomphe de clarté, mais les mots écrits avaient une curieuse et irritable façon de se pencher en arrière, et les phrases qu'ils formaient étaient d'un laconisme qui frisait l'impolitesse. Quant à savoir envers qui il se montrait impoli, à moins que ce ne fût lui-même, cela était un point soumis à hypothèses. Maitland ferma le cahier avec un bruit sec et l'envoya au centre de la table.

— « Ainsi, c'était cela, » dit-il.

Ils étaient assis tranquillement, le visage tiré et pâle comme si, en une amère réalité, ils avaient pu voir l'esprit auquel Craven avait fait allusion.

— « Eh bien, pour moi c'est fini, » déclara Sifford. « Je ne vais pas... »

— « Vous n'allez pas quoi...? » demanda Lodge.

Sifford ne répondit pas. Il demeura assis, les mains posées devant lui, sur la table, les ouvrant et les fermant, serrant très fort les poings, puis allongeant les doigts, les étirant comme s'il voulait par le seul pouvoir de la volonté les tendre plus loin qu'il était possible.

— « Henry était fou, » dit Susan Lawrence, brusquement. « Il fallait l'être pour faire cette hypothèse. »

— « En tant que médecin, » dit Maitland, « nous pouvions attendre cette réaction de votre part. »

— « Nous allons examiner les notes d'Henry, » reprit Lodge. « Nous allons le suivre pas à pas. Je pense qu'il s'est trompé, mais si par hasard il a vu juste nous ne devons rien négliger. »

Sifford se hérissa.

— « Voulez-vous dire que, même dans le cas où il aurait raison, vous iriez de l'avant? Que vous utiliseriez, serait-ce dans un but humain, une infâme pièce à conviction pour atteindre le but que nous nous étions fixé? »

— « Mais certainement je le ferais, » dit Lodge. « Si Henry a raison, sa découverte n'est rien de plus que la mise à découvert d'un fait existant depuis des temps immémoriaux. »

— « Vous ne savez pas ce que vous dites, » coupa Sifford.

— « Comment, je ne le sais pas? » répondit Lodge avec brusquerie. « Vous êtes devenu névrosé, vous et quelques autres. Peut-être le suis-je devenu moi-même et peut-être le sommes-nous tous? Nous sommes gouvernés par la peur. Vous par la peur de votre travail, moi par la peur que le travail ne soit pas fait. Nous avons été parqués, nous nous sommes

cassé la tête contre les murs de pierre de notre conscience et contre une valeur morale soudainement fourbie et polie jusqu'à ce qu'elle brille comme le bouclier de Galaad. De retour sur la Terre, vous n'y accorderiez plus l'ombre d'une pensée. Mais ici, vous vous agrippez au mur et vous hurlez. »

— « Bayard, » cria Forester, « Bayard, vous n'avez pas le droit... »

— « Je le prends, » dit Lodge. « Je suis écœuré de toutes ces pleurnicheries et de ces aboiements. Je suis fatigué de ces fanatiques niais qui engendrent leur fanatisme par leur fausse terreur. Il faut des hommes et des femmes avec des esprits tranchants comme une lame de couteau pour saisir l'affaire qui nous occupe. Il faut des tripes et de l'intelligence... »

Craven prit la parole, les lèvres blanches de colère.

— « Nous avons travaillé, » cria-t-il. » Même lorsque tout était contre nous, même lorsque toutes nos convenances, notre intelligence et nos instincts religieux nous disaient de ne pas travailler, nous avons travaillé. Et ne venez pas nous dire que vous nous y avez maintenus, vous, avec vos paroles mielleuses et vos blagues et vos tapes dans le dos. Ne venez pas dire que vous nous avez fait passer le temps agréablement. »

Forester frappa du poing sur la table.

— « Abandonnons cette dispute, » s'écria-t-il. « Revenons au fait. »

Craven se renfonça dans son fauteuil, le visage encore blanc de rage. Sifford continua à jouer avec ses poings.

« Henry a écrit une conclusion, » dit Forester. « A vrai dire, à peine une conclusion. Appelons plutôt cela une hypothèse. »

— « Alors, que voulez-vous en faire? L'ignorer, la fuir, essayer de la prouver? »

— « Moi je dis : essayer de la prouver, » dit Craven. « C'était le travail d'Henry. Henry n'est plus et ne peut plus parler en faveur de ses convictions personnelles. Nous lui devons au moins cette mise à l'épreuve. »

— « Dans la mesure où elle est possible, » dit Maitland. « Pour moi, cela ressemble plus à de la philosophie qu'à de la science. »

— « La philosophie va de pair avec la science, » dit Alice Page. « On ne peut simplement éliminer ce qui semble embrouillé. »

— « Je n'ai pas dit embrouillé, » objecta Maitland. « Ce que je voulais dire, c'est... et puis zut! En tout cas, nous devons vérifier l'hypothèse d'Henry.

— « Comme vous voudrez, » dit Sifford. Il se tourna vivement vers Lodge. « Et si la réfutation fait le moindre doute, j'abandonne. Je vous préviens. »

— « C'est votre droit, Sifford, quand vous le voudrez. »

Lodge vit que Sue Lawrence le regardait, et il y avait un sourire sardonique, de l'admiration accordée à contrecœur et une pointe de cynisme embarrassé sur son visage, comme si elle voulait lui dire : « Alors vous avez encore gagné. Je ne le croyais pas. Pas cette fois, vrai-

ment. Pourtant vous y êtes arrivé. Mais vous n'y arriverez pas éternellement. Il viendra un temps... »

— « On parie? » lui murmura-t-il.

Elle dit :

— « Un tube de cyanure... »

Et, bien qu'il lui répondît en riant, il savait qu'elle avait raison. Encore plus raison qu'elle ne le croyait. Car le temps était venu et ceci marquait la fin de l'Equipe de Vie n° 3.

Ils continueraient, bien sûr, poussés par le défi qu'avait inscrit Henry Griffith sur son cahier de notes, conservant encore une fidélité de chien à leur formation et à leur tâche, mais le cœur n'y était plus, la peur et les préjugés étaient trop profondément ancrés au fond de leurs âmes, la confusion de leurs pensées était devenue part trop intégrante d'eux-mêmes.

Si Henry Griffith avait formé le dessein de saboter le projet, se dit Lodge, il l'avait fait de façon parfaite. Par sa mort, il avait réussi beaucoup mieux qu'il ne l'aurait pu étant vivant.

Il lui sembla entendre dans la pièce son petit rire sec et acerbe, et il s'étonna d'imaginer ce rire, car Henry n'avait jamais fait preuve d'humour.

Et pourtant, Henry avait bien été le Philosophe Débraillé, et il était difficile de penser à lui comme à ce genre de personnage. Un vieux farceur caché derrière des manières polies et un beau langage... Il n'y avait rien du farceur chez Henry, pas plus que ses manières n'étaient polies, pas plus qu'il n'avait un grand talent d'orateur. Il manquait de tenue et parlait rarement, et quand il le faisait, c'était en grommelant.

Un plaisantin, pensa Lodge. Avait-il été après tout un plaisantin? Avait-il pu utiliser le Philosophe pour railler les autres — un personnage qui les déridait sans même qu'ils le sachent?

Il secoua la tête. Si le Philosophe s'était moqué d'eux, sa moquerie avait été si légère qu'aucun d'eux ne s'en était rendu compte, si subtile qu'elle avait glissé sur eux sans les marquer.

Mais ce n'était pas là l'aspect effrayant de l'affaire, qu'Henry eût pu tranquillement se moquer d'eux. L'effrayant, c'était de penser que le Philosophe, la veille au soir, avait été un personnage de premier plan. Il s'était sans cesse mis en évidence, mâchonnant la cuisse de dinde, l'agitant pour ponctuer le feu roulant de son discours pompeux dont le rythme ne s'était jamais ralenti. Le Philosophe avait tenu, en fait, le rôle le plus en vue du Jeu tout entier, ce soir-là.

Et cela voulait dire que nul n'aurait pu le mettre en scène, car personne tout d'abord n'aurait pu savoir si tôt lequel parmi les neuf était le personnage d'Henry, et personne ensuite, sans l'avoir interprété auparavant, n'aurait pu restituer le Philosophe de façon aussi réelle. Et aucun de ceux qui avaient amené leurs personnages en premier lieu dans le Jeu n'aurait pu en soutenir deux de façon convaincante durant un certain temps, en particulier lorsque le Philosophe avait parlé.

Et ceci mettait hors de cause au moins quatre des personnes assises dans la pièce.

Ce qui pouvait signifier :

Qu'il y avait un fantôme.

Ou que la machine possédait une mémoire personnelle.

Ou qu'ils avaient tous subi une hallucination collective.

Il considéra la dernière hypothèse et elle se dégonfla comme une baudruche.

De même que les deux autres.

Aucune des trois n'avait de sens.

Rien de tout cela n'avait de sens. Absolument rien.

Soit une équipe d'hommes et de femmes instruits, instruits objectivement, instruits à considérer les faits, habitués au scepticisme et à l'aversion de tout ce qui n'est pas dans les limites des faits. Qu'avait-il fallu pour détruire une telle équipe? Non pas seulement la claustrophobie à la suite de la réclusion sur un astéroïde solitaire, le désordre dans les consciences né du viol d'éthiques bien établies, ni la peur atavique à l'égard des fantômes.

Il y avait un autre facteur. Un autre facteur auquel on n'avait pas encore pensé. Un peu comme cette nouvelle voie à laquelle Maitland avait fait allusion au cours du dîner, en disant qu'il leur faudrait prendre une nouvelle direction pour découvrir le secret qu'ils recherchaient. Nous sommes dans l'erreur, avait décaré Maitland, il va nous falloir trouver une nouvelle voie.

Et Maitland avait voulu dire, sans l'exprimer, que dans leur recherche les vieilles méthodes consistant à dénicher les faits étaient périmées, que l'esprit scientifique s'était exercé si longtemps dans les mêmes sentiers battus qu'il n'en connaissait plus d'autres, qu'il leur faudrait se mettre en quête d'un concept nouveau pour arriver au fait même de la vie.

Est-ce qu'Henry, se demanda Lodge, avait trouvé cette nouvelle voie? Et, par cette découverte suivie de la sa mort, aussi bien détruit l'équipe.

Oui, y avait-il un autre facteur irréductible à la pensée conventionnelle ou la psychologie ordinaire?

Le Jeu? se demanda-t-il.

Le Jeu lui-même était-il un facteur?

Le Jeu, conçu pour garder l'équipe intacte et saine d'esprit, s'était-il transformé en une épée à double tranchant?

Ils se levaient de leurs sièges maintenant, prêts à se rendre dans leurs chambres et à s'habiller pour le dîner. Et après le dîner, il y aurait de nouveau le Jeu.

L'habitude, pensa Lodge. Même avec toute l'affaire à l'eau, ils se conformaient cependant à l'habitude.

Ils s'habilleraient pour le dîner. Ils joueraient le Jeu. Ils retourneraient demain matin à leurs salles de travail et ils continueraient à travailler, mais ce serait un travail futile, car le but consacré de leur vocation avait été désagrégé par la peur, par le conflit de leurs âmes, par la mort, par les fantômes.

Quelqu'un toucha son coude et il vit que Forester se tenait près de lui.

— « Alors, Kent? »

— « Comment vous sentez-vous? »

— « Ça va, » dit Lodge. Puis il ajouta : « Vous savez, évidemment, que c'est la fin ! »

— « Nous essaierons encore, » dit Forester.

Lodge secoua la tête.

— « Moi, non. Vous peut-être, vous êtes plus jeune que moi. Moi je suis consumé. »

IX

Le Jeu reprit là où il s'était arrêté la nuit précédente, la Douce Créature arrivant sur scène avec tous les autres présents, et le Philosophe Débraillé en train de se frotter les mains avec satisfaction en disant :

— « N'est-ce pas une situation bien agréable? Nous voici tous réunis. »

La Douce Créature (*marchant à pas menus*) :

— « Enfin, Philosophe, je sais que je suis en retard, mais ce n'est pas une chose à dire. Évidemment que nous sommes tous là. J'avais été retenue pour raison majeure. »

Le Paysan Roublard (*à part, avec un accent rural*) :

— « Par une bouteille et une machine à sous. »

Le Monstre Galactique (*sortant la tête de derrière l'arbre*) :

— « Tsk hrstlgn vglater, tsk... »

Mais quelque chose ne tournait pas rond, se dit Lodge.

Il y avait une sorte de désorganisation mécanique, quelque chose qui n'était pas en place, un horrible élément étranger qui faisait frissonner même si l'on ne pouvait le localiser.

Il y avait quelque chose qui clochait avec le Philosophe et cela ne provenait pas de ce qu'il n'eût pas dû se trouver là, c'était quelque chose d'entièrement différent. Quelque chose qui clochait aussi avec la Douce Créature, et le Jeune Homme Bien, et la Belle Garce et tous les autres.

Il y avait beaucoup de choses qui clochaient avec le Paysan Roublard. Et lui, Bayard Lodge, connaissait le Paysan Roublard comme il ne connaissait personne — il connaissait son sang, ses tripes et son esprit, il connaissait ses pensées, ses rêves et ses aspirations secrètes, sa suffisance paysanne, son petit rire finaud et le brûlant complexe d'infériorité qui le menait à un exhibitionnisme social.

Il le connaissait comme chaque membre de l'assistance devait connaître son propre personnage : comme quelque chose de plus qu'une personne imaginaire, de plus qu'une autre personne, de plus qu'un ami. Car le lien était solide. Le lien de la créature au créateur.

Et, ce soir, le Paysan Roublard s'était écarté un peu de sa voie, il avait « rendu son tablier », il s'était dressé sur ses propres positions avec les premières lueurs de l'indépendance.

Le Philosophe disait :

— « Il est tout à fait normal que j'aie fait remarquer notre présence à tous ici... Car l'un de nous est mort... »

Il n'y eut pas un soupir dans l'assistance, pas un sifflement d'air inspiré, pas un souffle, mais on pouvait sentir la tension monter comme une corde de violon vibrant de plus en plus vers l'aigu.

— « Nous avons été des consciences, » dit le Traître Moustachu. « Des consciences jouant nos rôles après avoir été projetées. »

Le Paysan Roublard dit :

— « Les consciences de l'humanité. »

Lodge se leva à demi de son fauteuil.

« *Je ne lui ai pas fait dire cela! Je ne* voulais *pas qu'il le dise. Je l'ai* pensé, *et rien de plus. Secourez-moi, mon Dieu, je l'ai juste pensé, c'est tout...* »

Et maintenant il discernait l'élément anormal. Enfin, il comprenait l'étrangeté des personnages cette nuit.

Ils ne sortaient pas de l'écran. Ils étaient pour de bon sur la scène, le petit espace de scène situé devant l'écran !

Ce n'étaient plus des projections mentales — ils étaient en chair et en os. C'étaient des marionnettes abstraites venues soudain à l'existence.

Il resta assis là — glacé, glacé de cette fulgurante révélation que, par la puissance de l'esprit seul, par la puissance de l'esprit et des mystères électroniques, l'Homme avait créé la vie.

Une nouvelle voie, avait dit Maitland.

Oh ! Seigneur ! Une nouvelle voie.

La vérité qu'Henry avait seulement pressentie avant de mourir. Ils avaient échoué dans leur œuvre et triomphé dans leur Jeu, et il n'y aurait plus désormais besoin d'équipes de vie pour explorer cette zone grisâtre où la vie et la mort étaient interchangeables.

Pour fabriquer un monstre humain, il suffirait de s'asseoir devant un écran et de l'imaginer os par os, cheveu après cheveu, avec un cerveau, des viscères, des capacités individuelles et tout ce qui compose la vie.

Il y aurait des billions de monstres à implanter sur les autres planètes. Et ces monstres seraient humains, car imaginés par des humains fraternels travaillant à partir d'un calque.

Dans un instant, les personnages allaient descendre de la scène et se mêler à eux.

Et leurs créateurs? Que feraient leurs créateurs? S'enfuieraient-ils en hurlant, aux prises avec la folie furieuse?

Que dirait-il, lui, au Paysan Roublard?

Que *pourrait-il* dire au Paysan Roublard?

Et, plus exactement, qu'aurait le Paysan Roublard à lui dire?

Il demeura figé, incapable d'un mouvement, incapable de dire une parole ou de crier un avertissement, attendant le moment où ils descendraient pour s'avancer vers eux.

La beauté du diable

par BERNARD MANIER

Bernard Manier — de son vrai nom Robert Desprechins — est un Belge, né en Angleterre en 1914 (peut-être a-t-il conservé, par atavisme, une attirance certaine pour les histoires fantastiques?). Industriel, membre du Conseil d'administration de la Société royale belge des Ingénieurs et des Industriels, il ne sait pas très bien s'il est un artiste égaré parmi des hommes d'affaires ou un homme d'affaires qui a rêvé d'être artiste. Musicien, compositeur, écrivain, président de Chambre de commerce, organisateur de concerts, cet éclectique croit que le bonheur réside là où il vous plaît de le trouver, selon votre fantaisie du moment. Bibliophile, il collectionne les éditions originales (il est membre du Conseil d'administration de la Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique). Il a publié un roman, « Le jouet mécanique », *que d'aucuns ont voulu, à tort, considérer comme une autobiographie. Il prépare un second ouvrage.*

La curieuse nouvelle que nous publions reprend dans un contexte moderne la classique légende du pacte avec le diable. Le mordant de son écriture, la sécheresse voulue de son ton, sa beauté dans l'ironie cruelle, n'ont pas été sans nous faire penser (éloge non négligeable) à John Collier (1).



LORSQUE Jean rencontra le diable pour la première fois, il y avait pas mal de temps qu'il avait cessé d'y croire.

Vincennes et ses pelouses lui paraissaient sinistres après quelques paris malheureux.

A son bras, nonchalamment appuyée, Viviane regrettait distraitement la nouvelle robe qu'un heureux gain lui eût assurée. Son décolleté audacieux suffisait à peine à poser une tache de lumière sur cette sombre journée.

— « Allons-nous-en, » soupira Jean, « j'ai trop chaud. »

Viviane ne répondit pas.

« Où allons-nous? » poursuivit son ami.

— « Où tu voudras... en enfer, si tu le veux. »

— « Pourquoi pas? » répondit Jean. « En enfer, après tout... Il est vrai qu'il y doit faire encore plus chaud qu'ici. »

C'est à cet instant qu'apparut le diable, cependant que Viviane s'en allait acheter des bonbons.

(1) « *La beauté du diable* » fut le titre d'un film de René Clair. Nous précisons que cette histoire n'a aucun rapport avec lui.

Il avait l'air et la tournure d'un vieux jockey et sentait la vieille pipe. Sa casaque était noire, rayée de rouge, et ses sabots soigneusement vernis. Il s'approcha de Jean :

— « Vous êtes préoccupé? Que puis-je pour vous? »

Jean le regarda l'air étonné.

— « Vous dites?... Merci, mon ami, je n'ai besoin de rien... »

— « Vous en êtes sûr? »

— « Ah ! ça, » répondit Jean, « de quoi vous mêlez-vous? »

— « De vos affaires. »

— « Et l'on ne vous a jamais conseillé d'aller vous faire pendre ailleurs? »

— « Souvent, » répondit le jockey.

— « Et alors? »

— « Cela n'a jamais servi à rien. Que voulez-vous, à mon âge... »

Jean se radoucit.

— « Vous montez encore? »

— « Oui et non. Cela dépend de ce qu'on appelle monter. »

« C'est un fou, » se dit Jean qui ajouta :

— « Pas au ciel, bien sûr... »

— « Ah ! non. Certainement pas, » répondit le chèvre-pied.

— « Pourquoi? »

— « Pour rien. »

— « Qu'appelez-vous monter? » demanda Jean que cette conversation délassait.

— « Je vous l'ai dit : ça dépend. Si c'est à cheval, non. Mais... »

— « Alors que faites-vous ici, dans cette tenue? » l'interrompit Jean.

— « Je vous cherchais. »

— « Moi? »

— « Vous. Je suis heureux de vous avoir trouvé. C'était d'ailleurs inéluctable. »

— « Mais qui vous envoie? » demanda Jean qui commençait à se sentir mal à l'aise.

— « Moi-même. »

— « Qui êtes-vous donc? »

— « On me donne beaucoup de noms. Pour les uns, je suis Belzébuth, pour d'autres Satan ou Méphistophélès, le Mauvais ou encore le Malin. Pour tout dire : le diable. Vous deviez bien vous en douter à voir mes pieds. Vous ne les aviez pas remarqués? Je n'arrive jamais à les changer lorsque je me déguise. Ou bien c'est un bout de queue qui sort ou bien ces fichus sabots. Il y a toujours quelque chose qui me trahit. Ah ! croyez-moi, c'est parfois compliqué, la vie du diable. Quoi qu'il en soit, me voici prêt à vous servir. »

— « Non et non, » répondit Jean. « Vous ne me posséderez pas. Votre truc est usé. Me prenez-vous pour un niais?... Bien que vous ayez un drôle d'air. Une cigarette? A propos, » continua Jean, « vous n'auriez pas un peu de feu? »

— « Beaucoup, » répondit le diable qui alluma la cigarette d'un geste de la main. « Voilà. »

Jean recula, épouvanté. Le diable s'approcha de lui jusqu'à le toucher cependant qu'une demi-obscurité tombait alentour.

— « Alors? Cela suffit pour vous convaincre? Ou dois-je encore vous dire que vous êtes né aujourd'hui même il y a eu très exactement quarante ans à six heures trente-deux du matin? Que votre mère était blonde et avait un grain de beauté au creux du genou droit? Que votre père est, selon la version officielle, mort des suites d'une crise cardiaque à son bureau mais que nul n'ignore qu'il s'est suicidé d'une balle de revolver en plein cœur parce que sa maîtresse — votre propre tante — l'avait quitté? Dois-je vous dire que depuis plusieurs mois vous tremblez à l'idée de doubler ce cap de la quarantaine et que depuis ce matin vous êtes au désespoir, un triste désespoir bovaryen — mais oui, je connais mes auteurs — parce que c'en est fait? Ou encore que Viviane médite de vous quitter? Mais cela suffit ainsi. »

Jean s'était laissé choir sur un banc.

— « Puisque vous êtes le diable, que pouvez-vous avoir à me demander? »

— « Rien. Je veux vous aider. »

— « Pourquoi moi? » demanda Jean.

— « Vous m'êtes sympathique. J'ai suivi votre évolution depuis longtemps. Vous êtes ingénieur et vous me comprendrez si je vous dis pouvoir apprécier certains hommes plus que d'autres. C'est comme les machines. Il en est de bonnes et de mauvaises. Le màtériau, chez vous, est bon. D'ailleurs, cela se trouvait ainsi. On ne peut tout expliquer. Même moi... »

— « Curieux esprit! Et comment cela, m'aider? »

— « De façon bien simple : je vous offre vos vingt ans. »

Jean s'esclaffa :

— « Bien sûr! Moyennant un petit pacte à signer en votre présence et de préférence avec mon sang. Livraison de mon âme franco et pour l'éternité! A moi, les ivresses, à moi, les caresses... » paraphrasa-t-il.

— « Ne soyez pas vulgaire, » trancha Méphisto. « Songez à qui vous parlez. Après tout, je ne suis pas le premier venu. »

Il poursuivit :

— « Je vous offre vos vingt ans moyennant rien du tout. »

— « Rien du tout? C'est nouveau, » rétorqua Jean. « Quelle ruse méditez-vous encore? »

Méphisto s'assit à côté de Jean.

— « On se tutoie? Je te connais depuis si longtemps. Je ne médite aucune ruse. Je t'offre tes vingt ans et je ne demande rien en retour parce que je voudrais en finir avec les calomnies qu'on répand sur mon compte. »

Jean rit à nouveau.

— « Saint Lucifer! Pour qui me prends-tu? »

Méphisto enchaîna :

— « Pourquoi l'acte gratuit devrait-il toujours être néfaste? Et pourquoi ne pourrais-je vouloir, parfois, faire le bien pour lui-même? Tu me demandes pour qui je te prends? Pour un pauvre homme, parmi tant d'autres, qui vient d'avoir quarante ans et rêve à son adolescence... »

Jean se revit à vingt ans. Il était en seconde année aux Arts et Métiers. En seconde ou en première? Non, en seconde. C'était l'époque de toutes les espérances, de tous les enthousiasmes. Celle qui l'avait vu désirer devenir un savant célèbre ; celle de sa première souffrance aussi. Il aimait Suzanne, la troublante et si jolie Suzanne. Elle s'était donnée à lui avec passion et il l'avait aimée comme on aime seulement sa première vraie maîtresse. Une maîtresse ! Non pas une aventure sordide et banale comme il en avait parfois connues en même temps que ses compagnons de sortie, mais une femme soignée, belle à ravir, à qui l'on pouvait donner des rendez-vous qui n'étaient pas des escapades d'étudiant. Une femme qui savait se déshabiller avec grâce, jeter négligemment sur un canapé un inutile soutien-gorge et s'approcher de lui, parfumée de fraîcheur, pour poser délicatement deux adorables lèvres sur les siennes. Une femme que ne préoccupaient pas mille problèmes journaliers, parfois sordides, et qui était plus désirable encore après l'amour qu'avant.

Elle l'avait quitté un soir, pour ne plus revenir. Sans explications bien longues, simplement parce qu'elle le trouvait trop pauvre et que son nouvel amant possédait une belle voiture. Elle ne s'était montrée ni plus ni moins vénale qu'une autre. Moins hypocrite, peut-être, plus simple, et c'est pour cela qu'il l'avait tant aimée et tant regrettée.

Il avait connu d'autres femmes. Christine, et Lucie, et Gabrielle... Il les revoyait encore : l'une noire, pieuse mais aimant les bijoux ; la deuxième aux cheveux châtains, douce et tendre, toujours balancée entre cent complexes. La troisième, enfin, superbe blonde qui ne voulait qu'un prince du sang et épousa un financier.

Jean s'était juré d'arriver. Sorti second de la grande école, il avait d'abord travaillé comme ingénieur dans un atelier de construction, puis avait monté, avec l'aide d'un commanditaire, un bureau d'études qui s'était très vite avéré une brillante affaire.

Il ne s'était pas marié. A vrai dire, il n'en avait pas eu le temps. De caractère laborieux, il passait le plus clair de ses heures au travail. Parfois il conduisait l'une ou l'autre amie au Bois de Boulogne ou à Deauville.

Sa seule grande faiblesse résidait dans son amour pour les femmes. Il n'était ni coureur ni volage mais la présence féminine lui était indispensable. Une présence variable, susceptible d'être mise en veilleuse si les circonstances l'exigeaient. L'idée du mariage avait toujours été, pour lui, liée à celle du vieillissement. Il ne pouvait imaginer sans un frisson l'atroce solitude de deux êtres, rendus étrangers l'un à l'autre par l'âge et indissolublement liés comme des parasites par des habitudes devenues d'une nécessité vitale.

Souvent il se demandait ce qu'eût été sa vie s'il avait disposé, à vingt ans, de son expérience et de sa fortune actuelles. Il songeait aux réali-

sations avortées, aux heures passées à difficilement acquérir les instruments du savoir. Partir avec un acquit, ne pas devoir tout apprendre au prix d'erreurs, de contradictions, de retours en arrière eût été, croyait-il, l'atout qui lui aurait permis de satisfaire toutes ses ambitions.

Il rêvait aussi, de façon romanesque, à de troublantes aventures, à des conquêtes sans nombre, aux belles voitures qu'il est essentiel de posséder quand on est presque seul de son espèce à pouvoir le faire, aux jolies filles qui se promenaient dans les rues de Paris, attentives aux regards mais l'apparence dédaigneusement indifférente.

— « Tu vois bien, » dit le diable arrachant Jean à sa rêverie, « tu vois que tu y penses encore. Eh ! bien, je t'offre tout ce dont tu rêves et je ne te demande rien en échange. Evidemment, il y a une condition. C'est fatal : mon pouvoir est limité et si j'obtiens de me montrer gratuitement généreux, je suis tenu à certaines obligations. En ce qui te concerne, c'est simple. Je te redonne tes vingt ans. Bon. Mais chaque mois que tu passeras alors te sera compté comme un an à partir de ton âge actuel. Extérieurement, ta vie suivra un cours normal mais en fait tu vieilliras vite. »

— « Comment? » dit Jean, « je ne saisis pas. »

— « Un ingénieur ! Mais si, mon vieux — pardon — de vingt à vingt et un ans recouvrés, tu passeras très exactement douze années. As-tu saisi? »

— « Trop bien ! La belle affaire ! Et c'est ce que tu appelles ne rien exiger? »

— « Attends et ne sois pas trop pressé, » répondit Méphisto, « attends. A chaque instant, tu seras entièrement libre de reprendre ta condition actuelle. Si, au bout d'un mois, par exemple, tu as peur, un simple mot de ta part et hop ! tu te retrouves à quarante et un ans. Tu es donc entièrement libre de ta destinée — dans la mesure où tu ne prétends pas limiter le droit à la mort de disposer de toi quand bon lui semblera. N'est-ce pas une expérience passionnante? »

— « Peut-être. J'y penserai, » dit Jean.

Méphisto recula de quelques pas.

— « N'attends pas trop longtemps. Demain il serait trop tard. Je ne puis te donner que vingt-quatre heures pour profiter de l'offre la plus extraordinaire qu'un homme ait jamais reçue. Sur un désir de toi, durant les heures qui vont suivre, je serai à tes côtés. »

Et il disparut.

Viviane revint à ce moment et tendit un sachet entrouvert à son ami :

— « Tu veux un *diable* ? »

*
* *

Les pensées de Jean, prises dans un invraisemblable tourbillon, finirent par le vider de toute énergie. Viviane voulut se faire offrir le thé. Il la rabroua brutalement. Prudente, la jeune femme n'insista pas, mettant cette mauvaise humeur sur le compte de la perte au jeu.

Ils se quittèrent tôt dans l'avant-soirée et Jean rentra chez lui. De sa

fenêtre il voyait le parc Monceau et entendait, étouffé, le brouhaha de la rue. Il mit un disque pour se distraire et soudain regarda sa montre. Déjà cinq heures s'étaient écoulées depuis l'étrange conversation.

Jean ne voulait pas accepter. C'était un défi qu'il n'osait lancer à la nature, à la vie. Oh ! bien sûr, passer un mois ou deux à l'âge de vingt ans et se retrouver un peu plus vieux n'était, en soi, pas bien terrible, mais il avait peur de mettre en branle cette force formidable qui avait la faculté de bouleverser le cours du temps. Il craignait aussi un arrangement avec le diable, quelle que fût l'apparente bonne foi de ce dernier.

Il fumait sans arrêt maintenant, incapable de prendre une décision, regardant fuir les secondes, les minutes, les heures. Il ne dîna point, renvoya la ménagère et s'étendit sur un canapé sans se déshabiller.

Il pensait au diable — le diable fut auprès de lui :

— « Alors? Tu te décides? »

— « Non, » répondit Jean.

— « Tu refuses? Tu as peur? »

— « Non, je ne refuse pas. Je ne puis me décider à accepter. C'est différent. »

— « Tu crains une duperie? Tu as tort. »

Jean se redressa.

— « J'ai tort? Et depuis quand aurais-je tort de me méfier de tes sortilèges, immonde animal? Ta puanteur règne sur toute la terre, attire nos pensées et détermine nos actes comme les défécations attirent les mouches. J'ai tort ! Sois cynique, tu es dans ton rôle, mais ne sois pas stupide. »

Méphisto n'accusa pas le coup et passa outre :

— « Bon, admettons que tu aies raison. Mais je te donne toutes les garanties. A n'importe quel moment, de par ta seule volonté que je m'engage à ne pas brider, tu reviendras à ton état initial. C'est de toi seul que dépendra le cours de ta nouvelle et jeune vie, de toi et de personne d'autre. Que te faut-il de plus ? »

Jean ne répondit pas.

Il se leva, se dirigea vers son secrétaire et écrivit deux lignes pour Viviane, prétextant un voyage soudain. Ensuite, il donna quelques coups de téléphone cependant que Méphisto écrasait du pied quelques escarbilles incandescentes qui fumaient sur le tapis.

Puis il se regarda dans un miroir, hocha la tête, sortit son portefeuille. Son carnet de chèques s'y trouvait ; il sourit en voyant sa carte d'électeur et se tourna vers le diable :

— « Je suis prêt. »

*
* *

Jean remontait les Champs-Elysées, d'un pas à la fois calme et joyeux. Son visage rayonnait de jeunesse tandis qu'il regardait autour de lui, avec des yeux nouveaux, le mouvement bariolé de la foule qui se pressait.

Il s'assit à une terrasse pour l'apéritif. Il ne remarqua point ou fit

semblant de ne pas entendre les commentaires suscités par son opulente beauté. Il jouissait pleinement du sentiment de sa richesse et de sa force.

Il connaissait ce que personne avant lui n'avait jamais connu : le sentiment de sûreté due à l'expérience joint à l'enthousiasme de l'adolescence.

Il avait envie de crier son bonheur et se sentait le cœur plein d'une ardeur généreuse. Il aurait voulu se donner à l'humanité entière.

Pour le plaisir de se regarder dans un miroir, il descendit aux toilettes, se parfuma d'un jet d'eau de Cologne, donna mille francs de pourboire et remonta l'escalier en caracolant presque.

C'est là qu'il la vit, descendant calmement, la main posée sur la rampe de cuivre qu'elle effleurait à peine.

Curieux endroit, décor bizarre pour une rencontre sentimentale, mais l'amour ne choisit pas nécessairement un bois au clair de lune pour décocher ses traits.

Il y avait à peine douze heures qu'il avait vingt ans et déjà s'offrait à lui l'aventure merveilleuse.

Il chercha du regard la place qu'elle devait occuper, vit une paire de gants abandonnés sur une table et s'assit à proximité.

Elle revint, toujours aussi paisible et belle, blonde comme du miel, et ses yeux ignorèrent Jean. Elle sirota son café, paya rapidement et s'en fut. Jean ne chercha pas à la suivre.

Il ignorait avoir été touché au cœur et se croyait seulement intéressé par cette chevelure translucide.

La grande vie, telle qu'il l'avait rêvée, commença.

Il connut, durant huit jours, bien des joies et des plaisirs. Il sortit avec de jolies femmes, visita des musées, alla au théâtre, toujours plus heureux de goûter à cette jeunesse expérimentée qui lui offrait toutes les possibilités.

En un mois, il dépensa gaiement une fortune, conquit une vedette de cinéma, la quitta après quarante-huit heures de délire. Au bout du compte, il rencontra l'inconnue du café au coin d'une rue.

A tout hasard, il l'aborda.

— « Mademoiselle, mademoiselle, enfin... ne me laissez pas perdre cette chance qui sera peut-être unique. Au milieu de ces millions d'habitants, je vous ai perdue puis retrouvée... »

Elle sourit et le décor parut plus lumineux.

Elle continuait d'avancer sans mot dire.

— « Mademoiselle, » reprit Jean, « pardonnez-moi... Je vous ai rencontrée l'autre jour. Je n'ose pas vous demander si vous vous en souvenez, car je ne suis pas un fat... »

Elle souriait toujours à Jean qui sentit tout à coup qu'il aimait cette femme.

Enfin, elle parla :

— « Vous suivez souvent les jeunes filles qui s'en vont seules dans la rue? »

— « Mais vous n'êtes pas seule. Je suis là... »

Ils lièrent connaissance, de cette façon à la fois banale et toujours neuve.

Jean ressentait une émotion indicible. Son assurance du début l'avait quitté peu à peu et il avait peine à mener une conversation sensée.

— « Ou puis-je vous conduire? »

— « Je rentre chez mes parents. Il faut nous quitter ici. Mon père est très sévère. Je n'ai que dix-huit ans. »

Ils se séparèrent à proximité de chez elle, non sans qu'il eût obtenu un rendez-vous.

*
* *

Ce soir-là, il y avait très exactement soixante jours qu'il avait quitté le diable. Il s'était juré de limiter à deux mois son incroyable équipée et, rentré à l'hôtel où il était descendu, il se prit à réfléchir.

Deux mois, cela signifiait deux ans. Il avait déjà quarante-deux ans. Le temps fuyait plus vite que de coutume.

Tout à l'euphorie de ses nouvelles amours, il n'hésita pas longtemps. Un peu cynique, il se disait que ce serait l'affaire d'une semaine ou deux. La dernière aventure et la plus belle. Après cela, pftt, et j'irai retrouver mes affaires et éventuellement Viviane, quoique celle-là, elle ne me dise plus grand-chose.

« Amoureux, amoureux? Non, surtout pas, » se disait-il. « Le temps de séduire et de posséder cette fille. Mais il me la faut. »

Il devait la revoir deux jours plus tard. Sans s'en douter, il se mit à décompter les heures, fumant sans arrêt, feuilletant des livres sans les lire, étalant aux yeux de quiconque l'eût observé les signes manifestes d'une passion non encore satisfaite.

Une heure avant de la voir, il reçut un pneu. Elle s'excusait, étant empêchée et lui ferait signe plus tard.

Il passa une semaine dans l'anxiété la plus affreuse, n'osant quitter sa chambre, attentif à tous les bruits, épiant les moindres mouvements à l'étage. Les pas de la femme de chambre, un robinet qu'on ouvrait, une porte qui claquait, lui étaient prétextes à s'énerver davantage.

Il trouva dans le whisky un calmant provisoire. Ses réveils furent pénibles et il renonça à boire.

— « C'est ridicule, » disait-il, « totalement ridicule. »

Le huitième jour, il appela le diable.

— « Que veux-tu? » dit cet être sombre qui vint sans attendre. « Tu désires rentrer en toi? A ta guise, je te l'ai dit. »

— « Pas question de cela, » répondit Jean, « je veux Jacqueline. »

— « Mille regrets. C'est pour le coup que tu m'accuserais de te faire jouer les Faust. Je te l'ai dit : tu es maître de ta destinée et de ta volonté. A toi d'utiliser tes moyens et tes armes. Je n'interviens pas ici. »

Et il s'envola.

*
* *

Au moment où il n'espérait plus rien — car l'abattement suit toujours les périodes d'exaltation — il reçut un mot d'elle. « *Demain, huit heures, où nous nous sommes quittés. J'espère que vous ne m'en voulez pas. J'ai été souffrante.* »

Lui en vouloir ! Jean renaissait et, pour la première fois depuis longtemps, se sentit délivré du poids qui lui pesait sur la poitrine. Il sortit ce soir-là et dîna de fort bon appétit.

Le lendemain, elle s'excusa de nouveau. Il ne se calma que devant la promesse d'un rendez-vous pour le jour suivant.

Enfin, elle vint.

— « Qu'est-il arrivé? Pourquoi m'avoir fait ainsi attendre, » interrogeait-il anxieusement. « Etes-vous une coquette? Vous imaginez-vous mon angoisse? Vous ne m'avez pas quitté un seul instant et je ne pouvais cependant vous voir ni vous toucher... »

Elle se moqua gentiment :

— « Dirait-on pas que vous êtes amoureux? Et ne vous rendez-vous pas compte que c'est la première fois que nous sortons ensemble avec mon consentement formel? Avais-je des comptes à vous rendre, et si même je n'avais pas été souffrante, mon bon plaisir n'eût-il point suffi, du moment que je m'excusais à temps? »

Il constata son ridicule. Ces quinze jours avaient permis à son amour de croître, de se développer tout seul, comme une liane poussant dans la moiteur des tropiques, sans souci des arbres qu'elle entoure sournoisement en provoquant parfois leur mort. Il retrouvait l'objet de ses pensées à la même température sentimentale que deux semaines plus tôt, alors qu'il s'était élevé dans une région où il eût fallu être deux pour demeurer plus d'un court instant.

Il s'efforça donc de reprendre pied sur terre et entreprit de faire sa cour.

Il croyait trouver une rusée ; il rencontra une jeune fille simple, honnête, pure, semblait-il.

C'était nouveau et il en fut dérouté.

Il l'emmenait parfois danser. Sa candeur l'étonnait. Au lieu des caresses esquissées au cours d'un tango ou d'une rumba, de ces caresses furtives et un peu honteuses que certaines jeunes filles excusent hypocritement à leurs yeux, en se disant qu'elles ne tirent pas à conséquence et qu'elles ne les ont pas tout à fait voulues, il sentait la résistance d'une pudeur vraie cachée sous la souplesse d'une taille docile.

Il lui était impossible d'entamer ces conversations quelque peu équivoques, annonciatrices de propositions insinuées d'abord, clairement exprimées ensuite.

Jacqueline, sans avoir l'air d'y toucher, le tenait à distance respectueuse, de la voix et du geste.

Elle était gentille, cependant. Aimable et douce, pas prude, semblant aimer la compagnie de ce jeune homme d'ailleurs fort beau et très riche assurément. Mais elle ne voulait pas d'aventure.

Elle le lui dit un soir, très nettement.

— « Mon cher Jean, je ne suis ni farouche ni bégueule. Je ne sais ce que vous désirez ou plutôt je le devine. Si c'est moi-même, ce sera entièrement ou pas du tout ; si ce n'en est qu'une partie — pardonnez à ma franchise — je désire la garder intacte, telle qu'elle est, jusqu'à ma nuit de noces. »

Elle ajouta :

« Et même quelques jours de plus, si possible. J'espère ne pas épouser une brute émoustillée, et aussi que mon futur mari aura le tact de ne rien brusquer et de comprendre ma retenue. Pour être une jeune fille, on a le droit de n'en être pas moins avertie. »

Il ne pouvait que l'approuver mais la quitta avec le ferme propos de ne plus la revoir. Il faillit appeler Satan mais n'en eut pas le courage.

Il n'écrivait plus à Viviane ces lettres qu'il faisait poster de l'étranger par une agence spécialisée et se maintenait uniquement en rapport avec son bureau. Les mois s'écoulaient et, pour lui, les années.

Se marier lui était impossible dans sa condition actuelle. Il lui eût fallu déclarer son âge. Mais quel âge avait-il ? Celui de ses papiers, celui de ses vingt ans ou celui que Lucifer lui imposait ?

Chaque jour qui passait le terrassait davantage. Il en était arrivé à ressentir une douleur physique tellement son désir pour Jacqueline était devenu violent.

Il lui dit un jour être marié et séparé d'une femme qui refusait le divorce.

— « Je vous jure que je ne trompe personne en vous voyant. Je me suis marié à dix-huit ans. J'étais orphelin. Je n'ai pas été heureux trois mois. Je ne trompe personne et vous non plus. Nous nous aimons, soyez à moi, à quoi bon attendre ! Je ne puis pas guetter sa mort ou la supprimer. Elle ne veut pas que nous divorcions. Voulez-vous ne plus me revoir ? »

C'est à l'idée d'une séparation possible qu'elle manifesta pour Jean un attachement réel et une tendresse inaccoutumée. Elle lui permit leur premier baiser et dit simplement :

— « Attendons... »

***

Attendre quoi ? Il la voyait une ou deux fois par semaine. Elle ne lui avait jamais permis de la reconduire chez elle et il n'y tenait pas, la situation étant insoluble. Elle parlait peu de ses parents, non plus, d'ailleurs, que d'elle-même. Son père, disait-elle, avait des intérêts dans des mines. Sa mère était une pieuse femme qui parfumait de lavande un linge de fin linon. Ce devaient être des bourgeois paisibles comme leur fille.

Un an passa, et il eut cinquante-deux ans. Le matin de ce premier anniversaire, il décida de rentrer en lui, mais au moment d'accomplir le geste, il craignit de se revoir vieilli, non pas de douze ans car il avait oublié son précédent aspect, mais de trente et une années marquées chacune par les souffrances, les maladies, les soucis.

Pour la première fois, il se rendit compte qu'il courait à la mort à une vitesse infernale. Encore quelques mois, et il serait un vieillard à la merci de n'importe quel accident. Il avait gardé l'aspect de la jeunesse la plus

éblouissante, mais sentait en lui une pesanteur qui le forçait à se ménager de longues heures de repos.

Il consulta un médecin.

— « C'est curieux, » dit cet homme plein de componction, « quel âge avez-vous? »

— « Vingt et un ans. »

Le médecin l'ausculta encore et dit :

— « Très curieux. Vous... sortez beaucoup? »

— « Non. »

— « Et vos parents, vivent-ils encore? »

— « Non. »

— « Evidemment, » dit le praticien, et il prescrivit des reconstituants.

Jean avait compris. Il n'en souffrit pas mais n'eut plus désormais qu'un but : conquérir Jacqueline.

« Je ne désire plus rien d'autre, » pensait-il. « J'ai tout eu. Revenir en moi, maintenant, à quoi bon? Je suis presque vieux, j'ai trop attendu et de toute façon je perds la partie. Qu'il me reste au moins la joie d'obtenir ce que je désire depuis si longtemps. Tellement longtemps, même, » ironisa-t-il. « Après, peut-être reviendrai-je tout de même pour mourir paisiblement de quelques vraies années de vieillesse... »

Jacqueline continuait à le rencontrer, semblant heureuse et ne désirant rien de plus. Elle ne l'avait jamais autorisé à plus d'un baiser et sortait d'ailleurs avec d'autres jeunes gens, prenant la vie comme on la prend à dix-neuf ans lorsqu'on est de caractère calme : sans souci, sans hâte, sans passion.

Il avait espéré que son expérience lui permettrait d'émouvoir finalement les sens de Jacqueline. Il voulait que ses baisers fussent savants et lorsqu'il lui passait les bras autour du cou pour lui souhaiter le bonsoir, il l'embrassait comme un collégien.

Des semaines passèrent encore et des mois.

Un après-midi d'automne, il lui parla.

— « Il y aura bientôt deux ans que je vous connais, Jacqueline. En deux ans, je n'ai rien obtenu ; vous ne m'avez rien accordé. Je ne puis vous offrir le mariage. Je m'en vais demain pour longtemps, très longtemps. Je vous supplie d'être à moi. Vous semblez m'aimer parfois ; ensuite vous paraissez indifférente. Nous nous voyons souvent et je m'aperçois ne rien connaître de vous. Je vous aime, je vous aime de toute mon âme, de toutes mes forces. Vous m'avez dit d'attendre. Je l'ai fait. Rien ne peut se passer de mon côté qui aide à notre union, vous le savez. Pourquoi n'y aidez-vous pas du vôtre? C'est aujourd'hui, probablement, la dernière fois que nous nous verrons de longtemps. Allez-vous me laisser aller sans aucun autre souvenir que celui de vos lèvres distraites? N'as-tu ni cœur, ni sens, ni âme? »

Très simplement, elle répondit :

— « Je suis à toi, si tu le veux. »

*
* *

Il la ramena chez lui. Il l'avait si longuement désirée qu'il goûtait davantage les dernières minutes qui le séparaient de son bonheur.

Elle s'assit un peu timidement, au bord d'un fauteuil. Ils fumèrent une cigarette en silence puis elle lui demanda de la laisser seule.

Lorsqu'il revint, toute la chambre était illuminée par sa nudité ambrée. Il sentit son cœur battre violemment, comme si c'était la première fois qu'il allait posséder une femme. Elle s'était étendue sur le lit et détournait légèrement la tête.

Précipitamment, il commença à se dévêtir. Il jetait ses vêtements à gauche et à droite, avec des gestes fébriles. Enfin déshabillé, haletant de joie, la gorge nouée par cette émotion qu'il avait espérée follement depuis deux années, il s'approcha d'elle.

C'est à ce moment qu'il lui sembla recevoir au cœur un coup de couteau. Il tomba d'abord à genoux, tenta de se redresser puis glissa sur le côté. Son visage avait bleui et les veines de son cou gonflaient à éclater.

Il voulut parler, mais déjà il râlait.

Il se retourna sur le dos et sa salive, épaisse et blanche, commença de lui couler sur l'épaule.

Jacqueline s'était redressée et le regardait sans bouger.

Petit à petit, le râle s'apaisait et soudain il n'y eut plus que le silence.

Alors Jacqueline se leva et dit :

— « Cela peut être dangereux, à soixante-quatre ans, de trop s'énerver. Surtout ce genre d'émotion-là. »

La nuit était tombée et dans la chambre on ne distinguait plus que des ombres.

Celle d'un corps sans vie, étendu à même le sol, et celle, vêtue de noir, d'un être qui ouvrit une porte et disparut dans une violente lueur rouge.

Une cigarette se consumait lentement dans un cendrier, imprégnant l'atmosphère d'une odeur de brûlé.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi jusqu'à nouvel avis.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

Kalàto

(*Kalato*)

par EDWARD LEE

Edward Lee est connu aux U.S.A. comme l'auteur de deux excellents romans policiers : « A fish for murder » *et* « The needle's eye », *que l'on espère voir un jour traduits en France. Il nous donne ici une « chronique martienne » un peu à la façon de Bradbury. Comme chez ce dernier, sa planète Mars est poétique, bizarre, dotée d'une civilisation évoluée vers l'antimécanisme, et ses Martiens ne sont pas des monstres rampants et bavants, mais des êtres simplement* non-humains, *ce qui est tout autre chose. La qualité principale du récit est en effet d'arriver à suggérer, avec une rare plausibilité, la nature d'une* psychologie *entièrement* différente *de la nôtre, sans communes mesures. Ce thème avait été réussi de façon inoubliable par Stanley Weinbaum, sur le mode humoristique, dans ce petit chef-d'œuvre qu'est* « Odyssée martienne » *(une des nouvelles du recueil* « Escales dans l'infini » *au « Rayon Fantastique »). Edward Lee a choisi la solution encore plus malaisée de la traiter de façon sérieuse. Il en a tiré la matière d'une évocation aux résonances inédites.*



UN insecte ronronnait dans les lichens jaunes, au pied de la falaise rocheuse. A la fin de son petit chant extatique, une réponse vint d'en haut, où une étrange cabane surplombait le rivage de cette mer depuis longtemps desséchée. Prenant une nouvelle inspiration dans cet écho, l'insecte rassembla ses forces et reprit son bruissement. Puis, de nouveau, il écouta, mais bientôt la déception le gagna et il garda le silence.

Son chant était un chant d'amour, mais même à ses sens imparfaits il devenait évident que la réplique n'était qu'un cri mécanique, dépourvu de tout élan romantique.

Un sentier courait dangereusement au bord de la falaise jusqu'à une porte étroite au-dessus de laquelle une enseigne flamboyante proclamait : FABRIQUE D'OBJETS D'ART DE PORT-MARS, S.A. Sur la porte même, en lettres aux couleurs également vives, on lisait : HENRY MARLIN, DIRECTEUR. La porte ouvrait sur une pièce exiguë dans laquelle il y avait un établi, des rayonnages, plusieurs chaises de divers types et une jeune femme.

La jeune femme avait des cheveux de lin, des yeux bleus et une

expression d'inflexible détermination dans un de ses yeux. L'autre était caché par une loupe de bijoutier attachée à un ruban élastique qui traçait un sillon dans ses cheveux.

Sa main gauche tenait une pierre rouge sang. De la droite, elle approcha de cette pierre une meule minuscule ; son pied se mit à actionner une pédale et l'air vibra du son qui avait, ne fût-ce qu'un instant, abusé un insecte confiant.

Elle s'appelait Bessie Marlin et elle était la fille adoptive d'Henry Marlin. Sa profession, où elle excellait, consistait à ciseler des pierres semi-précieuses qu'Henry tirait d'un tunnel à proximité, pour en faire des intailles, des camées et autres bijoux. Les objets, une fois finis, étaient vendus à un petit stand à l'Astrogare de Port-Mars, distant d'une quinzaine de kilomètres à l'est.

— « Mais je voudrais tellement comprendre, » dit le jeune personnage qui était encadré par la seule fenêtre ouverte de la cabane. Il se tenait sur le sentier en surplomb qui, s'incurvant vers l'ouest, menait à une série d'ouvertures, dans le rocher, anciennes entrées d'autant de mines abandonnées. Sa voix était douce comme les vents nocturnes qui naissaient avec la montée au ciel des deux lunes. Et elle avait une égale persistance.

— « Je te l'ai dit, » répondit Bessie, sans négliger son ouvrage l'espace d'une seconde. « Les clients les achètent pour se rappeler quelque chose. Des souvenirs, nous appelons cela. »

— « Mais c'est vous qui les faites, et ils ne vous voient jamais. C'est votre père qui les tire du sol et ils ne voient jamais votre père. Ils pensent que ce sont des pierres de Mars, mais qu'en savent-ils? Qu'est-ce que ces choses peuvent leur rappeler? »

— « Ce n'est pas notre affaire, » dit vivement Bessie. « Ils les veulent parce qu'elles sont jolies et parce qu'elles prouvent qu'ils sont venus sur Mars. Ils aiment les montrer aux gens qui n'y sont jamais venus. »

— « Ah? »

Sharnol s'appuya sur ses coudes à l'embrasure tandis que ses yeux couleur topaze se tournaient vers l'intérieur. Les extrémités de ses longs doigts minces décrivirent dans l'air des mouvements irréguliers, comme si chaque jeu de doigts correspondait au clavier d'un instrument complexe. Elles palpitaient les unes contre les autres, pétrissant la pensée qui occupait Sharnol en des myriades de combinaisons tactiles. Puis les doigts s'immobilisèrent.

— « Non, » dit Sharnol. « Je n'arrive pas à comprendre. »

— « Vous autres, Martiens, vous ne comprenez jamais rien, » répondit Bessie avec impatience. « Ces objets, ces souvenirs, prouvent simplement aux gens que leurs possesseurs ont fait quelque chose qui sort de l'ordinaire et dont ils sont fiers. »

— « Ah !... Vrai? « Venir », c'est « *faire* »? « Se mouvoir », c'est « accomplir »? »

— « Oh ! ça suffit ! »

Bessie aimait assez le jeune Sharnol, mais celui-ci pouvait être terriblement assommant par moments et elle était déjà en retard dans son travail. Pourtant, prompte à regretter sa brusquerie inutile, elle leva la tête et éloigna le verre qui masquait son œil.

« Pourquoi te préoccuper de ces choses, Sharnol? »

Rien n'échappait au regard luisant de Sharnol. Il le promena avec une agilité égale à celle de ses doigts sur le visage de la jeune femme. Puis il lui sourit, ainsi qu'il avait appris à le faire en observant les envahisseurs de sa planète. Les coins de sa bouche étroite se relevèrent jusqu'au niveau de ses narines minces, mais sans découvrir de dents. Une ride unique de sa peau semblable à du cuir encadrait ce sourire, telle une courbe de niveau sur une carte. Aucune chaleur n'apparut dans ses yeux, mais Bessie savait que la froide intensité de leur regard n'était presque jamais le reflet fidèle de ses émotions. Leur éclat ne variait qu'avec l'intérêt suscité par l'objet placé devant eux.

— « Il faut que j'apprenne tout, » dit simplement Sharnol. Et les longs doigts frémirent un court instant, comme pour approuver ou applaudir.

Bessie lui rendit son sourire, car elle était sûre de sa sincérité. Quand Sharnol souriait, pensait-elle, cela signifiait toujours ce qu'un sourire devrait signifier. N'y pas répondre eût été aussi cruel que de gifler un enfant affectueux. Elle lui parla avec l'indulgence qu'on peut témoigner à un tel enfant :

— « Je ne peux pas tout t'apprendre, Sharnol. Je ne sais pas tout, et d'ailleurs je n'en ai pas le temps. Il faut que je gagne ma vie, tu sais. »

— « Ah? » Des doigts aux yeux et au cerveau, le concept fut macéré, intimement mélangé avec des pensées de même nature et finalement déposé dans le réceptacle approprié. Apparemment, le mélange ne donnait pas des résultats parfaits.

— « Vous gagnez votre vie? » demanda Sharnol. « Mais le droit de vivre vous a été donné. Un cadeau... et maintenant il faut que vous le gagniez? »

— « Oh ! de grâce, Sharnol. Je ne possède que des doigts malhabiles de Terrienne. Je ne peux pas m'en servir et penser en même temps. Oui, il faut que je gagne le droit de vivre. Il faut que je fasse au moins quatre de ces objets chaque jour ou que je cesse de manger. Et ne va pas me demander pourquoi je mange. C'est une coutume que j'ai apportée de chez moi et Mars ne m'en a pas guérie. »

— « Je mange aussi, » dit Sharnol. Il rumina. « Tous les jours, » ajouta-t-il avec fierté.

— « Je sais, » Bessie fit son possible pour mettre de l'amitié dans sa grimace. « Tu est un mineur expérimenté. »

— « Elle pousse dans une boîte, ma nourriture, c'est tout, » dit Sharnol. « Elle est toujours là, sans que j'aie à la gagner. » Les yeux de topaze fuirent, poursuivant la pensée. Les doigts effilés remuèrent, exécutant un pizzicato muet. Pour la première fois, ils se portèrent sur

l'élément le plus étrange de l'accoutrement de Sharnol : une très large bandoulière garnie sur toute sa longueur de boutons de cristal. Elle était attachée par un crochet d'argent à un collier de même métal qui lui enserrait le cou. De ce collier, des filaments, d'argent eux aussi, s'élevaient pour dessiner des spirales au niveau de ses oreilles minuscules.

Tandis que ses doigts s'agitaient nerveusement sur les boutons de cristal, l'air, autour de lui, s'emplit d'un murmure pareil à celui d'un grand nombre d'insectes lointains.

Bessie écouta, ses lèvres dessinant un demi-sourire, une indulgence amusée lui mettant de petites rides au front et au coin des yeux.

— « C'était moi, » dit Sharnol, « en train de savourer mon... mon dîner. Je jouais le chant de l'appétit satisfait et de la bonne digestion. C'était le contentement de l'intérieur de mon corps. »

— « En effet, il avait l'air d'être assez content, » admit Bessie. « Tu fais une chanson avec n'importe quoi, n'est-ce pas, Sharnol? »

— « N'importe quoi. Je suis kalato. Le... le barde. Acteur aussi. »

— « Troubadour, tu veux dire? »

— « Je crois que oui. Si je vous comprends bien. Je joue ou je chante ce que je ressens, ou ce que vous ressentez, ou ce que nous aimerions ressentir. Ou parfois ce que nous ne devrions jamais ressentir. » Il agita ses doigts en l'air. « C'est avec eux que j'entends, mieux qu'avec mes oreilles. Mes oreilles ne sont pas si bonnes que les vôtres. Ni si grandes. »

— « Merci, mon cher. Je crois que mes pieds sont un peu plus grands aussi. »

— « Oh! beaucoup plus grands, » acquiesça galamment Sharnol. « Tout votre corps, je crois... »

Mais cet échange de compliments fut brusquement interrompu.

— « Bessie! » tonna une voix rude, autoritaire. « Au nom de tous les enfers planétaires et de Mars en particulier, qu'est-ce qui se passe ici? Peut-on gagner sa vie quand on passe son temps à bavarder avec chaque vagabond pouilleux qui monte du désert? »

Ainsi s'exprima Henry Marlin, Directeur de la Fabrique d'Objets d'Art de Port-Mars, avec un regard terrestre qui aurait dû briser tous les os fragiles du mince squelette de Sharnol. Henry était petit, gros et presque chauve, et chacun des cheveux qui lui restaient avait pris une teinte où s'associaient le rouge et le gris. Il s'était appliqué durant tant d'années à cacher son infériorité sous des airs de matamore que la brutalité était devenue à la longue le trait dominant de son caractère.

Son regard hostile alla du Martien au camée inachevé reposant dans la main de sa fille, puis revint se fixer sur Sharnol. Le visiteur, l'indigène, soutint à la fois le regard et la pensée, et ses doigts, pareils à des antennes, voltigèrent à une cadence plus rapide sur les boutons de cristal. Le regard d'Henry refléta un mépris exagéré.

— « Jamais une honnête journée de travail dans sa misérable vie, » grommela-t-il. « Chez nous, je l'appellerais un farfadet. Dieu sait quel nom on lui donnerait sur cette planète dégénérée. »

— « Je suis kalato, » murmura Sharnol sans lever les yeux. Ses doigts s'agitaient frénétiquement.

— « C'est bien ce que je dis. Kalato, tata, bon à rien. Décampe ! Ne reste pas devant cette maison. Disparais, et plus vite que ça ! »

Il se retourna vers sa fille. « Bessie, j'entends que ces pierres soient finies d'ici le dîner, et j'entends que le dîner soit prêt à l'heure. Est-ce que Barney vient ce soir? »

— « Oui. Pour dîner, je pense. »

— « Encore un bon à rien. Mais lui, au moins, c'est un homme. Un Terrien. Toi, kalato... décampe, je te l'ai déjà dit. »

A ces mots, Henry Marlin retourna à son puits de mine, à son pic et à sa morne prospection des pierres de couleur. Sharnol, qui n'avait pas bougé, sourit à Bessie par-dessus la barre d'appui de la fenêtre. L'éclat froid de ses yeux de topaze n'était pas altéré et la jeune fille, en les regardant furtivement, s'étonna de la stupidité de son père adoptif. Sharnol était de constitution débile si l'on s'en rapportait aux normes terrestres, mais de tous les êtres mâles qu'elle connût il était le dernier à mériter le qualificatif d'efféminé.

— « Je suis kalato, » dit Sharnol. « Ecoutez. »

De la bandoulière ornée de boutons s'échappa une plainte discordante où s'exprimaient la crainte, la frustration, et la malveillance. En contrepoint s'élevait le geignement inintelligent d'un enfant perdu cherchant avidement ce qu'il ne pouvait ni comprendre ni apprécier. Une voix désincarnée montait de quelque région névrotique où elle existait solitaire, toujours solitaire, toujours incomprise. Bessie se boucha les oreilles de ses deux mains.

— « Cela, c'est votre père, » dit Sharnol. « Je suis toujours kalato. Ecoutez. »

A regret, elle découvrit ses oreilles et entendit une suave mélodie de la Terre, du pays natal. Une prairie baignée de soleil chantait, dans les voix des alouettes et des grillons et dans les conversations assourdies du bétail au repos. Et là encore il y avait un accompagnement, une musique à peine audible, suggestive de beauté, de tendresse, d'amour inaltérable pour un monde laissé loin dans l'espace mais resté présent à la mémoire.

— « Et cela, c'était vous, Bessie. »

Elle le voyait confusément, à travers un voile.

— « Oui, » murmura-t-elle, « tu es kalato. C'est vrai. » Et, après une pause : « Comment peux-tu jouer ainsi en évoquant la Terre, Sharnol? Comment peux-tu savoir? »

— « Je n'ai évoqué que ce que vous connaissez, et ce que vous êtes. Pourquoi restez-vous chez nous, Bessie? »

— « Parce que j'y suis obligée. »

— « A cause de ce jeune homme, Barney? »

— « Oui. C'est du moins une des raisons. »

Les doigts de Sharnol palpèrent l'air, puis les boutons de cristal. Le résultat fut une interprétation plus douce que les précédentes mais,

cette fois, infiniment plus inquiétante par son imprécision, par la forme inachevée des choses suggérées... des choses presque — mais non franchement — anormales, vicieuses et obscènes, d'une manière obscure et horrible.

— « Oh ! non ! » gémit Bessie. « Qui était-ce cette fois? »

— « Peu importe, » dit Sharnol. « J'ai compris maintenant, et je ne suis plus kalato pour aujourd'hui. Je crois que vous feriez mieux de reprendre votre travail, Bessie. »

— « Oui, je crois. » La minuscule meule bourdonna, attaqua la pierre avec un son aigu et dérapa en émettant un grincement strident. Bessie eut un sursaut, laissa tomber la pierre détériorée et éclata en sanglots.

Sharnol la regardait pleurer. Ses doigts bougèrent lentement, choisissant et pressant les boutons. Son étroit visage était un masque safrané, sans expression, mais une lueur d'intérêt animait son regard. C'était un intérêt froid, mais sa voix sonna chaude et vibrante :

— « Faites-moi voir, Bessie. »

Elle s'essuya le visage d'un revers de manche, se pencha et trouva la pierre. Sharnol la prit dans la main qu'elle lui tendait, au jugé. Ses doigts sensibles parurent couler comme un fluide à la surface de l'objet. Il prit la meule et la palpa aussi avant de parler :

— « Donnez-moi une pierre et faites chanter ceci, Bessie. »

Ce qui suivit fut, pour la jeune fille, à la fois incroyable et humiliant. En une fraction du temps le moins long qui lui eût été nécessaire à elle pour faire le même travail, il avait réalisé une copie qui ne le cédait en rien à ses meilleures productions. Elle lui tendit tranquillement une autre pierre brute et, de nouveau, il fit jaillir dans l'air une poudre cristalline tandis qu'il la transformait en un portrait qui aurait pu le représenter. Sauf qu'il était rouge.

Il posa le second camée et la meule et lui dit dans un sourire :

— « Maintenant, vous avez gagné le droit de vivre aujourd'hui, Bessie. »

— « Oui, » dit-elle d'un air absent. « Cela en fait quatre. »

— « Bessie ! » gronda une voix sortie des profondeurs.

Sharnol sourit et s'éloigna avec de grands bonds pleins de grâce en direction du tunnel où il passait pour l'instant les heures de jour avec quelques-uns de ses compatriotes.

***

Deimos éclairait faiblement la piste qu'un jeune homme foulait avec confiance. Il n'avait pas besoin de cette petite lune pour lui montrer le chemin qui menait à Bessie Marlin. Mais, dans le même temps, son esprit cheminait, sans aucune confiance, le long d'un sentier usé qu'il haïssait, mais dont il ne parvenait pas à s'écarter. Il était impuissant à imaginer Bessie sans que la figure renfrognée d'Henry Marlin vînt gâcher le tableau.

Barney cueillit un baiser sur le pas de la porte et suivit Bessie dans l'atelier que des couvertures et des courtes-pointes à fleurs transformaient à cette heure en une imitation passable d'un salon. Henry était là, inévitablement. Ses avant-bras épais reposaient sur la table, entourant l'assiette qu'il venait de vider. Il salua l'invité d'un « Ha ! » rébarbatif.

Les deux lunes créaient de légères ombres divergentes sur la face rugueuse de la falaise. Sur le sentier qui la longeait, dans ce qui était un simple élargissement d'une fissure naturelle, sous la fenêtre ouest de la cabane Marlin, reposait un corps vivant mais immobile. Le long d'une bande en diagonale, sur ce corps, des rangées de petits cristaux scintillaient faiblement à la clarté des lunes.

Dans la cabane, une dispute s'acheminait vers son point critique habituel. Deux hommes aimaient une jeune fille et l'un et l'autre, chacun à sa façon, avaient besoin d'elle. Son père adoptif ne pouvait tailler ses pierres pour en faire des bijoux vendables. Et il ne pouvait pas les vendre à l'état brut. Il se trouvait donc incapable de subsister sans elle, triste circonstance qu'il mentionnait de temps en temps. Presque d'heure en heure, en vérité. Bessie le croyait sur parole, ce en quoi elle avait tort. Car Henry n'avait eu aucun scrupule à se constituer, sur le dos de Bessie, une réserve d'argent suffisante pour lui permettre de ne rien changer à sa manière de vivre jusqu'à la fin de ses jours. Mais Henry n'était pas entièrement satisfait de sa manière de vivre actuelle.

Les besoins de Barney, homme mince, vif d'allure et assez séduisant, qui n'avait pas encore atteint la trentaine, étaient plus élémentaires et plus importants. Ce qu'il désirait, ce n'était pas une jeune fille quelconque, une épouse quelconque. C'était Bessie et nulle autre, et il la convoitait avec tant d'ardeur qu'il lui arrivait d'en perdre le souffle et de se demander s'il n'était pas sujet à des troubles cardiaques. Barney était extrêmement amoureux.

Mais l'argent n'était pas non plus absent de ses préoccupations. Ayant atteint le sommet de sa profession, celle de mécanicien d'astronef, Barney s'était rendu compte fort justement qu'il ne tirait pas tout le parti souhaitable de ses talents. Aussi avait-il réuni ses ressources et ses économies, donné sa démission, et était-il retourné suivre des cours. Avec son emploi de maître-mécanicien, il aurait pu se marier. En tant qu'élève étudiant les problèmes complexes posés par la navigation interplanétaire, il ne le pouvait plus.

Et pourtant...

C'est ainsi que la querelle renaissait chaque fois, sans le moindre espoir de règlement, puisque aucun des deux adversaires ne remontait jamais à ses causes cachées — pour la raison que ni l'un ni l'autre n'en avait vraiment conscience.

Il importait certainement peu que Barney restât un élève impécunieux pendant plusieurs années. Eût-il été l'homme le plus riche du système solaire qu'Henry n'eût pas été long à trouver d'autres objections.

Pour sa part, Barney s'irritait à la pensée d'avoir apparemment à épouser le vieux vautour en même temps que sa fille, adoptive mais dévouée.

Et Bessie s'employait du mieux qu'elle pouvait à jouer le rôle de conciliatrice.

Dehors, des doigts minces s'interposaient entre les lunes et les boutons de cristal, sur le flanc de la falaise. Ils remuaient, tantôt vite, tantôt lentement, à mesure que kalato enregistrait, interprétait et transposait, dans son besoin de tout comprendre.

Finalement, Barney déroba un nouveau baiser à la jeune fille en la quittant à la porte et s'éloigna d'un pas pesant, profondément découragé. Henry Marlin alla s'installer en bougonnant dans sa couchette à l'entrée du tunnel. Bessie transforma le divan du salon en un lit étroit. Sharnol courut à grandes enjambées jusqu'à la plage préhistorique et bondit avec souplesse à travers les lichens, vers un endroit propice où il se mit à improviser sur ce qu'il venait de capter dans la nuit, jusqu'à ce qu'il eût la certitude que, de cela du moins, il savait tout. Les lunes jumelles continuaient de monter rapidement au ciel, au-dessus d'une planète silencieuse.

***

Le lendemain matin, Sharnol passa la tête à l'intérieur de la cabane, par la fenêtre ouverte, pour demander des précisions.

— « Chez les Terriens, » s'enquit-il, « combien y a-t-il de sortes d'amour? »

Bessie éclata de rire.

— « A moi : combien chez vous, Martiens? »

— « Deux. »

Elle attendit, puis demanda :

— « Quelles sont-elles, Sharnol? »

— « L'amour de la race, l'amour du pays. »

— « Pas de soi-même? »

— « Non. »

— « Je n'en crois rien, Sharnol. Quand tu es kalato, l'orgueil rayonne littéralement de toute ta personne. Est-ce que cela n'est pas l'amour de soi? L'égoïsme, comme nous l'appelons? »

— « Non. »

— « Pourquoi non? »

— « Kalato est né ainsi, et éduqué avant de penser. Il est la race... la voix de son peuple. Je suis fier que ma race produise kalato. »

— « Hmmm, » fit-elle.

— « Mais combien de sortes d'amour y a-t-il en vous, Bessie? Et chez votre peuple? »

— « Oh ! de nombreuses sortes. Et qui se chevauchent même, bien souvent. Surtout, je dois le dire, l'amour de soi. Puis il a l'amour de la race, de la ville natale, de la patrie, de la Terre... quoique tout cela soit plutôt de l'orgueil que de l'amour à vrai dire. Mais il y a l'amour

qu'on éprouve pour l'être qui partage votre vie, et celui des enfants pour leurs parents et des parents pour leurs enfants... »

— « De l'orgueil, Bessie? »

— « Il s'y trouve mêlé, j'imagine. Et il y a aussi l'amour des animaux, l'amour du pouvoir et... enfin, il y en a d'autres qui ne me viennent pas à l'esprit. On dirait que nous aimons pour ainsi dire tout, n'est-ce pas? »

— « Non. Pour vous, Bessie, deux choses seulement. Ecoutez. Je suis kalato. »

— « Oui, j'écoute. La voix du peuple de Mars. Elle dit... »

C'était un chant qui s'adressait à l'esprit plutôt qu'à l'oreille. A l'imagination encore plus qu'à l'esprit. Il opérait par images plus que par métaphores musicales. Plus tendre, plus beau qu'aucune voix ou qu'aucune musique, il s'épanouissait en trouvant sur son chemin le récepteur qui lui convenait. Dans le cerveau, dans l'imagination, dans l'âme, il projetait une image trop émouvante pour provoquer des larmes ou des paroles. Bessie Marlin restait debout, immobile, les yeux dans le vague, près de son établi rudimentaire, tandis que kalato modelait les sentiments dont elle était habitée.

La prairie encore, les alouettes et les troupeaux heureux. De tous les amours, le plus durable, celui du pays.

— « Pourquoi restez-vous, Bessie? »

— « Je ne sais pas, Sharnol. »

— « Ecoutez. »

Les alouettes, les grillons et les troupeaux s'éloignèrent avec leur douce musique, tandis qu'un nouvel amour au murmure extatique se glissait au premier plan.

— « Barney, » murmura Bessie.

— « Oui. Votre pays serait-il votre pays sans Barney? Vos deux amours, Bessie. Pouvez-vous être heureuse avec l'un et sans l'autre? »

— « Arrête, Sharnol ! »

— « Je suis kalato. »

— « Cela m'est égal, arrête ! Tu me troubles. Tu le fais exprès. »

— « Ecoutez. »

Encore la prairie enchantée, avec la délicieuse présence de Barney, mais, porté par un vent froid soufflant d'une sombre caverne, s'infiltrait un fluide mauvais, une voix légèrement sifflante, celle de l'intérêt, de la convoitise et des désirs cachés ; cachés par honte et par nécessité.

— « C'est un mensonge ! » cria Bessie. Mais elle avait blêmi et sa respiration était courte.

Les yeux dorés clignotèrent tandis que kalato observait avec attention, appréciait et réfléchissait. Quand il eut apprécié, leur feu intérieur s'éteignit.

— « Maintenant, je ne suis plus que Sharnol, » dit-il avec un sourire. « Travaillons, Bessie, Pour que vous puissiez vivre un jour de plus. »

— « Qu'est-ce que signifiait cela, en dernier? »

Il haussa ses épaules étroites.

— « Je ne suis que Sharnol, » répéta-t-il. « Comment le saurais-je? »

Elle lui lança un regard où il y avait du doute, une part de compréhension et de l'étonnement. Tout cela se retrouva dans sa voix quand elle lui dit :

— « Je pense que c'est de la magie. Je suis si heureuse, et si malheureuse, et si bouleversée... Tu travailleras pour moi aujourd'hui, Sharnol. C'est ta faute. »

— « Mais bien sûr, Bessie. Une image de vous? »

— « Non, de quelque chose de martien. Quelque animal, peut-être? »

— « Ah? Oui, un oiseau. Regardez, Bessie. Un oiseau que vous n'avez jamais vu. Ni moi non plus. Faites tourner la roue, très vite. »

Bessie fut enchantée de l'oiseau que, sur la Terre, un savant eût appelé archéoptéryx avant de l'avoir examiné de plus près. Comme elle insistait, Sharnol grava un autre oiseau et il en commençait un troisième quand il fut interrompu avec rudesse.

— « Encore toi? »

— « Oh! papa, regarde ce que Sharnol fait pour nous. Les touristes vont se battre pour en avoir. »

Henry Marlin posa son regard courroucé sur le Martien, puis sur le camée. Son courroux s'évanouit. Cela pouvait être un oiseau pour les autres, mais pour Henry c'était de l'argent. Il jeta un coup d'œil gêné au nouvel artisan.

— « Ah!... Ah! kalato... »

— « Sharnol. »

— « Peut-être pouvons-nous conclure un marché, tous les deux. »

Sharnol sourit. Il se serait probablement mis à rire s'il avait su comment il fallait faire. Il déplaça sa bandoulière et, d'une petite cachette, derrière, tira un objet surprenant. C'était un bijou aux multiples facettes, de couleur rose tendre. Ou qui, plutôt, donnait cette impression d'ensemble, car la couleur était une chose vivante. D'un centre, ou noyau, rouge rubis, partaient des radiations rythmées qui atteignaient les facettes et s'y brisaient en une vapeur qui enrobait l'ensemble. C'était un objet plus étrange à des yeux de Terrien que cet incroyable oiseau lui-même. Il paraissait trop brûlant pour être manipulé, et pourtant Sharnol le tenait sans aucune précaution. Il avait le volume d'une petite noix.

— « Un samoon, » dit Sharnol. « Ce que vous appelleriez un mélange du soleil et des lunes. Il y en a trois comme cela sur Mars. »

Henry Marlin chuchota des noms de divinités. Il tendit la main, mais la retira.

— « Trois seulement? »

Sharnol inclina la tête en signe d'acquiescement.

— « C'est l'emblème et le pouvoir de kalato, » dit-il. « Il y a longtemps, il fut convenu qu'il y en aurait trois. » Il sourit. « Devrai-je les

porter en collier pour être davantage kalato? Non, fut-il décidé. Il y en a trois et pas plus. »

Ayant remis en place cette pièce unique, il promena ses doigts sur les boutons de cristal tout en observant le visage empourpré d'Henry Marlin.

— « Est-ce que ton pouvoir vient de ces objets, Sharnol? » s'enquit Bessie. « Si tu les perdais, cesserais-tu d'être kalato? »

— « Non, nous en trouverions trois autres. »

— « Où? » s'écria Henry involontairement.

— « Là où l'on a trouvé ceux-ci, sûrement. Non loin d'ici. Vous aimeriez en avoir un, Henry Marlin? »

— « Oui. »

— « Nous pouvons conclure un marché. Venez avant que les lunes se lèvent. » Et, toujours souriant, Sharnol s'enfuit légèrement sur le sentier qui conduisait à sa propre entrée de mine.

***

Henry vint au rendez-vous, entre le coucher du soleil et le lever des lunes. Son long couteau pendait sous son aisselle, dissimulé sous sa chemise. Un revolver se balançait dans l'ample poche de sa veste de mineur. Il venait conclure un marché.

Il faisait noir dans le tunnel rocheux — aussi noir qu'il peut faire, la nuit, dans n'importe quel trou creusé dans la terre. Mais trois points incandescents marquaient l'endroit où les samoons étaient maintenus par un support invisible à quelque distance au-dessus du sol. Leur lueur palpitante faisait apparaître vaguement la tête et les épaules de Sharnol et la figure seulement de ceux qui se tenaient en arrière.

— « Qui sont ceux-là? » questionna Henry, soupçonneux.

— « Des apprentis de kalato, » dit Sharnol.

— « Venons-en à notre affaire, alors, » dit Henry, que l'intérêt portait à une brusquerie excessive. « Tout ce que je possède contre deux de ces objets. »

— « Un seul, » rectifia Sharnol. « Dites-moi, vous le vendrez pour vous acheter ce que vous désirez? »

— « Certainement. »

— « Alors, je pourrais m'acheter des choses avec? »

— « Euh... oui. Sans aucun doute. Mais que ferais-tu de choses terrestres? »

Kalato exécuta un air qui évoquait la volupté et la puissance venues enfin à un être souffrant depuis longtemps de se voir ignoré. Il incarna des nuits d'amour et de luxure et des jours d'oisiveté et de sybaritisme. Le chant s'éteignit soudain.

— « Je veux acheter Bessie, » déclara Sharnol, touchant une série de boutons. Des formes confuses remuèrent, au fond, dans les ténèbres du tunnel.

Henry Marlin entendit, prit peur, puis se calma, contenant sa rage

homicide jusqu'à ce qu'elle fût passée. Il desserra ses doigts qui s'étaient crispés sur son revolver. Il y avait trop de cibles incertaines. Trop, certainement, qu'il ne pouvait pas voir du tout. C'était un piège. Il se souvint de ses insultes gratuites et, tant que dura ce moment plein de danger, il les regretta.

— « Deux des samoons contre Bessie, » dit Sharnol. « Pas trois. » C'était la torture. Henry temporisa.

— « Et si Bessie refuse? Je ne peux pas la forcer, tu le sais. »

— « Envoyez-la-moi. Bessie décidera. »

— « Et que fais-tu du jeune Barney? »

— « Je me chargerai de Barney. »

— « Quand? »

— « Quand il reviendra. »

— « Il est là-bas en ce moment. » Henry réfléchit à un plan. Il ne manquait pas de ressources, il saurait les utiliser. Il dit plaisamment : « Affaire conclue. Une des pierres pour sceller le marché. L'autre quand Bessie se sera décidée. »

Sharnol lui tendit un des bijoux.

— « L'autre, » dit-il, « si la décision me satisfait. Envoyez-la d'abord, seule. »

Une douce lumière se répandit dans la grotte après le départ d'Henry Marlin. Sharnol s'approcha d'une boîte dans laquelle bouillonnait une pâte dorée et épaisse. Il en prit une cuillerée qu'il déposa sur un plateau fixé à la boîte, puis il abaissa une presse plate sur le plateau et appuya sur un levier. Du liquide s'échappa du plateau et retomba dans la boîte. Alors Sharnol enleva la presse, fit un rouleau de la feuille solide restée dans le plateau et commença son repas quotidien. Un autre mijotait dans une jatte d'herbes sèches pour les micro-organismes affamés producteurs de nourriture.

***

Bessie et Barney s'écartèrent à regret l'un de l'autre quand des pas lourds retentirent sur le sentier de la falaise, annonçant la fin d'une de leurs rares heures d'intimité. Il y avait un mauvais présage dans ce pas lent qui dépassa la fenêtre ouest, contourna la maison par le côté d'en-bas et s'approcha de l'unique porte.

Henry Marlin entra, prit place sur sa chaise, à la table, et posa son menton volontaire dans ses solides paumes de mineur. Son regard traversait la pièce sans s'attacher à ses occupants ni à quelque objet que ce fût. Ses doigts musclés fouillaient spasmodiquement dans le poil grisonnant qui recouvrait ses joues. Finalement, il posa son revolver sur la table et regarda Barney. Puis il plaça devant celui-ci un bijou, une merveille scintillante, et regarda Bessie.

— « Le prix de l'âme d'un homme, » dit-il avec rudesse, avant d'éclater d'un rire qui émit un son grinçant, un son qui aurait pu symboliser l'arrachement d'une âme.

« Je ne suis pas le premier, » reprit-il. « D'autres hommes ont vendu la leur pour moins cher. » Son visage s'assombrit. « Au moins, celui-là n'avait pas de cornes. » dit-il, et il se remit à rire.

Avec appréhension, Barney regarda Bessie, le revolver, puis le spectacle qu'offrait un homme devenu, il n'en doutait pas, subitement fou. Bessie, pâle, mais calme, observait le même homme sans mettre aucunement sa raison en doute. Elle savait qu'Henry venait de parler à kalato, et il y avait de la méthode et de la détermination dans cette apparente extravagance.

Henry prit le revolver et le pointa, sans menace immédiate, sur la poitrine de Barney. Mais c'est à sa fille qu'il s'adressa :

— « Barney va me tenir compagnie un moment. Sharnol veut te voir, tout de suite. Il n'y a rien à craindre. »

— « Ça, jamais !... » s'écria Barney, se levant et s'avançant sur Henry. Mais Bessie intervint.

— « Il a raison, » dit-elle. « Sharnol n'est pas à craindre. Aucune menace de la part de kalato. J'y vais. »

— « Bessie... »

— « Si je te le dis, c'est que je le sais. Tu m'attendras ici, Barney? »

— « Puisque tu le demandes. »

Aucune parole ne fut échangée pendant les longues minutes que dura l'absence de Bessie. Elle revint avec un regard ravi et timide pour Barney, mais à Henry Marlin elle n'accorda aucun regard du tout. Et c'est à Barney qu'elle dit :

— « Il n'y avait pas de risque. J'ai entendu kalato et maintenant je sais. Il t'attend à présent. »

De nouveau, Barney surprit le regard ravi et intimidé et, connaissant Bessie et l'aimant à la fois, il ne se méprit pas sur sa signification. Il fit un signe d'approbation et s'éloigna.

Il revint et, dans son expression, il n'y avait pas de ravissement. Tout au contraire, il paraissait triste et renfermé, anéanti par une émotion encore trop récente pour être assimilée.

— « J'ai entendu, » dit-il. « Tu es d'accord, Bessie?

— « Oui. »

Barney sortit la main de sa poche et exhiba une seconde pierre étincelante.

— « A vendre, » dit-il d'un ton farouche à Henry Marlin. « Pas d'âme à donner en échange cette fois-ci. Seulement de l'argent. Tout l'argent dont vous avez frustré Bessie et que vous avez caché. Tout votre trésor d'avare. Vous allez le remettre à Bessie immédiatement. Tel est l'ordre de kalato. »

— « Un marché, » dit Henry Marlin, se levant. Il se tourna à demi pour aller à son tunnel et hésita en apercevant derrière les carreaux une paire d'yeux topaze à l'éclat froid. Il en détacha son regard avec effort et disparut dans l'obscur couloir. Quand il revint, il portait la boîte de métal contenant toute sa richesse indûment acquise.

Au nom de Bessie, Barney prit l'argent et en emplit ses poches:

/

Bessie s'enveloppa dans des vêtements chauds pour supporter la nuit martienne.

Posant le bijou sur la table, Barney dit :

— « Nous prenons la fusée pour la Terre demain à l'aube, mais auparavant on nous mariera à l'astroport. Pas d'objections, Henry Marlin? »

— « Pas d'objections. Mais... dois-je comprendre que Sharnol n'a pas voulu de toi, Bessie? »

Elle lui opposa un silence plus méprisant que n'importe quelle réponse.

— « Si vous n'avez pas quitté cette maison avant le décollage, » reprit Barney, « Sharnol viendra avec le troisième bijou et conclura le marché définitivement. Satisfait? »

— « Très satisfait. C'est une bonne affaire. »

***

Dans la douce lumière à l'extrémité d'un tunnel, peu avant l'aube, kalato s'adressa à ses trois élèves. Avec des pensées qui leur parvenaient brûlantes, à distance, avec des doigts qui tiraient des boutons de cristal des illustrations vivantes de ces pensées, il leur parla de l'envahisseur, l'Homme.

L'Homme avait des faiblesses d'une variété des plus inattendues. Ses craintes étaient multiples et généralement sans fondement. Il s'enfuyait quand personne ne le poursuivait. Il s'enseignait à lui-même des contre-vérités évidentes et faussait sa vie et son esprit pour les adapter à ses erreurs. Son amour de soi était la principale de celles-ci. Un tel amour n'était qu'un masque dissimulant une aversion pour sa propre personne qui, par moments, éclatait en accès de violence envers lui-même et ses semblables. L'Homme était une forme de vie incomplète, imparfaite et entièrement méprisable.

Mais, dit kalato, pas tous les hommes. Quelques-uns aspiraient, en vain, à des destinées supérieures à celles auxquelles aspirait un Martien lui-même. Il y avait d'autres types d'hommes, et d'autres encore, et sur chacun le maître faisait bénéficier ses disciples de la somme de ses connaissances accumulées.

Puis il les renvoya et se dirigea dans la lueur blafarde de l'aube vers la cabane d'Henry Marlin. Il était debout près de la fenêtre fermée quand le sol trembla juste avant qu'un éclair et un grondement sourd eussent annoncé que la fusée venait de décoller pour la Terre.

Henry, tiré du ravissement où le plongeait la contemplation de deux yeux incandescents reposant sur la table, aperçut le Martien. Il ouvrit la fenêtre. Sans un mot, Sharnol lui tendit le troisième œil. Henry marmonna quelque chose en le portant sur la table.

***

Le jour passa, et les Terriens établis à Port-Mars et aux environs calfeutrèrent leurs maisons contre le froid qui descendait. Dans une des plus prétentieuses de ces maisons, un ingénieur nommé John et sa femme étaient assis l'un près de l'autre sous une unique lampe de travail. Sûrs de leur amour, ils acceptaient leur isolement, heureux d'être à l'abri du danger, à peine conscients d'un exil appelé à durer encore trois années terrestres. Ayant depuis longtemps fait de nécessité vertu, ils repoussaient la nostalgie dans le plus profond de leur esprit.

Et cependant, à travers des barrières efficaces contre le froid et la chaleur, Mars les atteignait intangiblement. Le froid qui ne pouvait toucher leurs corps touchait leurs cerveaux. Leurs yeux se levèrent lentement de sur les pages imprimées. Ils sentaient autour d'eux la présence des sables et des rochers, alternativement gelés et brûlants, la désolation d'une planète desséchée et abandonnée qui n'avait de valeur que parce qu'elle contenait quelques minéraux et pouvait servir de relais sur la route vers d'autres sphères également inutiles. Les hommes y passaient le temps de leur affectation et partaient pour faire place à d'autres. Pourquoi ? Quelle utilité ?

Le découragement s'empara de l'ingénieur et de sa femme à tel point que chacun eut conscience des sentiments de l'autre. Leurs yeux se rencontrèrent.

— « John ? »

— « Oui ? »

— « Tu vois... Je pensais... cela paraît si long, tout bien compté. »

— « J'ai signé un engagement, ma chérie. Inutile d'y songer pour le moment. »

— « Mais je ne crois pas que je pourrai supporter cela. Pas pendant trois ans encore. Est-ce que tu ne pourrais pas... »

— « Grand Dieu, non ! »

Après les larmes, ils se querellèrent. Après leur querelle, leur amour inaltérable amena la réconciliation. Mais alors, le calme revenu dans leur esprit, la nostalgie frappa avec une force redoublée.

— « Oh ! John, je t'en prie ! Nous n'avions jamais de disputes chez nous. C'est ce maudit endroit qui nous rend comme cela. Est-ce qu'on ne pourrait pas partir tout de suite ? Sur l'ordonnance du médecin ou pour un autre motif ? »

— « Je vais voir, ma chérie. Il y a peut-être moyen. »

Muettement, kalato, la voix du peuple de Mars, sans rien créer dans les esprits, nourrissait, développait fabuleusement les émotions dont il avait appris qu'elles s'y trouvaient. Sans recourir à la parole, kalato plaidait : « Etranger, rentre chez toi. Ce pays est celui des Martiens. Laisse-les à leurs lois et à leurs façons étranges. Retourne dans ta patrie, étranger, va retrouver ton peuple et tes coutumes. Quitte ce monde qui n'est pas le tien. »

⁂

Le long de la falaise, un dément courait, les cheveux ébouriffés, un revolver à la main. Il cherchait de caverne en caverne, mais il les trouvait toutes vides. Il tourna en rond sur le fond de la mer desséchée jusqu'à ce qu'il fût à bout de forces. Finalement, il rentra à sa cabane.

Sharnol entendit la détonation alors qu'il bondissait sur la plage pour se rendre à son nouveau rendez-vous. Il monta à la Fabrique d'Objets d'Art de Port-Mars, S.A., et regarda par la fenêtre ouest.

A la lueur de la lampe, il aperçut une tête ensanglantée couchée sur l'établi, à côté de trois morceaux — sans valeur — de quartz rose aux multiples facettes, dont le rayonnement accumulé était épuisé.

Il vit un revolver à terre, à côté d'une main inerte. Henry Marlin, lui aussi, était parti pour le monde natal.



Gammes à tous les étages

(Music of the sphere)

par WILLIAM MORRISON

Quatrième histoire de William Morrison à paraître dans « Fiction » (1). *L'auteur y raconte, avec sa verve habituelle, les surprenantes conséquences, dans un futur indéfini, de l'usage des « grands » concours publicitaires. On ose espérer qu'ils n'iront pas, comme il le suggère dans sa satire aimablement féroce, jusqu'à tournebouler la machine ronde!*



QUAND il descendit de l'astronef et jeta un regard à la ronde, il eut l'impression de n'être jamais parti. Il se dit qu'à bien des points de vue cela était réconfortant. Il avait déjoué les calculs des défaitistes et des Cassandres et il était de retour. Avec sa raison intacte. En possession de tous ses moyens.

Il prit le chemin fixe, dédaignant les trottoirs roulants empruntés par les passagers qui venaient d'arriver ou qui se dirigeaient vers d'autres astronefs en partance. La plupart de ces gens étaient pressés ; la vitesse pourtant rapide du trottoir ne leur suffisait pas et ils se poussaient et se bousculaient impatiemment pour gagner des places comme s'ils avaient eu à traiter des affaires qui ne souffraient pas de retard. Des affaires sur Mars, sur Vénus, sur les satellites de Jupiter ou même ici, sur la Terre. Lui n'avait pas d'affaires en tête. Et ces deux années, avec toutes leurs difficultés, lui avaient enseigné la patience. Il prenait son temps.

Il entra dans la salle d'attente et s'arrêta dès qu'il en eut franchi le seuil. L'endroit n'avait pas changé, du moins, pas à première vue. Ce n'étaient pas les mêmes gens, mais la même *sorte* de gens. La même agitation, la même inquiétude se lisaient sur toutes les physionomies. Un homme passa devant lui, clignant nerveusement des paupières, suivi d'une femme d'un certain âge dont le côté droit du visage se contractait convulsivement. Peut-être y avait-il du changement, après tout... En pire.

Des sons musicaux frappèrent son oreille, des sons grêles et métalliques. Quelqu'un jouait du piano. Il leva les yeux et, à l'autre extrémité de la salle, il aperçut un piano droit. Non, *deux* pianos droits. « Voilà une nouveauté, » se dit-il. A chaque instrument, une petite fille était occupée à jouer. Les deux enfants ne semblaient pas se soucier l'une de l'autre

(1) Voir n° 10 : « *Un coin rêvé pour les vacances* » ; n° 13 : « *Les mondes intérieurs* » ; n° 21 : « *Le dicton qui manquait* ».

et personne ne semblait se soucier d'elles. Il était assez difficile de démêler les airs joués sur chacun des deux pianos et, de prime abord, l'effet le plus net était de pure cacophonie. « Intéressant, » songea-t-il. « Je savais qu'on ne reculait devant rien pour satisfaire les passagers, mais installer des pianos pour que les enfants puissent faire des exercices en attendant l'arrivée des navires interplanétaires, c'est là une chose à laquelle je ne m'attendais pas. »

A ce moment, il entendit près de lui une voix familière :

— « Rinaldo ! Que fais-tu ici? »

Il se retourna pour voir Bill Michaels qui lui souriait de toutes ses dents, et il lui rendit son sourire. Quand leurs deux mains s'étreignirent, Bill fit une grimace comme s'il eût éprouvé une douleur subite. Rinaldo en fut surpris. Il n'avait pourtant pas serré à ce point. Un peu moins à son aise qu'une seconde auparavant, il répondit :

— « Je viens de rentrer, Bill. Comment vas-tu? Comment vont les choses par ici? »

— « Très bien, très bien. Est-ce que par hasard tu serais resté tout ce temps à cet avant-poste pour lequel tu avais été désigné... là-haut dans l'espace? »

— « Bien sûr. Et toi, qu'as-tu fait? »

— « Oh ! j'ai continué le train-train quotidien. Ici, sur la Terre, principalement. J'ai bien fait un petit voyage jusqu'à Vénus, mais c'est tout. C'est aussi bien ainsi. Vénus n'est pas encore civilisée. » Il refit sa grimace et cette fois Rinaldo comprit : ce n'était pas un symptôme de douleur, mais simplement un tic. Comme celui des autres.

— « Comment va la famille? »

— « Ça marche. Gertrude est en bonne santé et les gosses... tiens, je vais te les faire voir. » Il tira de sa poche une visionneuse pliante qu'il régla pour un intervalle de cinq secondes. Une série de vingt instantanés défilèrent devant les yeux de Rinaldo, peu intéressé.

— « Ils ont une mine superbe, » dit-il avec une politesse empressée. « De beaux enfants. Quel âge ont-ils maintenant? »

— « Dix ans et huit ans ans. Gurla — regarde-la, est-ce qu'on dirait qu'elle n'a que huit ans? — Gurla joue du piano. Elle a commencé il y a six mois seulement, mais elle a pour le piano un véritable don. Je voudrais que tu l'entendes. A côté d'elle, ces deux gamines, là-bas, donnent l'impression de jouer comme si elles n'avaient jamais pris de leçons. »

A ces mots, l'attention de Rinaldo se reporta sur les deux pianos et sur leur tintamarre et, cette fois, il se rendit compte de quelque chose qui lui avait échappé jusque-là. Tandis qu'il parlait à Bill, ses oreilles s'étaient livrées sans qu'il en eût conscience à un petit travail d'analyse musicale. Le résultat en était surprenant : les deux fillettes jouaient le même air, un petit air tintinnabulant, sur une mesure à quatre temps :

DA, da, da, da,
DI, da, da, da,

DA, dî, da, dî,
DI, da, dî, da,
DA, da, da, da...

Et cela continuait encore pendant quelques mesures. Le morceau n'était déjà pas un chef-d'œuvre, mais le fait qu'elles étaient deux à le jouer n'améliorait pas les choses. Elles ne jouaient pas ensemble. Chacune allait de l'avant comme si l'autre n'eût pas été là et, une fois arrivée à la fin, reprenait tout par le commencement. Il n'était donc pas étonnant que le résultat le plus clair de leurs efforts fût une juxtaposition de sons à la fois monotones et discordants.

— « Ces pianos, » fit remarquer Rinaldo, « c'est nouveau. »

— « Ils ont été forcés de les installer, » dit Bill. « A la demande générale. Cependant, à mon avis, ils auraient *pu* ne pas les placer l'un à côté de l'autre. »

— « Les gens ne se plaignent pas? »

— « Pourquoi se plaindraient-ils? » fit Bill avec un léger étonnement. « Il y a eu quelques demandes pour qu'on les munisse de sourdines, mais il est évident que cela change le doigté et, personnellement, je pense que ceux qui disent que c'est perdre son temps que de s'exercer sur des pianos au son amorti ont tout à fait raison. Ce n'est pas moi qui laisserais Gurla poser les doigts sur le clavier d'un de ces instruments. Son style en serait gâché à jamais. »

— « Je n'ai pas d'opinion sur la question, » dit Rinaldo.

— « Cela se comprend, tu n'es plus familiarisé avec les choses d'ici. » Bill se recula, comme pour examiner d'une manière plus attentive le visage de son ami. « Tu as l'air bien portant. Comment te sens-tu? »

— « Oh ! ne te tourmente pas pour moi. Je suis parfaitement en forme. »

— « Est-ce aussi l'avis des médecins? »

— « On m'a examiné sur toutes les coutures quand on m'a relevé de mon poste. »

— « Examen psychologique aussi? »

Rinaldo sourit, mais il y avait une nuance d'irritation dans son sourire.

— « Est-ce que j'ai l'air d'un maboul? »

— « Oh ! non, pas du tout, » dit vivement Bill. « Mais tu sais ce qu'on raconte. Après trois mois passés seul dans l'espace, la plupart des gens perdent à peu près tout contact avec la réalité. Après six mois, un grand nombre ont perdu toute chance de s'en remettre. Et toi... »

— « J'y suis resté deux ans, » dit Rinaldo. « Seul pendant deux ans. J'ai trouvé l'expérience merveilleuse. »

— « C'est un peu comme si l'on vivait dans un monde qui vous appartienne en propre, j'imagine. »

— « Pas comme tu pourrais le croire. Ici, les gens sont les uns sur les autres. S'il est vrai qu'on a besoin de société, on a aussi besoin

de solitude. Je sais que c'était ce qu'il me fallait quand je suis parti. Et les tests psychologiques que j'ai subis à ce moment-là l'ont confirmé. J'avais suffisamment de travail courant pour m'occuper : mesures et vérifications d'après les instruments, réparations à effectuer de temps à autre quand quelque chose se détraquait. Et le reste de mon temps, je pouvais faire ce que je voulais. J'avais un appareil de culture physique pour me maintenir en bonne condition et mes postes de radio et de télévision pour me distraire. Je pouvais prendre des émissions de toutes sortes, à tout moment qui me plaisait. Non pas que j'aie jamais senti la nécessité d'en prendre d'aucune sorte... mais, en tout cas, j'avais la faculté de choisir. J'avais aussi des livres, des films et des bandes sonores. »

— « Mais ce n'est pas la même chose. »

— « C'était suffisant pour moi. Plus que suffisant. Je m'étais accoutumé à vivre sur la base d'un jour spatial de trente heures, parce qu'un jour de vingt-quatre heures était trop court pour le programme que je m'étais tracé. J'avais du temps pour tout, pour penser, entre autres choses. C'est ainsi que je me suis appliqué à résoudre une douzaine de problèmes auxquels je n'avais jamais eu l'occasion de m'attaquer quand j'étais sur la Terre. Des problèmes qui se posent à tout le monde, mais que la majorité des gens laissent en suspens. »

— « Enfin, quoi qu'il en soit, je suis heureux de te retrouver en bonne santé. » Les traits de Bill se crispèrent encore une fois, mais sa voix était cordiale. « A propos, en quoi consistaient tes travaux? Quelque chose concernant les astéroïdes, hein? »

— « Oui, ils concernaient les astéroïdes. »

Bill attendit la suite et eut un tic durant ce temps. Finalement, impatienté par le calme refus de Rinaldo de rompre le silence, il demanda :

— « Allons, raconte-moi ça, Rinaldo. Qu'est-ce que c'était au juste? »

— « Je regrette, Bill. Je ne suis pas autorisé à en parler. »

— « Secret militaire? » questionna Bill, incrédule.

— « Pas exactement. Un secret, c'est tout. »

— « Oh! c'est bon. » Il médita un instant cette réponse, eut un nouveau tic et dit enfin : « Je pense que ça ne me regarde pas. Puis-je me permettre de te demander ce que tu comptes faire maintenant? Ou est-ce aussi un secret? »

— « Pas du tout. J'ai l'intention de me laisser vivre un moment. Je peux supporter la compagnie de mes semblables maintenant. Je vais les étudier. Je veux apprendre ce qui leur donne des tics. »

— « Tu te lances dans la psychologie pour ton propre compte? C'est un mauvais signe. Tu sais ce qu'on dit, Rinaldo : la plupart de ceux qui deviennent des psychologues s'intéressent à la question parce qu'ils sont au moins à demi toqués pour commencer. » Bill voulait plaisanter, mais l'effet de son sourire fut gâté par le tic.

— « C'est possible. Mais je n'ai pas envie d'en faire ma profession. Ce sera simplement une distraction. Après ce que j'ai économisé pendant ces deux années, je peux me permettre cette fantaisie. »

— « Tu es libre de disposer de ta vie comme tu l'entends, » dit Bill. « Dis donc, si tu venais dîner avec nous ce soir? Gertrude serait heureuse de te voir. »

— « Tu es sûr que cela ne la dérangera pas? »

— « Pas du tout. Je vais lui téléphoner tout de suite pour lui annoncer ta venue. »

Il portait au poignet un téléphone-bracelet qu'il approcha de ses lèvres pour prononcer rapidement quelques mots. Rinaldo jeta un coup d'œil autour de lui ; il ressentait une vague inquiétude, mais il ne voyait pas exactement quelle en était la cause. Les doutes de Bill au sujet de son état mental? Non, pas cela. Cela, c'était plus amusant qu'autre chose. Il était plus probable que ce qui le tracassait, c'était son propre manque de perspicacité, c'était de ne pas avoir été capable de remarquer que les choses avaient changé. En débarquant, il avait été heureux de constater qu'il était le même qu'autrefois et il avait été prêt à admettre que la Terre n'avait pas changé elle non plus. Mais tel n'était pas le cas.

Pour un homme qui se proposait d'étudier ses semblables, il s'était montré incroyablement stupide. Peut-être Bill avait-il raison, se dit-il. Peut-être fallait-il être soi-même légèrement désaxé pour se rendre compte de ce qui clochait chez les autres. L'allure et les manières des hommes et des femmes qu'il voyait autour de lui différaient très légèrement de celles qu'il leur avait connues. Son absence l'avait rendu insensible au changement, mais maintenant ses yeux recommençaient à voir les choses. Chacun semblait un peu plus cassant, un peu plus nerveux. Les taxis-hélicoptères voletaient de tous côtés avec des accélérations et des secousses plus accentuées, progressant rapidement en une série de zigzags là où autrefois ils auraient volé en dessinant des courbes régulières et gracieuses.

Les esprits étaient irrités. Un homme et une femme, venant en courant de directions différentes, entrèrent en collison à l'angle d'un mur et se mirent aussitôt à proférer l'un contre l'autre de furieuses invectives. Un garde s'approcha d'eux et leur imposa silence d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Et le garde avait un tic bien personnel, sa tête se redressant brusquement en une saccade désespérée comme si son cou fût devenu trop court et qu'il lui fallût l'allonger sous peine de succomber.

Le conducteur de leur hélicoptère avait un air revêche ; on eût dit qu'il leur en voulait d'être venus le déranger. Quand ils descendirent, Bill insista pour payer la course et le conducteur, après avoir regardé le pourboire, lança à Bill un flot de malédictions en plein visage.

Non, la Terre n'était plus la même. Les gens avaient changé à leur désavantage.

Ils montèrent à l'appartement de Bill et, dès qu'il eut ouvert la porte, celui-ci s'écria :

— « Hello, mon chou, es-tu en tenue convenable? J'ai amené notre ami. »

Gertrude était en tenue convenable. Elle fit son apparition dans le foyer, un sourire de bienvenue éclairant son visage, et Bill l'embrassa d'un air absent. Elle ne lui rendit pas son tic. Un à zéro pour Gertrude, pensa Rinaldo. Assurément, ses traits reflétaient une inquiétude qu'il n'y avait pas discernée la dernière fois qu'il l'avait vue. Mais qui donc n'était pas inquiet à présent?

— « Voici Rinaldo, ma chérie, » dit Bill. « Tu te souviens de Rinaldo? »

— « Comment pourrais-je oublier cette nuit pleine de passion que nous avons passée ensemble? »

Elle savait encore rire. Ils se serrèrent la main.

— « Tu peux parfaitement lui parler de ses amours, » dit Bill, « mais ne lui pose pas de questions sur sa station spatiale. Secret militaire. »

— « Par exemple! Comme c'est intéressant. Le secret, je veux dire. Parlez-moi donc de ce secret, Rinaldo. Je n'en soufflerai pas un mot à Bill. »

— « Mais j'en suis persuadé, » dit Rinaldo en souriant.

On entendait un piano dans le fond de l'appartement et Rinaldo pensa : « Ce doit être Gurla, l'enfant prodige. » Mais on n'eût certes pas dit qu'un prodige était au clavier et quelques secondes s'écoulèrent avant que l'explication se fît jour dans son esprit. Ici comme à l'astrogare, le morceau de musique était exécuté sur *deux* pianos, et non sur un seul. La sœur aînée de Gurla s'exerçait aussi sur son propre piano droit.

Gertrude s'était mise à poser à peu près les mêmes questions que Bill, et Rinaldo donnait les mêmes réponses, détournant la curiosité de ses travaux en plaçant le plus souvent des remarques sur les femmes. Il était heureux pour lui que Bill eût mentionné sa vie amoureuse. Ce sujet lui permettait de faire dérailler toutes les tentatives d'aborder des questions plus sérieuses. En même temps, Rinaldo s'étonnait de tous les changements qu'il remarquait autour de lui.

Apparemment, il ne produisait pas sur Gertrude une impression très favorable. Elle aussi semblait se demander anxieusement s'il était dans son bon sens et cette fois Rinaldo ne trouvait pas cela si amusant. C'était comme si l'on rencontrait l'un après l'autre un certain nombre d'hommes, et que chacun de ceux-ci vous déclarait s'appeler César Napoléon ; et comme si, leur ayant dit que votre nom était tout bonnement John Smith, aucun d'eux ne voulait vous croire et, considérant comme suspect qu'il y eût tant de John Smith un peu partout, allait presque jusqu'à vous demander carrément si vous n'étiez pas devenu fou.

« Je suppose qu'il va falloir que j'endure cela avec tous mes amis, » se dit-il. « Peut-être que le moyen le plus simple consisterait à avoir un tic à moi, pour être comme les gens considérés comme sains d'esprit. Cela m'éviterait des tas d'explications. »

Bill disait avec fierté :

— « Je veux que tu voies Gurla. »

Rinaldo les suivit tous deux dans la pièce où la fillette était au

piano. C'était une enfant grande pour son âge, mais au corps maigre et au visage marqué par la fatigue. Quand Rinaldo entra, elle leva les mains du clavier et se retourna pour le regarder.

— « Ne t'arrête pas de jouer, ma chérie, » dit Gertrude.

— « Mais je suis fatiguée, maman. Il y a une heure que je m'exerce sans interruption. »

— « Mary Ellen, ta petite voisine, s'exerce pendant au moins trois heures tous les jours. Parfois quatre, » dit Gertrude d'un ton ferme.

— « Mais je n'en peux plus, maman. Les doigts me font mal, » pleurnicha l'enfant.

— « Eh bien, tu peux te reposer une minute si ça te fait plaisir. Mais ne quitte pas le piano. Tu n'en as pas fait assez aujourd'hui, loin de là. »

— « Mais, maman... »

— « Pas de discussion, je t'en prie ! »

Une seconde plus tard, la fillette sanglotait et Gertrude criait comme une furie, le visage convulsé de rage. Rinaldo se sentit embarrassé comme un homme qui assiste, bien malgré lui, à une querelle amère et déplaisante dans la famille d'un tiers. D'un ton sévère, Bill dit à sa fille :

— « Maman a raison, Gurfa. Si tu veux gagner un prix, il *faut* faire davantage d'exercices. »

Rinaldo se glissa hors de la pièce. Il regrettait d'avoir accepté cette invitation. Et à son regret se mêlait une intense perplexité. Car le morceau que Gurla, avec ses dons exceptionnels pour la musique, jouait un instant auparavant était le même simple

DA, da, da, da,
DI, da, da, da,
DA, dî, da, dî...

Et les sons que, dans l'autre pièce, produisait sa sœur, dépourvue de tels dons, étaient absolument semblables.

Bill rejoignit Rinaldo. Gertrude continuait de tempêter et la fillette pleurait amèrement, mais à travers ses sanglots le tintement du piano se fit entendre de nouveau. Et un moment plus tard la musique avait repris avec la même impétuosité.

— « Ces gosses ! » s'exclama Bill. « Ils ne comprennent pas l'importance qu'il y a à s'entraîner. »

— « Moi non plus, » dit Rinaldo. « Pourquoi les enchaîner trois heures par jour à cet instrument de torture? Et pourquoi leur apprendre ce seul et unique morceau et non pas un autre? »

— « Je croyais que tu étais au courant, » dit Bill, surpris. « Tu m'avais dit que tu prenais les programmes de la radio et de la télévision. »

— « A l'occasion seulement. J'avais une préférence pour un ou deux postes. Et certains programmes me faisaient invariablement tourner

le bouton. Les émissions publiques, celles où l'on distribue des lots et toutes ces formes de divertissement vulgaires. »

— « Mais... »

— « En outre, je ne peux plus supporter l'écoute des jeux radiophoniques avec battage publicitaire, quel que soit le programme. »

— « C'est ridicule. » Le visage de Bill se crispa nerveusement en signe de désapprobation devant ce symptôme supplémentaire de folie. « Tu ne sais pas ce que tu perds. »

— « On ne sait pas ce qu'on perd non plus quand on ne subit pas le supplice des petits bouts de bois enfoncés sous les ongles. »

Bill ne releva pas l'absurde comparaison.

— « Voilà donc pourquoi tu n'as pas entendu parler du Concours. »

— « Non, je regrette. »

— « Il y a de quoi. Eh bien, c'est facile à expliquer. Tu comprends, on a ouvert une douzaine de grands concours, chacun comportant des éliminatoires et le tout faisant partie d'un vaste Super-Concours. Cela a commencé, voyons voir, il y a environ un an et demi. Je crois que c'est le Savon de Saturne qui a patronné la première compétition à la télévision. »

— « C'était la Crème de Beauté de Vénus, » dit Gertrude qui s'était approchée pour écouter.

— « Tu fais erreur, ma chérie. Je me rappelle très bien... »

— « Tu es un imbécile, » dit-elle avec mépris. (Pas le moindre indice d'humour à présent, pensa Rinaldo.) « N'essaye pas de me convaincre. C'était la Crème de Beauté de Vénus. »

— « Ne vous tracassez pas pour si peu, » dit Rinaldo, cherchant à apaiser leur excitation. « Cela n'a pas d'importance. »

Un instant, il crut qu'ils allaient lui sauter ensemble à la gorge pour lui faire payer ces paroles. Que son sens des valeurs devait donc être faussé ! Finalement, Bill sourit d'un air gêné. Il eut aussi une crispation du visage, mais Rinaldo commençait si bien à s'y habituer qu'il s'en aperçut à peine.

— « Je crois que tu as perdu ton sens de la perspective, » dit Bill. « Cela importe beaucoup... mais, quoi qu'il en soit, il y a maintenant une douzaine de firmes qui distribuent des prix. Et tout le monde peut participer. La seule condition est d'avoir son domicile permanent sur la Terre. Les Martiens et les Vénusiens ne peuvent pas être candidats, » dit-il avec une nuance de satisfaction dans la voix. « Bien entendu, la Crème de Beauté de Vénus n'a rien à voir avec Vénus, pas plus que le Savon de Saturne n'a à voir avec Saturne. »

— « Je m'en doute. Tu dis que tous les candidats doivent jouer ce même morceau imposé ? »

— « Naturellement. Il y a plusieurs catégories, cela se comprend. Plusieurs groupes ont été constitués, selon l'âge, de trois ans jusqu'à quatre-vingts ans, ou le talent, des exécutants moyens de classe C jusqu'aux virtuoses de classe AA. Thurla est dans les exécutants moyens A, ce qui n'est pas trop mal. Les prix valent qu'on fasse l'effort de les

gagner; même dans cette catégorie, sinon nous ne nous tourmenterions pas pour lui faire donner des leçons. »

— « Et ce Super-Concours dont tu parlais? »

— « Celui-là est organisé par le Conseil des firmes qui patronnent les émissions et il est réservé aux candidats qui ont déjà gagné un prix et ceux qui désirent concourir en dehors de leur catégorie. »

— « Et tous les candidats jouent toujours le même morceau, à quelque catégorie qu'ils appartiennent? »

— « Pourquoi pas? Les chances de remporter un prix en sont augmentées. Si l'on ne gagne pas avec une firme, on a toujours la possibilité de gagner avec une autre. »

— « Oh! je commence à comprendre pas mal de choses, » dit Rinaldo.

— « Tout cela est d'une grande simplicité. Je fonde de grands espoirs sur Gurla. Selon son professeur, elle mériterait d'être classée virtuose AA, mais après l'avoir fait auditionner on l'a inscrite dans la catégorie des virtuoses B, ce qui augmente évidemment ses chances. A la fois pour le prix ordinaire et pour le Super Grand Prix. »

— « Il y a une chose qui me surprend. Avec un morceau de musique d'une telle simplicité, comment les juges peuvent-ils discerner une bonne exécution d'une mauvaise? »

— « On voit bien que vous n'avez pas l'oreille très musicale, » dit Gertrude. « Il est facile de faire une impression favorable sur un auditoire quand vous jouez quelque chose de brillant. Mais quand vous avez à jouer un morceau simple et en même temps profond, comme celui-ci, il faut que vous ayez réellement du talent ou vous perdez toute chance. Chaque note doit être parfaite. Remarquez la différence entre la manière de Gurla et celle de Thurla. »

— « Pour moi, elles se valent, » répondit Rinaldo. « Tout ce que j'entends, c'est *DA, da...* »

Les parents se mirent à rire avec une sorte de mépris bienveillant.

— « Il est heureux que tu ne sois pas membre du jury, » dit Bill dont le visage se crispa encore une fois.

— « Il est regrettable qu'il n'y ait pas de concours pour ceux qui ne distinguent pas les sons musicaux, » dit Gertrude avec un petit rire. « Mais ne parlons plus de cela, Rinaldo. Nous vous aimons bien quand même. Si nous passions à table? »

Ils se mirent à table et, pendant tout le repas, les deux fillettes continuèrent leurs exercices. Les plats étaient en apparence variés, mais Rinaldo leur trouvait à tous le même goût. « Ils ont tous un goût de *DA, da, da, da,* » pensait-il.

Après le dîner, Bill et Gertrude se montrèrent pleins de prévenances. Ils invitèrent Rinaldo à passer la nuit chez eux, mais comme celui-ci ne se sentait pas capable d'absorber une dose plus forte de musique, il déclina l'invitation, prétendant avoir réservé une chambre, et prit congé d'eux dès qu'il le put.

DA, da, da, da, DI, da, da, da... cet air était présent partout. Il flottait

dans les rues, dans le vestibule de l'hôtel et dans sa chambre aussi. Il l'entendait vaguement à travers les murs, et les sons amortis par la distance pouvaient être, il l'apprenait maintenant, aussi horripilants que le fracas métallique d'un piano tout proche. Une fois qu'on en avait l'appréhension, la réaction était inévitable.

Ce ne pouvait pas être fortuit. Il devait y avoir une explication à ce déchaînement sonore, une explication qui ne frappait pas immédiatement les regards ou l'oreille. Et il allait la découvrir.

Les installations fixes de sa chambre comprenaient un poste de télévision. Il le mit en marche et s'aperçut que sur quinze stations d'émission, onze passaient des programmes de concours. A la radio, il n'y en avait que vingt et une sur cinquante-trois. Et dans le même moment où le son lui parvenait par le pouvoir magique des ondes électro-magnétiques, il s'insinuait à travers les murs de l'hôtel. Rinaldo était envahi, submergé, par les *DA, da, da, da, Di, da, da, da.*

Dans la solitude de l'espace, même aux plus mauvais moments, au début, il n'avait jamais fait usage de sédatifs ou de somnifères d'aucune sorte, et il n'allait certes pas commencer à prendre de ces drogues maintenant. Pourtant, dormir était pour lui une nécessité absolue. L'armoire à pharmacie contenait heureusement ce qu'il fallait. Sur une des tablettes, il trouva un flacon d'huile auriculaire anesthésique et il s'en mit une goutte dans chaque oreille pour engourdir les épanouissements nerveux.

Lorsqu'il fut complètement sourd, il s'endormit. Malheureusement, sous la surface, son esprit passait en revue ses expériences de la journée, si bien qu'une bonne partie de la nuit il entendit mentalement *DA, da, da, da...*

Le matin, l'anesthésique ayant cessé de faire effet, il perçut de nouveau le bruit à travers les murs. Il s'habilla, descendit régler sa note et partit faire ses visites.

Il avait été un peu déloyal — un tout petit peu déloyal seulement, pensait-il — en affirmant à Bill et à Gertrude que tout avait été magnifique dans l'espace et en passant sous silence les aspects désagréables de son séjour. Et il ne leur avait pas révélé non plus les projets qu'il avait formés. Mais, après tout, ils n'avaient pas besoin de savoir qu'il était sur le point d'écrire un livre sur ses aventures là-haut. Cela n'aurait fait que les confirmer dans leur impression qu'il était fou. Il leur en parlerait quand le manuscrit serait achevé, quand son éditeur aurait complété l'avance qu'il lui avait versée après avoir pris connaissance des deux premiers chapitres et du plan de l'ouvrage.

Que le livre dût se vendre facilement, il n'en doutait pas. « *Deux ans seul dans l'espace* » aurait l'attrait d'une voix s'élevant d'entre les morts ou de la voix de quelqu'un dont la raison était bien près de chavirer. Il lui faudrait dramatiser un peu les choses, donner du relief à quelques-unes des hallucinations qu'il avait eues, prétendre qu'il avait réellement cru se trouver pendant des mois de suite dans une sorte de paradis des Mille et une Nuits. C'était ce que les gens aimaient. Ou

avaient aimé, ajouta-t-il intérieurement. Avant qu'ils se fussent pris de passion pour les *DA, da, da, da*.

Ce matin-là, il se rendit donc d'abord au bureau de son éditeur. Mr. Thrigman lui-même était absent ou plutôt n'était pas encore arrivé, mais la maison était en pleine activité et, à voir affluer toutes ces commandes de livres, Rinaldo se sentit rassuré. Les gens ne pouvaient peut-être pas s'empêcher d'écouter, mais ils continuaient néanmoins à lire. La secrétaire de Mr. Thrigman, exprimant son regret par des clignements répétés de ses grands yeux soigneusement soulignés au crayon, lui dit que son patron était très désireux de le voir. Voudrait-il donc avoir l'obligeance de repasser pour obtenir un rendez-vous? Quelque part, dans le fond, un piano résonnait. Rinaldo s'empressa de répondre que oui, qu'il n'y manquerait pas. Et il s'en fut.

Des bureaux de Thrigman, il se rendit au siège du Savon de Saturne. La vérité, pensait-il, constituait toujours une bonne ligne de défense, dès l'instant qu'on ne la disait pas tout entière, et le jeune secrétaire auquel l'employé de la réception l'envoya sembla enchanté de ce que Rinaldo avait à dire. Rinaldo était resté dans l'espace pendant deux ans et écrivait un livre sur ce sujet ; il tenait à consacrer un chapitre aux impressions qu'il avait éprouvées à son retour. Une des nouveautés les plus remarquables était le Concours. Pourrait-il, dans ces conditions, avoir quelques renseignements de première main sur la façon dont le Concours avait été lancé et quel merveilleux cerveau avait conçu cette magnifique idée, et comment? Tous les détails, s'il vous plaît. Comme élément de base pour faire ressortir l'équilibre et le bon sens de la Terre par comparaison avec les horreurs psychopathologiques de l'espace.

Le secrétaire fut aimable, mais vague. Entre de brusques et involontaires haussements d'épaules, il informa Rinaldo qu'il ne savait rien ; peut-être savait-il quelque chose, mais, de toute façon, son temps était apparemment trop précieux pour être gaspillé en bavardages. Cependant, il avait là une brochure très bien faite, une excellente brochure, éditée par *Blivins, Blevens, Ripple, Cosgrove,* la maison de publicité liée par contrat avec le Savon de Saturne pour s'occuper de tous les détails du Concours. Elle contenait tous les renseignements que Rinaldo pouvait désirer.

Rinaldo lut la brochure, tandis que des pianos résonnaient sans fin autour de lui. On était en train de faire passer des enregistrements des épreuves de la veille au soir. D'une lecture de soixante-quatre pages de vantardises modérées, Rinaldo retint deux faits : *primo,* qu'il s'agissait d'une campagne publicitaire sans précédent, entraînant une dépense de plus d'un milliard de dollars pour une période de douze mois ; *secundo,* que l'idée n'était pas de Blivins, ni de Blevens, ni de Ripple, ni de Cosgrove, ni d'aucun des génies de moindre importance à leur service.

Le bureau de B. B. R. C. fut le but de son déplacement suivant. Là, il parla à Miss Arrup. représentant *Murphy-Finger,* conseillers commerciaux qui avaient la charge des *public relations* de la maison de publicité *Blivins-Blevens*. Miss Arrup était grande, souple et gracieuse.

Et, qui plus est, nullement stupide. Il lui débita son histoire et elle lui remit un exemplaire de la brochure qu'il possédait déjà. Il demanda des éclaircissements quant à l'origine de la campagne et elle lui apprit que, d'après ce qu'elle avait entendu dire, l'idée était venue à Mr. Finger un jour qu'il était occupé à se raser par le procédé mental. (« Vous savez en quoi consiste cette façon de se faire la barbe, n'est-ce pas, Mr. Rinaldo? Vous savez qu'un psychologue a découvert que si vous vous concentrez exactement comme il convient, vous pouvez faire contracter votre épiderme et empêcher les follicules pileux de se nourrir... du moins c'est comme ça que je le comprends. Et, sans nourriture, les follicules pileux commencent à se dessécher et, le lendemain, après qu'il a poussé un peu, le poil se casse si vous passez simplement votre main sur votre visage et tombe ensuite tout naturellement. De cette manière, vous pouvez vous raser douze à vingt-quatre heures à l'avance et être assuré de présenter toujours un visage agréablement imberbe. »)

Donc, Mr. Finger était en train de se raser selon ce procédé, faisant appel à tout son pouvoir de concentration, cependant que, dans son subconscient, il entendait sa fille faire des gammes. Et, tout au fond de son subconscient, une idée avait pris naissance : « Le doigté de cette gosse vaut un milliard de dollars. Parfaitement, » avait-il pensé, « un milliard de dollars. » C'est ainsi qu'avait jailli de son crâne le projet complet de Concours d'exécution musicale, telle Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter.

Miss Arrup relata cette histoire en y mettant la plus grande conviction, comme un conteur professionnel qui s'adresse aux enfants à la télévision, avec tous les gestes et les intonations destinés à montrer qu'il croit lui-même mot pour mot l'histoire du Chat Botté et que certainement ses petits auditeurs et spectateurs la croiront aussi. Rinaldo murmura pour lui-même quelque expression vulgaire d'incrédulité. Sans doute ne fut-il pas seul à l'entendre, car Miss Arrup leva vivement les yeux sur lui.

— « Excusez-moi, Miss Arrup, » lui dit-il. « Après un si long séjour dans l'espace, vous devez vous imaginer ce qu'un homme éprouve au retour. Je crains de n'être pas encore réadapté aux façons de la Terre. » Et il lui adressa un sourire.

Miss Arrup lui rendit son sourire. Quels que fussent ses sentiments, elle parvenait toujours à sourire. Cela faisait partie des trucs de sa profession.

Mais Rinaldo connaissait lui aussi un truc ou deux. Aussi dit-il :

— « Je vous en prie, ne souriez pas, Miss Arrup. Parce qu'alors, vous me paralysez complètement. J'ai vu quelques jolies filles depuis mon retour, mais aucune qui soit aussi belle que vous, et quand vous souriez, ce n'est vraiment plus tenable. Si je vous disais ce que je ressens... non, il vaut mieux que je ne dise rien. »

Pour la première fois depuis bien des années, Miss Arrup rougit. Elle connaissait ce genre de boniments impudents. Bien qu'avec plus de discrétion, elle avait employé trop souvent elle-même semblable tacti-

que pour ne pas la reconnaître. Et, cependant, on avait beau être sur ses gardes, refuser de prendre ces propos pour argent comptant, ils n'en avaient pas moins un effet certain. Dès qu'elle les eut entendus, Miss Arrup ne se trouva plus dans une disposition d'esprit strictement professionnelle. Aussi, quand Rinaldo lui dit : « Je désirerais une entrevue avec Mr. Finger, s'il vous plaît, pour apprendre de sa propre bouche ce qui s'est passé, » elle ne lui opposa pas un refus immédiat et systématique.

Il avait tiré le maximum de la parcelle de vérité qu'il avait mise dans son discours. Il possédait maintenant toutes les données essentielles qu'il pouvait raisonnablement espérer et il n'avait assurément pas besoin, en fait, d'une entrevue avec Mr. Finger. Le but d'une telle entrevue ne pouvait être que quelque chose qu'il gardait pour lui.

— « Mr. Finger n'accorde pas d'entrevues, » dit Miss Arrup.

— « Je le sais. Mais ce serait une exception, pour des motifs exceptionnels. Mr. Thrigman m'assure que ce livre sera largement diffusé et il ne nuirait pas qu'une anecdote relatée par Mr. Finger fût lue par un grand nombre de personnes. »

La main droite de Miss Arrup partit en avant et Rinaldo, d'un mouvement brusque, mit sa tête hors de la trajectoire dangereuse. Mais la jeune fille n'avait nullement cherché à le gifler. Elle dit sur un ton d'excuse :

— « Ce que ces mouches sont ennuyeuses ! »

— « Je n'avais pas remarqué, » dit Rinaldo qui n'avait pas vu de mouches.

— « Elles sont minuscules. Et elles ont un bourdonnement aigu insupportable. »

Telle était donc sa forme particulière de tic.

— « Elles ne m'importunent pas, » dit Rinaldo. « Je n'ai pas la douceur du miel pour les attirer, moi. »

Mais il savait qu'il n'y avait pas de mouches et il était tout à fait certain qu'elle le savait aussi. Elle sourit encore et dit :

— « Pour ce qui est de Mr. Finger, je vais voir ce que je peux faire. Mais je suis sûre que cela ne servira à rien. »

— « Merci bien, Miss Arrup. Que cela serve ou non, je ne doute pas que vous ne fassiez de votre mieux. Et puis-je me permettre une question personnelle? »

Il se trouva que Miss Arrup n'avait rien de prévu pour ce soir-là.

*
* *

Il passa la chercher chez elle et lorsqu'il appuya sur la sonnette de son appartement, le bruit d'un piano cessa. Elle vint ouvrir et le salua d'un air absent.

— « Voudriez-vous attendre un moment? » dit-elle. « Je n'ai pas fini mes exercices. »

Resté seul, il essaya de regarder autour de lui, mais il se rendait à

peine compte de ce qu'il voyait. Ce qui dominait tout, c'était ce qu'il entendait. Miss Harriet Arrup jouait avec réflexion, avec sentiment et même avec une passion qui faisait bien augurer des instants qu'ils allaient passer ensemble. Mais ce qu'elle jouait, c'était toujours *Da, da, da, da, DI, da, da, da.*

Il n'osa pas le lui reprocher cependant. Il la félicita de son aptitude musicale et elle sourit de plaisir.

— « Mon professeur est sûr que je gagnerai un prix la semaine prochaine, » dit-elle. « Nous qui travaillons pour *Blivins-Blevens* ou *Murphy-Finger,* nous ne sommes pas admis à prendre part aux concours publics, vous comprenez. Mais nous avons notre concours spécial. »

— « C'est certainement une chance pour vous, » dit Rinaldo. Et il se demanda, à présent qu'elle avait elle-même entamé le sujet, s'il ne conviendrait pas de continuer à lui poser d'autres questions sur le Concours. « Mieux vaut attendre, » se dit-il. « Mieux vaut attendre que nous ayons noué des relations, disons... plus intimes. Mieux vaut attendre que ses défenses soient abattues. »

Elle fut plus bavarde par la suite, mais il n'apprit rien de nouveau, sinon qu'à certains moments il y avait de quoi vous faire damner d'avoir à côté de soi une jolie femme occupée à chasser des mouches imaginaires. Ce n'était pas exactement une soirée gâchée, surtout pour un homme qui était resté si longtemps dans l'espace, mais pour ce qui était de connaître le fin mot sur l'origine du Concours, but qu'il s'était fixé, il ne s'en trouvait pas plus avancé.

Quelques jours plus tard, il était informé que Mr. Finger ne pouvait absolument pas le recevoir. Mr. Finger était bien trop occupé et il n'avait pas besoin de la publicité que le livre de Rinaldo pouvait faire sur son nom.

« Je me heurte à un mur, » pensa-t-il. « Un mur épais et sans fissure. Je n'ai pas la force de le renverser, mais peut-être pourrai-je le contourner. Francis Finger est Jupiter, le père officiel du Concours. Mais qui a fait entrer Minerve dans le cerveau de Jupiter, peut-être à son insu? Sa fille, en faisant des gammes? Balivernes. Les entreprises de publicité et les conseillers commerciaux ne pensent pas de façon si spontanée à ouvrir des concours dotés de milliards de dollars de prix.

» Harriet ne sait rien et elle semble croire que Finger lui-même ne sait rien non plus. Mais il est des gens qui connaissent mieux un homme que cet homme ne se connaît lui-même. Sa secrétaire particulière, bien entendu, mais les secrétaires gardent bouche cousue. Sa femme, ses maîtresses si je pouvais les trouver, sa fille... »

Sa fille.

A deux jours de là, avec l'aide d'Harriet, un mot de Thrigman et quelque ruse de sa part, il parvint à faire la connaissance de la petite Joyce Finger. Cela se passait dans une école de filles très sélect où il avait été invité à faire une conférence, évasive et nullement à sa place en ce lieu, sur le thème « *Mes deux années seul dans l'espace* ». Après

la conférence, il avait répondu à des questions. L'objet de celles-ci, de son point de vue, était de faire parler les jeunes élèves.

Joyce était âgée de huit ans, et un peu timide et hésitante, ainsi qu'il convenait à une fillette dont le père, l'as de sa profession, ne cessait d'émettre des idées à ce point brillantes qu'elle se sentait toute honteuse de ses propres conceptions enfantines. Rinaldo remarqua que ses ongles étaient rongés jusqu'au sang. Mais il avait l'âme paternelle et il ressentit une vive compassion pour Joyce. Mise en confiance, celle-ci s'anima bientôt, donna un ou deux coups de dents préliminaires à ses ongles et commença à soulager son cœur.

Le sujet de conversation qu'elle choisit était celui qui lui donnait de l'importance auprès de ses petites camarades. Après tout, son père était considéré comme l'homme qui avait lancé le grand Concours, le Concours pour lequel tous les autres enfants s'exerçaient. Et c'étaient ses propres exercices qui avaient suggéré cette idée à son père. Le morceau de musique choisi comme épreuve du Concours était celui qu'elle jouait elle-même à ce moment-là.

— « Papa dit que je pourrais gagner facilement un prix, seulement ce ne serait pas juste. Je n'ai pas le droit de concourir. »

— « Vraiment? Comme tout cela est intéressant. Joyce, il paraît que c'est vous qui avez donné cette idée à votre papa. »

— « Papa dit que je lui donne des tas d'idées. »

— « Eh bien, moi, c'est maman qui dit que je lui donne des idées, » ajouta une autre enfant.

— « Pas des idées comme celle-là, » dit Joyce. L'attention se concentrait sur elle maintenant et elle était décidée à ne pas perdre son avantage. « Papa dit qu'avant je le rendais fou avec mes gammes. Toujours la même chose, pendant des jours et des jours. Il dit que c'est ma faute s'il lui a fallu aller trouver le Dr. Clootz. Mais il dit que maintenant ça lui est égal. Il dit que maintenant que je lui ai donné l'idée d'un concours d'un milliard de dollars, je peux jouer n'importe quoi et qu'il écoutera avec plaisir. Et puis il dit que le Concours lui a fait plus de bien que le Dr. Clootz. »

Elle continuait son babillage, mais Rinaldo avait cessé d'écouter. Le Dr. Clootz était un médecin-psychiatre réputé. Evidemment, Francis Finger n'aurait pas été consulter un psychiatre qui ne fût pas réputé. Et qui donc connaissait sur un homme des choses qui demeuraient secrètes pour cet homme même, sinon un psychiatre?

De n'y avoir pas pensé plus tôt, Rinaldo éprouvait une vive irritation dirigée contre lui-même et qui s'ajoutait à celle, plus générale, dont il souffrait maintenant en permanence. L'irritation provoquée par cette musique infernale et ininterrompue.

Obtenir un rendez-vous avec le Dr. Clootz était une tâche difficile, pour ne rien dire de la dépense exorbitante à prévoir. Mais Rinaldo avait pour lui le fait qu'il rentrait d'un séjour de deux ans dans l'espace ; le Dr. Clootz pouvait fort bien être professionnellement curieux de l'examiner. Dans l'attente de cette consultation, Rinaldo, continuant de

fureter de côté et d'autre, réunit une quantité non négligeable de renseignements susceptibles, selon lui, de lui être utiles.

Quand il fut enfin introduit dans le cabinet de l'illustre praticien, il se sentit plutôt mal à l'aise. Comment diable s'y prendre pour sonder l'âme d'un homme dont le métier est de sonder celle des autres?

Le Dr. Clootz était de taille moyenne, trapu et chauve ; son visage était encadré d'une barbe brune qui commençait à grisonner. Ses yeux faibles larmoyaient et il était affligé d'un tic de la paupière. A la lisière de sa barbe, ses joues étaient luisantes et vermeilles.

A travers les murs de son cabinet parvenait le son métallique et omniprésent.

— « Ah ! oui, » dit-il en entendant le nom de Rinaldo. « Asseyez-vous, je vous prie. De quoi souffrez-vous? »

— « Docteur, comme je l'ai dit à votre secrétaire, je viens de rentrer d'un séjour de deux ans seul dans l'espace. J'éprouve des difficultés à m'adapter à certains changements que j'ai trouvés sur la Terre. En particulier, je ne peux pas m'habituer à cette musique, à ce satané morceau sur lequel chacun s'entraîne sans discontinuer en vue du Concours. »

— « J'en suis vraiment fâché. Mais si ce n'est que cela... avez-vous essayé l'huile auriculaire anesthésique? »

— « J'en ai mis quelques soirs de suite pour m'endormir. J'ai dû cesser quand j'ai constaté que cela me donnait des bourdonnements d'oreille. Et même si ce remède n'avait pas d'effets fâcheux, l'alternative entre la surdité et la folie furieuse due à l'énervement est bien peu séduisante à mon avis. »

— « Vous avez la phobie de ces exercices? »

— « Pas vous? »

— « S'il vous plaît, c'est *vous* qui êtes examiné. »

— « Non, Docteur, ce n'est pas pour cela que je suis venu vous trouver. Vous ne pouvez rien faire pour me rendre supportable ce bruit perpétuel. Tout ce que je veux savoir, c'est comment cette affaire a débuté. »

Les sourcils du médecin se levèrent, mais l'expression de désapprobation fut quelque peu gâtée par le tic de la paupière.

— « Je regrette... je ne sais absolument rien. »

— « Je crois pourtant que si. N'essayez pas de vous retrancher derrière le secret professionnel, Docteur. Vous soigniez Francis Finger quand cette brillante idée lui est venue. L'avez-vous introduite dans son cerveau par un moyen hypnotique? »

Le Dr. Clootz eut une nouvelle contraction de la paupière et répondit :

— « Mon cher ami, qui vous a amené à faire cette supposition? »

— « Sa fille. Elle a bavardé. Et ce qu'elle a dit m'a semblé plus plausible que l'explication selon laquelle tout cela aurait germé spontanément dans le cerveau de Francis Finger. »

Le Dr. Clootz sourit.

— « C'est absurde. »

— « Vraiment? Vous êtes Vénusien, Docteur, si je ne me trompe. Mr. Finger est venu vous consulter ; il n'a donc pas apparemment de préjugés contre les Vénusiens. Et, cependant, quand la grande idée est née dans son cerveau de génie — complète dans tous ses détails — Vénus fut l'une des planètes non admises à participer au Concours. Comment expliquez-vous cela? »

Le Dr. Clootz ne sembla nullement démonté par la question.

— « L'explication est simple, » dit-il. « Vénus, comme Mars et comme les satellites de Jupiter, n'est pas très peuplée. A bien des égards, la vie y est encore primitive. Il ne serait d'aucune utilité aux firmes qui patronnent le Concours de l'ouvrir à des gens qui sont trop occupés à lutter pour leur existence pour trouver le temps de jouer du piano ou d'écouter la radio. »

— « Mais est-ce que ces firmes tirent un avantage de leur Concours sur la Terre? Il leur coûte un milliard de dollars, Docteur. A combien se montent leurs ventes au total? Comment espèrent-elles rentrer dans leur milliard? »

— « Je ne sais rien des détails financiers. »

— « La plupart des gens non plus, sinon ils flaireraient quelque chose de louche. Se pourrait-il, Docteur, que toute cette organisation soit financée par quelque source inconnue, agissant par l'intermédiaire d'une ou plusieurs des maisons qui le patronnent officiellement? »

Le Dr. Clootz le considéra placidement.

— « Vous émettez là une singulière idée. »

— « C'est possible. Mais j'ai réfléchi sérieusement à la question. Je ne crois pas que ce Concours rapporte quelque chose aux firmes qui le patronnent. Qui donc en bénéficie? »

— « Le public. Pensez au bien-être que procure cet argent quand il échoit à quelque famille dans le besoin... »

— « Je vous en prie, Docteur, ne me racontez pas de telles fadaises. Tout ce que le public y gagne, ce sont des migraines. Voyons, vous-même n'y échappez pas. Il est possible que vous ayez mis l'idée dans la tête de Finger, mais il y a eu choc en retour en ce qui vous concerne personnellement. »

— « Je dois vous rappeler que vous n'êtes pas venu ici pour me donner une consultation. »

— « Je suis venu pour découvrir comment tout cela a commencé. Qui vous a suggéré le lancement de l'affaire? Vénus? Mars? Une association des colonies extra-terrestres? »

— « Vous avez d'étranges idées. »

— « Ce qui est étrange, c'est que personne ne les ait. Peut-être suis-je victime d'hallucinations, Docteur, mais dans ce cas vous êtes l'homme à qui les confier, n'est-ce pas? Voici donc comment j'ai raisonné : les autres planètes en sont encore au stade de l'organisation. Elles ne sont pas si arriérées que vous voudriez me le faire croire — certainement pas si elles peuvent nous dépêcher des psychiatres accomplis — mais leur industrie en est seulement à ses débuts et elles sont très sensibles à la

concurrence. Et l'industrie terrestre a pu jusqu'ici les éliminer de marchés profitables.

« Maintenant, supposez qu'elles aient décidé de riposter, en frappant à la source même. Il serait simple de paralyser la production terrestre. Il suffit d'amener une bonne partie de la population de la Terre dans un état mental voisin de la folie. »

— « Nous n'employons plus ce mot, » dit le Dr. Clootz. « Il n'a pas de signification scientifique. »

— « Peu importe le mot. L'état mental est là. Vous agitez sous le nez des gens un milliard de dollars en prix. Et ils ne peuvent pas résister ; ils tendent les mains pour recevoir cette manne et ils en deviennent mabouls. »

— « Les cas de névrose grave, » dit le Dr. Clootz, gardant son ton pédant, « ont augmenté considérablement. Les cas de psychose dans de faibles proportions seulement. »

— « C'est bon, la plupart d'entre eux deviennent *presque* mabouls. Le rendement tombe, dans l'ensemble, d'environ vingt-cinq pour cent. J'ai examiné quelques chiffres, Docteur ; ils sont éloquents. Et la diminution dans le rendement permet à Mars, à Vénus et aux autres de soutenir la concurrence. »

— « C'est une thèse très intéressante. Malheureusement, vous n'apportez pas de preuves. »

— « Je sais, Docteur. Je voulais simplement votre avis là-dessus. »

— « Tout ce que je puis vous dire, c'est que votre thèse est aussi absurde qu'elle est intéressante. »

— « Docteur, est-ce que vous accepteriez de vous soumettre à l'épreuve du détecteur de mensonge? Vous plairait-il d'être questionné, avec l'auxiliaire de drogues et d'appareils appropriés, par deux psychiatres terriens dont l'habileté à tirer les secrets de l'âme humaine ne le cède en rien à la vôtre? »

Le Dr. Clootz demeurait figé. Son tic même semblait touché, car il ne cilla même pas. Il dit avec douceur :

— « Vous vous faites de dangereuses illusions. Je vous dirai simplement que si vous tentiez réellement de mettre un tel plan à exécution, le résultat en serait désastreux... pour vous. Il me serait facile de convaincre mes collègues que votre longue période de solitude dans l'espace vous a rendu sujet à des hallucinations persistantes. Je crois d'ailleurs que certaines de celles-ci sont décrites dans les premiers chapitres de votre livre. »

— « Mon livre? Mon cher Docteur Clootz, voulez-vous dire que vous avez vraiment pris la peine de vous informer sur mon compte et que vous vous êtes arrangé pour vous procurer ces premiers chapitres de mon livre? Inutile d'ajouter quoi que ce soit. Vous m'avez convaincu que votre opinion est que je suis dangereux. Vous m'avez convaincu que j'ai raison. »

— « Vous êtes astucieux, » dit le Dr. Clootz. « Vous savez raisonner. Mais votre raisonnement ne persuadera personne. Comprenez-vous que

les psychiatres terriens eux aussi sont capables d'éprouver le désir de devenir subitement riches? Ils ont des enfants et ils veulent que leurs enfants gagnent des prix. Si vous essayez de détruire leurs illusions, comme vous croyez pouvoir le faire, ils passeront leur colère sur vous. Et le citoyen moyen, qui voit son espoir de décrocher un gros prix menacé, vous mettra littéralement en pièces. »

— « Je le sais. Les gens tiennent à leurs illusions. Je n'essaierai pas de les leur faire perdre. Je voulais seulement connaître la vérité pour ma propre satisfaction. Je voulais savoir qui devenait fou sur cette planète, c'est tout. »

— « Le mal suivra son cours, vous pouvez en être assuré. »

— « Quel sera ce cours? » demanda Rinaldo. « Au bout d'un certain temps, les vieux pianos tomberont en ruines sous ce martèlement incessant et le nombre de névrosés atteints de tics sera si élevé que personne ne sera capable d'en construire de nouveaux. Alors la maladie s'éteindra tout naturellement. Est-ce là votre pensée? »

— « Non. Je suis persuadé que la maladie s'éteindra avant la disparition des pianos. A propos, savez-vous que beaucoup de gens ont commencé à quitter la Terre? Ils supportent difficilement la tension à laquelle ils sont soumis. Personnellement, j'envoie mes malades à des confrères. Dans un mois, je partirai pour Vénus. »

A ces mots, Rinaldo éclata de rire et son pied droit se mit à tapoter le plancher.

Le Dr. Clootz lui dit :

— « Vous êtes atteint aussi. Je vous conseille de vous retirer aussi sur Mars ou sur Vénus. »

— « Non, » dit Rinaldo. Son pied s'arrêta. « Vous n'êtes pas musicien, Docteur, alors vous ne comprenez pas. Je battais une mesure à trois temps — un rythme de valse — et non la mesure de ce satané air à quatre temps. Je vous fais remarquer que je suis à même de résister à la suggestion. Qu'en tout cas j'y ai résisté jusqu'ici. »

— « Je ne vous en recommande pas moins Vénus. »

— « Vénus? Non, merci, Docteur. Je peux résister à cette suggestion-là aussi. Je n'ai pas envie de tomber de Charybde en Vénus. »

— « De Charybde en Vénus? Je ne vous comprends plus du tout. »

— « Vous craignez peut-être de trop bien comprendre. » Rinaldo se pencha vers lui. « Ecoutez, Docteur, vous êtes un optimiste. Un optimiste insensé. Qu'est-ce qui vous autorise à croire que les Vénusiens aient la moindre supériorité sur les autres damnés imbéciles à forme humaine? Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils pourraient résister mieux que les Terriens à l'attrait d'un milliard de dollars? »

— « Cette... cette folie ne serait pas permise sur Vénus. »

— « Le mot n'est pas scientifique. Et le mal frappera Vénus, et aussi Mars et tous les satellites habités du système solaire. Vous ne pouvez mettre la folie en quarantaine, Docteur. Pas quand elle se présente avec une étiquette d'un milliard de dollars. Tôt ou tard, les industriels

de la Terre comprendront le tort qu'ils ont subi. Et ils useront de représailles. »

— « Ils en seront empêchés, » dit le Dr. Clootz, dont la paupière palpita par deux fois comme pour souligner la fermeté de ses intentions.

— « Vous ne pouvez pas les en empêcher. Comme vous me l'avez fait remarquer, essayez d'enlever leur chance de gagner un prix aux pauvres fous qui en convoitent un avec tant de passion et ils vous mettront en pièces ; on retrouvera votre ego d'un côté et votre superego de l'autre. Il n'en ira pas autrement sur Vénus. »

Le Dr. Clootz gardait le silence. Pendant quelques secondes, il n'eut même pas un tic.

« Vous me comprenez, Docteur. Il est possible qu'au bout de quelques années cette folie se calme, comme vous le présumez, sur la Terre. Alors viendra le tour de Mars ou de Vénus, puis de la planète suivante, puis de nouveau de la Terre, et ainsi de suite. Quand j'étais gosse, » dit Rinaldo, paraissant à première vue parti pour une digression, « la science n'avait pas encore trouvé le moyen de vaincre le rhume bénin. J'attrapais un rhume, je le passais à mon frère, mon frère le passait à mon père et, finalement, il me revenait. Dans la famille, il y en avait toujours un qui attrapait le rhume d'un autre. Mais cette maladie-là sera autrement plus grave qu'un rhume. Et elle continuera ses ravages pendant au moins une génération ou deux. »

Le Docteur avait pâli.

— « Mon Dieu, » gémit-il. « Nous aurions dû le prévoir. La bombe atomique, la bombe à hydrogène, et maintenant ce fléau... on n'a encore jamais vu d'armes à sens unique. Que dois-je faire? »

— « Consultez un bon psychiatre, » dit Rinaldo. « Moi, je sais ce que je vais faire. Je retourne sur ma station spatiale ou sur une autre semblable. Je m'assurerai que je suis pourvu du nécessaire, que le système de production de vivres fonctionne bien, que je peux me suffire à moi-même pour la durée normale d'une vie. »

— « Seul? » Le Dr. Clootz se leva et le regarda gravement entre deux tics. « C'est le plus sûr moyen de favoriser le développement de graves troubles mentaux. »

— « J'aurai mon travail. Et peut-être qu'après un certain temps je ne serai plus seul. Il y a quelqu'un que j'aimerais emmener avec moi... » Il pensait à Miss Arrup. « Mais il y a peu de chances pour que ce soit maintenant. Il faudra attendre qu'elle ait gagné un de ces prix et qu'elle ne soit plus entièrement accaparée par la chasse aux mouches. Je ne sais pas combien de temps cela demandera. Mais je lui laisserai mon adresse et dans quelques années elle sera peut-être disposée à venir me rejoindre. »

— « Ce sera néanmoins pour vous un gros risque de rester si longtemps seul dans l'espace. »

— « Pas si gros que vous le pensez, Docteur. Je me passionne pour mon travail. Ne vous l'ai-je pas dit? Il ne consiste pas seulement à faire des observations et à les consigner dans des documents. »

— « Dans l'avant-propos de votre livre, vous indiquez que votre travail était surtout de pure routine. »

— « Oui. La vérité serait trop difficilement acceptée par le lecteur moyen. Il la trouverait absurde ; il estimerait que l'Etat gaspille ses deniers et, dans une époque comme celle-ci, eh bien, il hurlerait pour qu'on supprime de tels frais. Ce qui entraînerait la suppression de mon activité. Mais nous sommes des savants, Docteur, et, de savant à savant, je puis me permettre de vous parler franchement. Savez-vous à quels travaux je me livre? Ils ne sont pas sans présenter quelque analogie avec les vôtres. »

Le Dr. Clootz fronça les sourcils et cligna de la paupière.

— « Vous soignez les aberrations mentales pendant que vous êtes seul dans l'espace? »

— « Je suis ce que vous pourriez appeler un astronome-psychiatre. Et je ne soigne pas les aberrations, je ne fais que les étudier. J'étudie les astéroïdes déséquilibrés. »

— « Les quoi? »

Rinaldo sourit :

— « Le nom a de quoi surprendre. A vrai dire, il n'est pas très scientifique. Techniquement, ce sont les A. O. E. F., les Astéroïdes à Orbites Extrêmement Excentriques. Mais l'appellation d' « astéroïdes déséquilibrés » est suffisamment bonne pour l'usage courant. Ce sont des astres minuscules, de trois kilomètres au plus de diamètre, et l'on n'en connaît encore que quatre pour l'instant. Leur découverte est toute récente. »

— « Mais pourquoi ce nom peu scientifique? » questionna le Dr. Clootz.

— « Attendez que je vous dise comment ils se comportent. Vous connaissez le mouvement des astéroïdes ordinaires... ils décrivent des ellipses autour du Soleil, comme celles des planètes. Eh bien, les astéroïdes déséquilibrés suivent en cela leurs compagnons... à une seule petite exception près : à un certain point de l'espace, ils bouclent la boucle... puis ils continuent comme si de rien n'était. Avez-vous déjà vu chose plus insensée dans toute votre vie? »

— « Mais pourquoi? La cause est-elle magnétique, électrique, ou due à des forces inexpliquées à ce jour? »

— « Due à des forces inexpliquées à ce jour est bien l'expression qui convient. J'essaye de découvrir quelles sont ces forces. J'essaye aussi de savoir pourquoi le nombre de ces astéroïdes acrobates augmente. Il y a des générations qu'on observe les astéroïdes et dix ans seulement qu'on a découvert le premier à orbite excentrique. C'est un phénomène très intéressant, Docteur, et grâce auquel je pourrai me maintenir dans un état mental normal. Quelle meilleure méthode pour conserver sa raison que d'étudier la folie chez les autres? »

Un froncement de sourcils et un tic de l'œil, puis :

— « Votre antidote n'aura peut-être pas l'effet que vous en attendez, » dit le Dr. Clootz d'un air accablé. « A en juger par ma propre

expérience, on n'échappe pas au danger en se réfugiant simplement dans le travail. »

— « Ce danger-là, je l'affronterai. Mais pas le danger de ce Concours diabolique. Enfin, merci, Docteur, pour tous les renseignements que vous m'avez fournis. Cet entretien a été pour moi un plaisir. J'espère que la Terre et les autres planètes continueront à se faire une bonne guerre économique. C'est bien malheureux pour ceux qui en font les frais, mais on ne peut pas s'attendre à faire des guerres sans que quelqu'un trinque, n'est-ce pas? »

Le Dr. Clootz secoua la tête avec une expression navrée. Et cligna de la paupière.

*
* *

La nouvelle station spatiale était en tous points semblable à l'ancienne. Construite sur un astéroïde raisonnable, et non pas sujet à des excentricités dans sa révolution. Elle était reposante et réconfortante. Le travail, qui ne manquait jamais d'attrait du fait de l'objectif poursuivi, comportait juste ce qu'il fallait de routine, ni trop ni trop peu. Et pas du tout de *DA, da, da, da, DI, da, da, da*. Mais dans la salle où était entreposé le matériel, il s'arrêta avec un coup au cœur. On avait ajouté là quelque chose de nouveau.

Un piano.

Il interrogea du regard le capitaine de l'astronef qui l'avait amené. Le capitaine eut un sourire :

— « Le Concours a été ouvert à tous les hommes des stations spatiales. Il faut qu'ils soient originaires de la Terre, évidemment... personne de Mars, ni de Vénus ni d'autre part n'est admis à concourir. »

— « Pour le moment, » ajouta Rinaldo mentalement. Et, à voix haute : « Mais pourquoi? »

— « Vous savez comment ils sont, presque tous. Ils ne peuvent pas supporter le séjour dans l'espace comme vous le supportez. Cet instrument contribuera au maintien de leurs facultés mentales. On y a joint une méthode, de sorte que même celui qui n'a jamais touché un piano de sa vie pourra apprendre à jouer. Et des dispositions spéciales sont prises pour que votre interprétation du morceau imposé soit transmise par radio aux juges sur la Terre. Tous les détails ont été réglés à l'avance. »

Rinaldo le regarda un moment en silence.

« « Vous ne vous attendiez pas à cela, n'est-ce pas? » reprit le capitaine. « Allons, amusez-vous bien. Il faut que je vous quitte. »

Ils se serrèrent la main. Rinaldo se sentait l'esprit hébété. Un moment plus tard l'astronef était parti ; il se retrouvait seul.

Il regarda fixement le piano. Quelle idée baroque ! C'était faire preuve de beaucoup de prévenance, évidemment. Les pauvres garçons isolés dans l'espace ne devaient pas être exclus de la compétition ; eux aussi devaient avoir leur chance de décrocher ce milliard. Ce serait très drôle s'il rentrait de l'espace milliardaire. Oui, vraiment drôle. C'est Miss

Arrup qui serait surprise, si elle en trouvait le temps entre ses exercices et sa chasse aux mouches...

L'air tant de fois entendu lui martela le cerveau. Il eut vaguement l'impression, soudain, que son inconscient ne l'avait emmagasiné durant tant de mois que pour mieux en déverser, d'un seul coup, les flots dans sa tête, en de multiples accords qui se surajoutaient, se recoupaient, se confondaient en une muette cacophonie.

Il avait pris la brochure pour débutants. Le morceau à exécuter par les candidats paraissait aussi simple sur le papier que lorsqu'on l'entendait. Cinq leçons élémentaires suffisaient pour le connaître. Un gamin pouvait y arriver en cinq semaines ; un adulte doué d'une intelligence moyenne devait être capable de se familiariser avec les notes en une journée. Ensuite venaient les mois d'entraînement, des mois à faire résonner les *DA, da, da, da, DI, da, da, da*...

Il s'assit machinalement. Il y avait un diagramme du clavier collé à même le piano. On plaçait sa main droite ici, sa main gauche là. Les notes se trouvaient là et là.

Un peu plus tard, comme hypnotisé, il se mit à frapper les touches...



■ ***Walt Disney et la cité future.***

La ville de « Disneyland », paradis des enfants construit par Walt Disney sur une surface de 65 hectares, a ouvert ses portes en juillet dernier à Anaheim, en Californie. Plus de 20.000 invités ont admiré la réalisation de ce qui était depuis vingt ans le rêve de Walt Disney, réalisation qui a coûté 17 millions de dollars.

L'inauguration de « Disneyland » a été marquée par un défilé des principaux personnages des dessins animés : Mickey, Donald, Pluto, etc.

La ville possède ses tramways, ses taxis, un opéra, une mairie et une gare de chemin de fer où s'arrêtent deux trains qui peuvent chacun transporter trois cents voyageurs et desservent les principaux points de la ville.

Au bout de la rue principale de « Disneyland » se trouve « Tomorrowland », ville futuriste où l'on vit en 1986. Les visiteurs peuvent prendre place à bord d'une fusée prête à les transporter dans la Lune...

L'homme voilé

par MARCEL SCHWOB

Vous trouverez à la suite de cette nouvelle (partie chroniques) un article de J.-J. Bridenne, consacré à ce grand conteur en partie fantastique et trop oublié aujourd'hui que fut Marcel Schwob. Cet hommage que nous avons le plaisir de lui rendre ne pouvait être complet sans l'illustration que voici : une des histoires les plus singulières de Schwob, extraite du recueil « Cœur double ». *Son insolite participe de l'inconnu, de l'inexpliqué. Dans son raccourci fulgurant, elle pourrait être la transcription directe d'un cauchemar.*



Du concours de circonstances qui me perd, je ne puis rien dire ; certains accidents de la vie humaine sont aussi artistement combinés par le hasard ou les lois de la nature que l'invention la plus démoniaque : on se récrierait, comme devant le tableau d'un impressionniste qui a saisi une vérité singulière et momentanée. Mais si ma tête tombe, je veux que ce récit me survive et qu'il soit dans l'histoire des existences une étrangeté vraie, comme une ouverture blafarde sur l'inconnu.

Quand j'entrai dans ce terrible wagon, il était occupé par deux personnes. L'une, tournée, enveloppée de couvertures, dormait profondément. La couverture supérieure était mouchetée de taches, à fond jaune, comme une peau de léopard. On en vend beaucoup de semblables aux rayons d'articles de voyage : mais je puis dire tout de suite qu'en la touchant plus tard, je vis que c'était vraiment la peau d'un animal sauvage ; de même le bonnet de la personne endormie, lorsque je le détaillai avec la puissance de vision suraiguë que j'obtins, me parut être d'un feutre blanc infiniment délicat.

L'autre voyageur, d'une figure sympathique, paraissait avoir juste franchi la trentaine ; il avait la tournure insignifiante d'un homme qui passe confortablement ses nuits en chemin de fer.

Le dormeur ne montra pas son billet, ne tourna pas la tête, ne remua pas pendant que je m'installais en face de lui. Et lorsque je me fus assis sur la banquette, je cessai d'observer mes compagnons de voyage pour réfléchir à diverses affaires qui me préoccupaient.

Le mouvement du train n'interrompit pas mes pensées ; mais il dirigeait leur courant d'une curieuse façon. Le chant de l'essieu et des roues, la prise des rails et le passage sur leurs jonctions, avec le soubresaut qui secoue périodiquement les voitures mal suspendues, se traduisaient par un refrain mental. C'était une sorte de pensée vague qui coupait à

intervalles réguliers mes autres idées. Au bout d'un quart d'heure, la répétition touchait à l'obsession. Je m'en débarrassai par un violent effort de volonté ; mais le vague refrain mental prit la forme d'une notation musicale que je prévoyais. Chaque heurt n'était pas une note, mais l'écho à l'unisson d'un note conçue d'avance, à la fois crainte et désirée, si bien que ces heurts éternellement semblables parcouraient l'échelle sonore la plus étendue, correspondant, en vérité, avec ses octaves superposées que le gosier d'aucun instrument n'eût pu atteindre, aux étages de suppositions qu'entasse souvent la pensée en travail.

Je finis par prendre un journal pour essayer de rompre le charme. Mais les lignes entières se détachaient des colonnes, lorsque je les avais lues, et venaient se replacer sous mon regard avec une sorte de son plaintif et uniforme, à des intervalles que je prévoyais et ne pouvais modifier. Je m'adossai alors à la banquette, éprouvant dans la tête un singulier sentiment d'angoisse et de vide.

C'est alors que j'observai le premier phénomène qui me plongea dans l'étrange. Le voyageur de l'extrémité du wagon, ayant relevé sa banquette et assujetti son oreiller, s'étendit et ferma les yeux. Presque au même moment, le dormeur qui me faisait face se leva sans bruit et tendit sur le globe de la lampe le petit rideau bleu à ressort. Dans ce mouvement, j'aurais dû voir sa figure — *et je ne la vis pas*.

J'aperçus une tache confuse, de la couleur d'un visage humain, mais dont je ne pus distinguer le moindre trait. L'action avait été faite avec une rapidité silencieuse qui me stupéfia. Je n'avais pas eu le temps de voir le dormeur debout que déjà je n'apercevais plus que le fond blanc de son bonnet au-dessus de la couverture tigrée.

La chose était insignifiante, mais elle me troubla. Comment le dormeur avait-il pu comprendre *si vite* que l'autre avait fermé les yeux? Il avait tourné sa figure vers moi, et je ne l'avais pas vue... La rapidité et le mystère de son geste étaient inexprimables.

Une ombre bleue flottait maintenant entre les banquettes capitonnées, à peine interrompue de temps à autre par le voile de lumière jaune jeté du dehors par un fanal à huile.

Le cercle de pensées qui me hantait revint à mesure que le battement du train croissait dans le silence. L'inquiétude en fixait les contours, et des histoires d'assassins en chemin de fer surgissaient de l'obscurité, lentement modifiées à la façon de mélopées. La peur cruelle m'étreignait le cœur ; plus cruelle du fait qu'elle était plus vague, et parce que l'incertitude augmente la terreur.

Visible, palpable, je sentais se dresser l'image de Jud — une face maigre avec des yeux caves, des pommettes saillantes et une barbiche sale — la figure de l'assassin Jud, qui tuait, la nuit, dans des wagons de premières et qu'on n'avait jamais repris après son évasion (1). L'ombre m'aidait à transporter cette figure sur la forme du dormeur, à peindre

(1) Jud : insaisissable, mystérieux (et peut-être fantomatique) assassin, qui défraya la chronique au siècle dernier. Il fut soupçonné notamment d'avoir tué, en 1860, le président Poinsot, de la cour impériale de Paris, dans l'express revenant de Troyes.

des traits de Jud la tache confuse que j'avais vue à la lampe, à m'imaginer sous la couverture tigrée un homme tapi, prêt à bondir.

J'eus alors la tentation violente de me jeter à l'autre bout du wagon, de secouer le voyageur endormi, de lui crier mon péril. Un sentiment de honte me retenait. Pouvais-je expliquer mon inquiétude? Comment répondre au regard étonné de cet homme bien élevé? Il dormait confortablement, la tête sur l'oreiller, soigneusement enroulé, ses mains gantées croisées sur sa poitrine : de quel droit irais-je le réveiller parce qu'un autre voyageur avait tiré le rideau de la lampe? N'y avait-il pas déjà quelque symptôme de folie dans mon esprit, qui s'obstinait à rattacher le geste de l'homme à la connaissance qu'il aurait eue du sommeil de l'autre? N'étaient-ce pas deux événements différents appartenant à des séries diverses, qu'une simple coïncidence rapprochait?

Mais ma crainte s'y butait et s'y obstinait, si bien que, dans le silence rythmé du train, je sentais battre mes tempes ; une ébullition de mon sang, qui contrastait douloureusement avec le calme extérieur, faisait tournoyer les objets autour de moi, et des événements futurs et vagues, mais avec la précision devinée de choses qui sont sur le point d'arriver, traversaient mon cerveau dans une procession sans fin.

Et tout à coup un calme profond s'établit en moi. Je sentis la tension de mes muscles se relâcher dans un abandon entier. Le tourbillonnement de la pensée s'arrêta. J'éprouvai la chute intérieure qui précède le sommeil et l'évanouissement, et je m'évanouis véritablement les yeux ouverts. Oui, les yeux ouverts et doués d'une puissance infinie dont ils se servaient sans peine. Et la détente était si complète que j'étais à la fois incapable de gouverner mes sens et de prendre une décision, de me représenter même une idée d'agir qui eût été à moi.

Ces yeux surhumains se dirigèrent d'eux-mêmes sur l'homme à la figure mystérieuse et, bien que perçant les obstacles, ils percevaient ceux-ci. Ainsi je sus que je regardais à travers une dépouille de léopard et à travers un masque de soie couleur de peau humaine, crépon couvrant une face basanée. Et mes yeux rencontrèrent immédiatement d'autres yeux d'un éclat noir insoutenable. Je vis un homme vêtu d'étoffes jaunes, à boutons qui semblaient d'argent, enveloppé d'un manteau brun : je le savais couvert de la peau de léopard, mais je le *voyais* ainsi. J'entendais aussi (car mon ouïe venait d'acquérir une acuité extrême) sa respiration pressée et haletante, semblable à celle de quelqu'un qui ferait un effort considérable. Mais l'homme ne remuant ni bras ni jambes, ce devait être un effort intérieur ; c'en était un, à coup sûr — car sa volonté annihilait la mienne...

Une dernière résistance se manifesta en moi. Je sentis une lutte à laquelle je ne prenais pas réellement part ; une lutte soutenue par cet égoïsme profond qu'on ne connaît jamais et qui gouverne l'être. Puis des idées vinrent flotter devant mon esprit — idées qui ne m'appartenaient pas, que je n'avais pas créées, auxquelles je ne reconnaissais rien de commun à ma substance, perfides et attirantes comme l'eau noire vers laquelle on se penche.

L'une d'elles était l'idée de l'assassinat.

Mais je ne le concevais plus comme une œuvre pleine de terreur accomplie par Jud, comme l'issue d'une épouvante sans nom. Je l'éprouvais possible, avec quelque lueur de curiosité et un anéantissement infini de tout ce qui avait jamais été ma volonté.

Alors l'homme voilé se leva et, me regardant fixement sous son voile couleur de chair humaine, il se dirigea à pas glissants vers le voyageur endormi. D'une main il lui saisit la nuque, fermement, et lui fourra en même temps dans la bouche un tampon de soie. Je n'eus pas d'angoisse, ni le désir d'un cri. Mais j'étais auprès et je regardais d'un œil morne.

L'homme voilé tira un couteau du Turkestan, mince, effilé, dont la lame évidée avait une rigole centrale, et coupa la gorge au voyageur comme on saigne un mouton. Le sang gicla jusqu'au filet. Il avait enfoncé son couteau du côté gauche, en le ramenant vers lui d'un coup sec. La gorge était béante : il découvrit la lampe, et je vis le trou rouge. Puis il vida les poches et plongea ses mains dans la mare sanglante. Il vint vers moi, et je supportai sans révolte qu'il barbouillât mes doigts inertes et ma figure, où pas un pli ne bougeait.

L'homme voilé roula sa couverture, jeta autour de lui son manteau, tandis que je restais près du voyageur assassiné. Ce mot terrible ne m'impressionnait pas — lorsque soudain je me sentis manquer d'appui, sans volonté pour suppléer la mienne, vide d'idées, dans le brouillard.

Et, me réveillant par degrés, les yeux collés, la bouche glaireuse, avec ma nuque serrée d'une main de plomb, je me vis seul, au petit jour gris, avec un cadavre ballottant. Le train filait dans une campagne rase, à bouquets d'arbres clairsemés, d'une monotonie intense — et lorsqu'il s'arrêta après un long sifflement dont l'écho traversait l'air frais du matin, j'apparus stupidement à la portière, avec ma figure barrée de caillots de sang.



HOMMAGE A MARCEL SCHWOB

par J.-J. BRIDENNE

Est-ce parce qu'il semble trop délicat ou trop lourd d'évoquer historiquement, en concrètes perspectives bio-bibliographiques, l'auteur des « *Vies imaginaires* » ? En tout cas, il ne semble pas que le cinquantenaire de la mort de Marcel Schwob ait éveillé les souvenirs que mérite l'œuvre de cet essayiste aussi riche d'érudition que de fantaisie poétique, de ce conteur étrange qui fut sans doute le plus grand de l'époque symboliste.

L'HOMME

Marcel Schwob naquit, en 1867, à Chaville. Son père fut militant fouriériste, ami de Th. Gautier et de Flaubert, de Baudelaire et de Jules Verne (avec qui il donna une pièce sans grand succès), secrétaire de l'Institut d'Egypte, enfin directeur-propriétaire d'un journal régional et conseiller municipal à Nantes. C'est dans cette ville que Marcel passa son enfance, fortement marquée par la personnalité de son oncle, l'orientaliste et romancier L. Cahun. Elève à Sainte-Barbe, puis au lycée Louis-le-Grand, il s'essaie dès ce moment à la poésie et entreprend avec son oncle une adaptation de Catulle en vieux français. Malgré sa vaste et fine culture, il échoue à Normale supérieure. Il fait alors son « volontariat » comme artilleur, puis passe sa licence ès lettres en Sorbonne, se met à l'étude du sanscrit, à la composition d'un roman historique et d'un roman d'anticipation. Il donne une communication remarquée sur le « jargon » du temps de Villon, Villon auquel il ne cessera de porter une fructueuse admiration. Car ce rêveur et bibliophile, de santé médiocre, fut toujours un passionné des existences aventureuses dans la leçon desquelles il voit l'avenir de toute littérature imaginative.

Il se lance ensuite dans le journalisme, collaborant à la feuille de son père, à « *L'Evénement* », à « *L'Echo de Paris* », où paraîtront plusieurs de ses contes fantastiques. Dressé contre la formule des Parnassiens, de Zola et Maupassant, il met au service d'une formule nouvelle d'idéalisme artistique ses raffinements intellectuels et moraux, ses brillantes connaissances historiques et philologiques, étendues de l'hellénisme et des traditions judaïques à l'argot parisien et au langage des truands de toute époque. Les grandes influences qui s'exercent dès lors sur lui sont celles de Poe, de R.-L. Stevenson (dont il présentera chaleureusement les traductions en français) et de Mark Twain. Influences qui peuvent se retrouver dans « *Cœur double* », « *Le roi au masque d'or* », « *L'homme voilé* », « *Les Milésiennes* », « *Cruchette* », etc. Lié en 1891 avec Vallette, il devient collaborateur du « *Mercure de France* », où il présentera Paul Claudel et où sera édité, en 1894, ce « *Livre de Monelle* » qui est comme l'évangile de son nihilisme poétique, fait de pitié méditée. Puis il traduit Defoe, compose « *Les vies imaginaires* », se lie avec George Meredith. Sa santé donnant des inquiétudes, il va se reposer en Angleterre durant l'été 1900; et c'est à Londres qu'il épouse la grande actrice Marguerite Moreno. Il séjourne à Jersey, mais rêve d'une croisière lointaine.

Depuis plusieurs années il était en relations épistolaires cordiales avec Stevenson et les deux écrivains s'étaient découvert les plus nombreuses et les plus profondes affinités. Ils ne réussirent pourtant jamais à se voir puisque, en 1894, l'illustre auteur de « *L'île au trésor* » était mort en sa villa de Samoa. En octobre 1901, Schwob s'embarque pour la Polynésie et effectue un pèlerinage aux lieux où avait fini de vivre et où reposait le romancier anglais dont il a fait l'éloge dans « *Spicilège* ». Il contracte une pneumonie au cours de ce voyage dont il revient, en 1902, affaibli et changé. Il donne alors une belle traduction de « *Macbeth* » et « *Les mœurs des diurnales* », essai allégorique et traité satirique sur le monde journalistique. Après de nouvelles épreuves physiques, il va en Italie, puis en Bretagne, rentre à Paris où il fait des conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, subit des interventions chirurgicales particulièrement pénibles et s'éteint le 26 février 1905.

LE CONTEUR FANTASTIQUE

L'œuvre écrite de Marcel Schwob est loin de se ramener au fantastique, mais on peut dire qu'elle est presque entièrement marquée, de façon plus ou moins sensible, par le Rêve, par son goût pour la criminologie, l'astrologie, le kabbalisme rejoignant si bien son goût pour Villon et la flibuste, et sa formation philologique.

Dans ses contes ou nouvelles appartenant bien au genre, on doit distinguer d'abord ceux qui concèdent (discrètement) au vieux surnaturel, aux « diableries » traditionnelles quoique non romantiques: tel est le cas pour « *Le sabot* » et « *Les Stryges* ». D'autres utilisent des réminiscences superstitieuses dans un cadre et une psychologie modernes, ainsi « *Trois gabelous* » qui porte essentiellement sur une vision en mer, celle du vaisseau-fantôme, et où la terreur individuelle provient de perceptions tout extérieures reliées à la légende.

Mais Schwob a au moins aussi bien réussi dans une subtile utilisation de thèmes psycho-pathologiques. C'est « *Arachné* » qui nous décrit un maniaque romantique, un fou d'amour prétendant entrer en rapports avec l'Au-delà. C'est « *L'homme double* », un peu trop inspiré de « *L'étrange cas du Dr Jekyll* ». C'est « *L'homme voilé* » (que les lecteurs de « *Fiction* » trouveront dans ce numéro), où on ne sait si le narrateur est la victime d'un prodigieux magnétiseur, ou s'il est lui-même inconsciemment un « homme double ». Nous atteignons à une sorte de métapsychique délicate avec « *Le train* 081 ». Un mécanicien conduit le train qui ramène son frère de Chine; il est rattrapé par un train exactement semblable que conduit son double; guidé par celui-ci, il se rend au wagon de son frère et le trouve frappé du choléra bleu; alors le mécanicien se réveille et prend conscience qu'il n'a pas quitté sa machine et n'a pas été rejoint par un autre convoi; mais en arrivant à Paris il découvre que son frère a bien le choléra.

Il arrive aussi que les étrangetés, tout en étant particulières au héros, tiennent de causes extérieures artificielles : c'est notamment le cas pour « *Les portes de l'opium* », « *La cité dormante* », « *Terre de songe* », nouvelles de « vision » marquées par Thomas de Quincey, Poe et Baudelaire.

Dans « *Béatrice* », l'effet d'effroi intérieur provient de la littérature traitée en excitant qui arrive à causer (ou à paraître causer) une manière de métempsychose: le héros s'entend parler avec la voix de son amante qui vient de mourir, il « sait » que sa personnalité continue à vivre en lui.

Enfin, Schwob a usé aussi des effets d'épouvante collective. C'est « *La terreur future* » où des dynamiteurs anéantissent la cité symbolique et « *L'incendie terrestre* » où notre planète décadente est ravagée par une tempête de feu venue des espaces. A part, il faut citer « *La machine à parler* », qui rappelle à la fois des pages de Villiers de l'Isle-Adam et « *Maître Zacharius* » de Jules Verne. Le grand organe vocal artificiel s'anéantit quand son inventeur veut lui faire prononcer la phrase : « J'ai créé le Verbe ! » et l'inventeur devient muet du même coup. Cette courte et bouleversante nouvelle est évidemment une attaque de la mécanisation au propre et au figuré, une allégorique rébellion contre tout abus de technique et de naturalisme.

Mais, à l'occasion, Schwob sait aussi satiriser les croyances effrayantes, employer à faire rire d'eux des thèmes qu'il a employés pour susciter la peur du mystère et l'horreur sacrée. C'est principalement le cas avec son conte « *Spiritisme* », où les médiums sont finalement présentés comme des déséquilibrés ridicules, et avec sa nouvelle « *La salle Orfila* », épisode humoristique (d'humour assez noir au reste) de la vie d'un asile de vieillards.

Ce qui, à nos yeux, distingue avant tout l'art de Marcel Schwob, c'est sa puissance de suggestion en demi-teintes, c'est l'aptitude à faire tenir un potentiel d'angoisse parfois inexprimée sous une forme excellemment concise. Autrement dit, il eut les qualités primordiales du conteur et, plus spécialement, du conteur fantastique. Hostile aux grands effets documentaires, à l'annexion de la création littéraire par l'esprit scientifique, il « revoit » volontiers l'Histoire sous l'angle mythique. Pourtant, un sens historique de qualité imprègne son

œuvre et même la science moderne ne lui est nullement indifférente. A l'occasion, il l'utilise, lui qui en dénonce si poétiquement certains aspects et conséquences. Et, pas plus que Poe, Schwob n'est irrationaliste ni surtout illogique. Il y a même moins de mystique chez lui que chez l'illustre conteur américain et, *a fortiori*, que chez Villiers de l'Isle-Adam. Les railleries contenues dans « *Spiritisme* », l'équivoque voulue de « *Un squelette* » et de « *L'homme voilé* », montrent bien qu'il se méfie autant de l'irrationnel systématique que du « mécanisme ». De même, il éprouve le sens profond des laideurs de notre monde, il témoigne d'un manque de foi complet pour son avenir tel qu'il se dessine, il aboutit à une sorte d'anarchisme éthique et esthétique. Seulement, cet anarchisme reste toujours humain, empreint de messianisme, mais de messianisme terrestre. Les nihilistes dans « *La terreur future* », la Nature dans « *L'incendie terrestre* », suspendent leurs coups devant les espoirs qu'appelle l'Enfance, devant la juvénile persistance de l'instinct vital.

Schwob a donc bien été un poète en prose pleinement original, représentatif, certes, d'une époque (à savoir le symbolisme et tout particulièrement le merveilleux en prose du mouvement symboliste). Mais nullement lié d'irrémédiable manière à cette époque, il a atteint — malgré la brièveté de sa carrière — aux sommets qui doivent assurer la permanence d'un nom, d'un art, d'une pensée. Qu'on nous permette de déplorer le semi-oubli où paraissent être tombés ce nom, cet art, cette pensée.



■ ***Le premier laboratoire d'anticipation.***

Il est parfois nécessaire de laisser vieillir une découverte pendant plusieurs années, sinon plusieurs dizaines d'années, avant de pouvoir en tirer la pleine utilisation. Partant de ce principe, les Américains viennent d'installer un « bureau d'anticipation », destiné à prévoir quelles seront les inventions rentables d'ici dix, vingt-cinq ou même cinquante ans. Des savants, choisis parmi les plus qualifiés dans toutes les branches, se basent sur les données actuelles et le rythme probable des innovations pour imaginer ce que pourront être, dans x années, un carburateur d'auto, par exemple, ou une fibre textile, ou encore les aliments synthétiques en vue dans l'avenir, etc. Nous avons là un nouveau mode d'anticipation « dans la vie » : l'anticipation scientifico-industrielle. Les démarches en sont complexes, mais, a priori, les résultats doivent atteindre à une grande part de probabilités.

■ ***De... fiction à réalité.***

Nos lecteurs se souviennent des curieux « cônes sonores » décrits dans la nouvelle *« Cantique de Noël »* (« **Fiction** » n° 14). Une fois de plus, l'imagination d'un auteur de S.-F. préfigure partiellement la réalité, si l'on en juge par l'écho suivant, paru dans *« Radar »*, le 29 mai 1955 :

La tour électronique inventée par le sculpteur Nicolas Schönner captant tous les « langages » de la nature, se chargera de les transformer en flots d'harmonie ! Ses frêles poutrelles sont autant d'antennes « sensibles » au vent, aux couleurs, aux sons, aux changements de température, etc. Et ce sont ces « sensations » qu'un cerveau électronique traduira et diffusera en s'inspirant de seize motifs musicaux principaux.

UN MONSTRE INÉDIT

par F. HODA

Les premiers Martiens qui atteindront notre planète y débarqueront certainement en plein été. C'est ce que semblent vouloir prouver les distributeurs, puisqu'ils choisissent les premières chaleurs, voire même la canicule, pour sortir les films de science-fiction. Après « *Des monstres attaquent la ville...* » et « *Conquête de l'espace* », voilà que la société Universal-International s'avise enfin de confier à une salle du boulevard de Clichy l'excellent film de Jack Arnold, « *L'étrange créature du lac noir* » (The creature from the black lagoon, 1954). Je dis bien excellent car, malgré son budget limité, cette bande a été soigneusement réalisée. Le suspense y est distribué avec une telle égalité que pas un instant l'intérêt du spectateur ne diminue.

Le scénario part d'hypothèses scientifiques plutôt fantaisistes : la survivance d'êtres préhistoriques dans des contrées encore vierges. Le Professeur Carl Maia découvre dans le bassin de l'Amazone une main fossilisée appartenant à un être inconnu. Il quitte son camp pour faire part de sa découverte à un institut scientifique. Une expédition est organisée pour essayer de retrouver les restes du squelette. Elle comprend, outre Maia, le Dr David Reed, le Dr Mark Williams, leur assistante Kay Lawrence, le Dr Edwin Thompson. Ils découvrent à leur arrivée que le camp a été attaqué et les gardiens sauvagement tués. Se tenant constamment sur leur garde, ils découvrent une lagune inexplorée où ils jettent l'ancre. David et Mark font une première exploration sous-marine pour essayer de retrouver les restes du fossile qui aurait pu être charrié jusque-là par la rivière qui se jette dans le lac. Cependant, la jeune et jolie Kay prend un bain dans le lac. Un monstre mi-homme, mi-grenouille, l'aperçoit et la suit sous l'eau (ce qui nous vaut un extraordinaire ballet aquatique). Les membres de l'expédition, inquiets de voir Kay s'éloigner du navire, reviennent sur le pont et l'appellent. Elle rentre. A ce moment, le monstre est pris dans le filet tendu sous le bateau en vue d'attraper des poissons. Après avoir dangereusement secoué le navire, le monstre réussit à s'enfuir sans que l'expédition, intriguée, sache de quoi il s'agit. Une seconde reconnaissance est organisée par David et Mark, qui trouvent le monstre et réussissent à le photographier. Mark décide de s'emparer du monstre mort ou vif. Au cours d'une randonnée sous-marine, il le blesse. Le monstre, furieux, revient à l'improviste sur le navire et tue l'un des membres de l'équipage. Utilisant une drogue qui paralyse provisoirement, David et Richard arrivent à s'emparer de l'étrange créature. Mais le monstre s'échappe non sans avoir blessé le Dr Thompson, chargé de le surveiller. L'expédition, malgré l'insistance de Mark, décide de rebrousser chemin. Cependant le monstre, qui ne manque pas d'intelligence et de mémoire, a obstrué la sortie du lac. Mark, qui n'a pas abandonné l'idée de ramener avec lui l'homme-grenouille, essaie de le chasser, mais la bête le tue malgré une intervention *in extremis* de David. Finalement David arrive à paralyser le monstre avec la drogue pour donner le temps à ses camarades de détruire l'obstacle placé à la sortie de la lagune. Mais le monstre revient inopinément et enlève la belle Kay qu'il emmène dans son repaire. Dès lors toute l'expédition se met en chasse et... vous verrez par vous-même sur l'écran l'étrange conclusion de ce très bon film de science-fiction et d'épouvante.

La mise en scène de Jack Arnold est parfaite. Nous avions déjà vu de lui un bon film de science-fiction : « *Le météore de la nuit* » (1), un des meilleurs du genre présenté en France. Il est aussi l'auteur de nombreux

(1) Voir *Fiction* nº 3.

autres films dont aucun n'est inintéressant. Les scènes sous-marines ont été réglées avec talent et brio par James E. Haven, un spécialiste bien connu dans ce domaine. On retrouve ici le même scénariste que dans « *Le météore de la nuit* », Harry Essex. Il semble maintenant maîtriser le genre.

Les acteurs ne sont pas mauvais : Richard Carlson qui, à l'occasion, réalise lui-même des films de science-fiction et d'épouvante, est très sympathique. Julia Adams, assez belle, change sans arrêt de toilette, mettant toujours en valeur une anatomie généreuse. Elle avait sans doute emporté en expédition plusieurs malles. Pourquoi pas ? N'avons-nous pas vu Ava Gardner en faire autant dans « *Mogambo* » ? Les autres acteurs sont bien dans leur rôle : Richard Denning, Antonio Moreno, Nestor Paiva, etc. Le monstre est très soigné : son costume de caoutchouc ne sent jamais le toc et rappelle l'époque où Hollywood, avec les Dracula et les Frankenstein, excellait dans ce genre de choses.

Un mot sur la salle : elle marchait à fond et ne s'ennuyait pas un instant. Quelle différence avec le public des Champs-Elysées, qui boude ce genre de films et se permet de rire à la projection d'une aussi bonne production que « *Them* ».

« *L'étrange créature du lac noir* » a eu beaucoup de succès aux U. S. A. et en Angleterre. L'Universal vient de terminer une séquelle de son aventure sous le titre : « *The revenge of the creature* ». Espérons qu'il n'arrivera pas à ce beau monstre ce qui est arrivé à l'Homme Invisible, à Frankenstein et autres docteurs Jeckyll.

***

A LA CINEMATHEQUE FRANÇAISE

Chassée de son local de l'avenue de Messine, la Cinémathèque a trouvé un refuge provisoire au Palais de Tokyo. A l'occasion du soixantenaire du cinéma, elle a organisé, au Musée d'Art moderne, une exposition rétrospective qui promène le visiteur des premiers balbutiements du septième art à ses plus récents chefs-d'œuvre. Le programme parle de la contribution de la Fédération Internationale des Archives du Film et cite en premier les noms de tous ceux qui ont prêté des documents. Mais cela ne doit pas nous faire oublier que cette expédition est avant tout l'œuvre de Henri Langlois, sans qui elle n'aurait jamais vu le jour. En même temps que l'exposition, les visiteurs peuvent assister à des projections consacrées aux « chefs-d'œuvre du cinéma muet » et à « 25 ans de cinéma français » (films de la période sonore).

Les amateurs du fantastique pourront voir ou revoir, parmi de nombreux autres films : « *Fantômas* », « *Le cabinet du Dr Caligari* », « *La charrette fantôme* », « *Nosferatu le vampire* », « *Dr Jeckyll and Mr. Hyde* » (avec John Barrymore), « *La mort de Siegfried* », etc.

Un jour j'espère avoir l'occasion de parler longuement de certains de ces films. Mais je voudrais dès à présent signaler à l'attention de mes lecteurs « *La nuit mystérieuse* », de D. W. Griffith, que je considère comme le meilleur film policier réalisé au cinéma. Certes cette bande a un peu vieilli. Mais si l'on considère qu'elle date de 1922, il est difficile de ne pas s'étonner de sa verve et de la manière magistrale dont le suspense y est distribué. C'est le prototype de tous les policiers classiques ou angoissants que le cinéma a réalisés par la suite. Pour la première fois aussi le comique se trouvait utilisé pour servir de contrepoint à l'angoisse et souligner les effets de terreur.

En principe, le cycle des projections s'arrêtera le 30 septembre. Espérons que, d'ici là, la Cinémathèque aura trouvé un local digne d'elle, où elle pourra projeter sans interruption les chefs-d'œuvre du cinéma d'hier et d'aujourd'hui.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Les fausses sciences trouvent des défenseurs énergiques ce mois-ci.

Le Dr Rhine, dans « *Le nouveau pouvoir de l'esprit* » (Maisonneuve, Ed.), et M. Michel Gauquelin, diplômé en psychologie de la Sorbonne, dans « *L'influence des astres* » (Editions du Dauphin), défendent énergiquement les communications télépathiques, la télékinésie et même l'influence des astres. A vrai dire, ce n'est nullement l' « astrologie », dont il démontre au contraire l'inanité par d'excellentes statistiques, que défend M. Gauquelin. Il prétend, par des statistiques portant sur 6.000 notabilités françaises du siècle dernier et du début de ce siècle, démontrer une influence des planètes, très différente d'ailleurs de l'astrologie.

Quant au Dr Rhine, il s'appuie également sur des statistiques pour prétendre démontrer la réalité des communications télépathiques et de l'influence de l'esprit sur la matière.

Aucun de ces deux livres n'est délirant. Mais ils révèlent une ignorance déplorable des limites de la statistique. On trouve des écarts à la loi du hasard pur, très supérieurs à ceux que signalent les auteurs en électronique, en radio-activité, en zoologie et même dans les tables des nombres choisis au hasard. M. Marcel Boll peut dormir tranquille : ces deux livres apportent plutôt de l'eau à son moulin qu'à celui de ses adversaires.

Autre livre à prendre avec un grain de sel : « *La lutte secrète autour de la superbombe* », de Blair et Shapley (Plon, Edit.).

Ce livre est un mélange de ragots de concierges et de renseignements passionnants sur la bombe à hydrogène. Remarquable préface du professeur Yves Rocard.

Signalons, dans « La Bibliothèque Mondiale », une réédition d'une introuvable « science-fiction » de Dumas Père : « *Isaac Laquedem* », préfacée par Charles-Noël Martin, physicien et amateur de « science-fiction », auteur du livre publié récemment chez Bernard Grasset : « *L'heure H a-t-elle sonné pour le monde ?* » qui met le monde entier en garde contre les dangers des expériences de bombes atomiques.

Paraîtra prochainement dans cette même collection de « La Bibliothèque Mondiale » : « *Lokis et autres contes fantastiques* », de Prosper Mérimée, préfacé par Jean Dutourd.

♣

La science-fiction fut toujours une force active dans la littérature polonaise. Avant la guerre de 1914, Jerszy Zulawski, avec sa trilogie de la colonisation de la Lune « *Sur le globe d'argent* », « *Le vainqueur* » et « *Cette vieille Terre* », intéressa beaucoup de Polonais à l'astronautique. Entre les deux guerres, le poète Antony Slonimski, avec « *Les rayons de la mort* » et « *La torpille du Temps* », laissa une œuvre excellente.

Aujourd'hui, au moment où l'on célèbre le dixième anniversaire de la libération de la Pologne, il nous est agréable de signaler un roman de science-fiction polonais : « *L'avenir perdu* », de K. Borun et A. Trepka.

Ce roman de l'an 2406, où débute l'ère interstellaire, est comparable aux meilleurs ouvrages de Heinlein et de Van Vogt. Planètes artificielles voyageant entre les étoiles, intrigues et conflits interstellaires, robots télécommandés et, pour finir, la victoire sur la mort elle-même : on trouve tout cela dans ce merveilleux récit d'aventures. Il est salué non seulement par la presse polonaise, mais par les Russes et les Allemands, comme un triomphe dans la « science-fiction ». Sur le plan idéologique, il aurait pu aussi bien être signé Leinster ou Van Vogt : le grand idéal de la liberté et de l'expansion infinie d'une humanité unie s'y retrouve aussi bien que dans « *Le monde des A* » ou « *Le dernier astronef* ».

Jacques BERGIER.

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Un seul ouvrage romancé d'anticipation scientifique m'est parvenu depuis ma précédente chronique : « *Kilsona* », de Festus Pragnell (Hachette-Rayon Fantastique). Le point de départ rappelle l'excellent « *L'homme chez les microbes* », de Maurice Renard, mais le reste est évidemment accommodé à la sauce du jour. Grâce à l'invention d'un super-microscope, un savant a trouvé le moyen non seulement d'observer les univers « sub-atomiques », mais encore d'opérer un transfert de mémoire entre un habitant d'un de ces univers et l'observateur humain penché sur l'appareil. Cet observateur ne sera autre que le propre frère du savant qui, ainsi, se trouvera projeté dans un autre monde dont la civilisation est un étrange mélange de barbarie et de civilisation. Ses aventures dans le corps de Kastrove, habitant de la planète Kilsona, relèvent davantage de Superman que d'autre chose, mais c'est ce que les Américains pourraient qualifier de « Superman de luxe ». A signaler également, à la fin, une timide satire de la façon de vivre américaine (décidément, chez nos confrères d'outre-Atlantique, cela devient une véritable manie), qui ne peut évidemment se comparer à celle d'un Bradbury, par exemple, mais qui n'en relève pas moins la saveur du ragoût qui nous est offert. Et en lisant entre les lignes, on pourrait même imaginer que Kilsona n'est autre chose que notre propre Terre à l'issue de quelques guerres atomiques. Heureusement que la conférence de Genève semble avoir relégué une telle éventualité sur un plan purement hypothétique.

Pour me résumer, « *Kilsona* », sans être une perle, peut être assimilée à un honnête Burma (le bijoutier, pas le détective !).

Côté terreur et angoisse, un seul ouvrage également : « *L'escalier de l'ombre* », de Peter Randa (Fleuve Noir), pseudonyme d'un confrère français, auteur d'un excellent roman criminalo-psychologique paru voici quelques mois dans une collection justement réputée pour la qualité de ses textes. Le présent volume est extrêmement soigné et, dans le genre fantastique, peut se comparer à une bonne production anglaise de même genre. C'est l'histoire de deux couples qui, perdus dans la montagne par une nuit de tempête, cherchent abri dans un château du voisinage. Celui-ci est habité par deux gardiens, ainsi que par un certain nombre de personnages plutôt inquiétants dont on se demande d'abord si ce ne sont pas des fous. Mais non, car ils se révèlent beaucoup plus dangereux que des déments, puisque ce sont les esprits (j'emploie ce terme à défaut d'un autre, car les corps y sont également et bien en chair même, puisque l'un d'eux finit par séduire un des membres du quatuor) de Gilles de Rais et sa famille. Finalement, il y a une espèce de transmutation entre les morts et les vivants et la fin nous laisse sur une impression d'incertitude qui, ma foi, ne devrait pas déplaire à un lecteur raffiné. Comme je l'ai dit, l'ouvrage est d'une facture soignée et, si les effets de terreur sont parfois un peu faciles, l'ensemble est d'une qualité nettement au-dessus de la moyenne, tant sur le plan de la construction que de l'écriture et de la psychologie des héros.

Igor B. MASLOWSKI.

●

FANTASTIQUE

Je suis en retard pour parler de l'ambigu, du précieux, du fluctuant « *Château de l'horloge* », de Lise Deharme (Julliard, édit.). Mais c'est fort bien, cela m'a permis de le relire avec les yeux de la mémoire. « *Le château de l'horloge* » est un roman qu'on commence à lire une fois qu'on l'a fermé. Il se déroule alors en vous comme un fleuve, les rives sont autant de paysages que d'abord on n'avait pas eu le temps d'apercevoir. A la lecture, le rythme de Lise Deharme, c'est celui de l'aquaplane; elle file d'une image à l'autre, amasse, moissonne, vous étourdit sous les gerbes de fleurs — et on se rend compte tout à coup qu'elle n'est plus là et qu'on l'a perdue de vue, car on n'a pas très bien saisi, sur le moment, ce qu'elle cherchait à dire... Avec le souvenir, on a la « vue d'avion » : on découvre que ce kaléidoscope était un monde. Il ne reste plus qu'à y retourner; cette fois, on fait du bateau-mouche, on flâne,

on s'amarre au bord d'une plage et on lui trouve un nouveau visage, pour un peu on la retournerait pour voir si elle ne se lit pas aussi à l'envers.

Tout cela, c'est une jolie carte du Tendre à la frontière du Pays des Merveilles. Il y a du chatoyant, du diapré, de l'irisé, comme dans le nom de Mme de Toutes Couleurs, bouffonne d'Isabeau de Bretagne et génie tutélaire, à travers les âges, des personnages de l'histoire. Lise Deharme est la fille des fées et la sœur des poètes; elle a sucé, enfant, le lait de Lewis Carroll et de Perrault. Ses marraines — la Fantaisie ailée et l'Imagination — à son berceau ont dû agiter des petits grelots, autant de grelots qu'il en tinte dans la cervelle de la jeune et ravissante Marie-José de Pomède, son héroïne, dont la folie douce est la sagesse et qui, dans ses atours absurdes qu'elle retrousse à plaisir, commet d'admirables extravagances. Lise Deharme jardine les cantons de l'imagination et y sème la féerie en guise de chardons et d'herbes sauvages. Elle ratisse avec une baguette magique, arrose d'un peu de loufoque, frappe dans ses mains et fait jaillir de terre, tout armé, le château de l'horloge. Il ne reste plus qu'à venir y faire trois petits tours au lézard gîté sans doute sous le cadran solaire, un lézard à la queue fourchue qui est peut-être aussi une salamandre fleurant bon le soufre...

Une phrase du roman semble faite pour en définir le propos : « *Pour entrer dans le domaine de la féerie, il faut en ouvrir simplement la porte.* » Lise Deharme ouvre grande la porte, trempe sept fois sa plume d'oie dans l'encrier de la magie et du songe et laisse libre cours très exactement à tout ce qui lui passe par la tête. Comme cette tête est aussi pleine de choses qu'un vieux grimoire, un herbier ou une collection de papillons, le résultat est charmant et étourdissant. On est un peu ébahi. La technique de Lise Deharme est de toujours introduire l'élément auquel on s'attend le moins. On ne sait pas très bien qui sont ses personnages ni même s'ils pensent, en dehors des idées baroques ou saugrenues qu'elle consent à leur prêter. Après tout, ils ne sont peut-être que des automates XVIIIe siècle ou des hochets entre ses doigts fuselés. Mais l'araignée du soir qu'ils ont dans le plafond tisse en eux l'espoir des matins sans chagrin. Auprès d'eux, les animaux qui leur servent de compagnons sont raisonnables et graves comme s'ils avaient mille ans. Mais que sont humains ou animaux ? Le bouc noir nommé « Celui-là » vous regarde d'un drôle d'air et, sous le jeune garçon dont on ne sait pas le vrai nom, on voit percer le petit dieu au carquois..

Lise Deharme a le secret des enchanteurs. Elle possède le don de changer les vierges sages en vierges folles, les citrouilles en automobiles, les scooters en carrosses — et les vessies en lanternes. Pendant 250 pages, elle vous raconte une histoire qui n'en est pas une, son art étant précisément de vous faire croire que c'en est une, à moins — art suprême ! — que ce soit le contraire. Son livre est comme les paysages d'Arcimboldo, qu'il faut regarder dans tous les sens avant de les voir former une figure étrangère. Il éblouit, irrite, séduit, déconcerte; on lui en veut presque de vous plaire avec du vent et de la poudre aux yeux. Mais cette poudre est de la poudre de perlimpinpin qui fait renoncer à l'usage des grains d'ellébore. Il n'y a plus qu'à abandonner toute conception de logique et à déguster comme un sorbet où se mélangeraient la framboise, le caramel et la pistache, ce conte de fées pour grandes personnes, cette histoire de fous pour enfants sages.

⁂

Avis aux amateurs de « science-fiction » et de beaux livres : ne manquez pas la superbe édition que vient de donner le Club du Meilleur Livre des « *Chroniques martiennes* », de Ray Bradbury. Après Simak, dont « *Demain, les chiens* » parut en édition originale au Club Français du Livre, Bradbury est ainsi le second auteur de S.-F. à recevoir la consécration du tirage de luxe dans un grand club littéraire.

La présentation matérielle est impeccable et la couverture d'une sobriété d'excellent effet (une simple carte stylisée de Mars en blanc sur fond noir). Mais la meilleure idée de ce club toujours à l'avant-garde a été de prévoir une édition *illustrée!* Pour

la première fois, donc, on est ici en présence d'un livre de S.-F. agrémenté de dessins autres que les habituels bariolages à base de monstres et de fusées! C'est un jeune artiste, Jacques Noël, qui a eu la tâche difficile de « visualiser » le texte de Bradbury. Il en a tiré la matière d'une quarantaine d'images, dont la première qualité est d'être parfaitement inattendues !

Le seul moyen d'éviter les poncifs du dessin « science-fiction » était d'en prendre carrément le contre-pied. Bernard Noël l'a si bien compris qu'il a tenu cette gageure d'illustrer ces chroniques du futur en s'inspirant de la technique et de l'esprit du XIXe siècle! Ses dessins au trait, avec leur fourmillement minutieux de lignes, évoquent, par le tracé, les gravures des éditions Hetzel de Jules Verne. Quant à leurs sujets, ni rutilants astronefs, ni hommes de l'espace dans leurs scaphandres, ni même Martiens dont l'immense vertu, chez Bradbury, est justement d'être sans cesse *à imaginer,* sous leur flux d'aspects multiformes. Mais des paysages — vides, morts — des objets, des automates.

Bernard Noël a inventé avec astuce une topographie et une architecture « extraterrestres ». Le foisonnement enchevêtré des « canaux », tels que l'astronomie les a vulgarisés, lui a fait concevoir ces panoramas inégaux, aux lignes bizarrement fuyantes, qui font penser aux labyrinthes de la grande muraille de Chine, et ces envolées de constructions étagées, pareilles à de fantastiques châteaux de sable à la géométrie nouvelle (1).

Tournons d'autres pages et voici que surgissent, précis et inquiétants, détaillés comme sur des planches encyclopédiques, les « objets » martiens suggérés par Bradbury : le fusil à abeilles empoisonnées, les araignées d'or tissant leur fil, les bobines à musique, les livres à feuilles d'argent, les bas-reliefs des cités mortes, les fantomatiques sablonefs et aussi les fameux masques portés par les Martiens pour « cacher leurs sentiments » — masques de cristal, masques d'argent, masques de verre, masques de psychiatres aux trois sourires superposés. Un certain nombre de ces dessins sont réunis de façon originale à la fin du volume, en planches se rapportant à l' « archéologie » de Mars.

Enfin le thème des automates, cher à Bradbury, a inspiré à Bernard Noël quelques-unes de ses meilleures réussites, notamment pour l'extraordinaire « *Usher II* ». Les robots meurtriers ou familiers, « sexués mais sans sexe, dénommés mais sans nom », nous guettent au coin d'une page pour nous dédier leurs yeux de marbre et leurs visages souriants, et nous dévoiler impromptu leurs entrailles d'acier et de cuivre.

Dans toutes ces œuvres, ce qui ressort en définitive, c'est la parfaite unité d'un *style* qui parvient à n'en imiter aucun autre. Et la réalisation s'adapte si bien après coup à l'objet qu'il semble impossible, maintenant, de dissocier le livre de Bradbury de ces visions insolites et du « climat » qu'elles lui ont conféré.

Alain DORÉMIEUX.

(1) Ces mêmes éléments ont servi de thème à l'étonnante maquette (due aussi à Bernard Noël) dont la photo orne les pages de garde du volume.



Dépôt légal : 3e trimestre 1955. — *Le Gérant* : M. RENAULT.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.



SCIENCE ? oui
FICTION ? non
F. L. NEHER
MARS ALLER-RETOUR
MARS ALLER-RETOUR
n'est pas un roman de Science-fiction, mais un véritable reportage antidaté, écrit par l'auteur d'après des données scientifiques rigoureusement exactes. VON BRAUN l'inventeur de la V. 2, le créateur du satellite artificiel actuellement en fabrication aux États-Unis, qui les lui a fournies, présente lui-même cet hallucinant récit de la première expédition interplanétaire.
1 vol. de la collection LA TULIPE NOIRE
CALMANN-LÉVY

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9°)

à plier suivant le pointillé

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois..	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif	
1 an....	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois..	595	865	775	1045
1 an....	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)				
6 mois..	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an....	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATEGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

TARIF DES RELIURES

Pour nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés et aux membres du Club.)

ajouter les frais de port et de recom.

	France et U. F.	Étranger
1 rel.	55 fr.	75 fr.
2 rel.	70 fr.	93 fr.
3 rel.	95 fr.	117 fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°........ .)
(Rayer les mentions inutiles.)

........Reliures à........frs = ... plus frais de port........

........Nos antérieurs à........frs =........ plus frais de port ....

Indiquer ci-dessous les numéros désirés. Total

Nos ....

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38. - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) *Rayer les mentions inutiles.* Date ....

En lettres majuscules, S. V. P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.* F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Auderghem, Bruxelles. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.